

44-S67arb
v. 11, 1875

W. G. FARLOW



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DES SCIENCES NATURELLES

DE ROUEN.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DES SCIENCES NATURELLES

DE ROUEN.

2^e Série. — Onzième année. — 1^{er} Semestre 1875.



ROUEN,
IMPRIMERIE LEON DESHAYS,

Rue Saint-Nicolas, 28 et 30.

—
1875

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DES SCIENCES NATURELLES
DE ROUEN.

SOMMAIRE DES PROCÈS-VERBAUX.

Séance du 8 janvier 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r EMM. BLANCHE.

M. le Président communique à l'Assemblée une lettre dans laquelle M. Louis Boutillier, récemment réélu vice-président, retenu par un deuil de famille, prie la Compagnie d'excuser son absence et de recevoir l'expression de ses remerciements pour le nouveau témoignage de sympathie qu'elle vient de lui donner.

Il est procédé à l'installation des autres membres du Bureau, élus dans la dernière séance.

Est exposée une Bergeronnette jaune, remise par M. Mocquerys, de la part de M. Adelphe Edde.

Cet oiseau est renvoyé, avec la Note qui l'accompagne, à l'examen du Comité d'ornithologie.

M. le Trésorier dépose sur le bureau son Rapport, présentant l'état des finances de la Compagnie, à la clôture de l'exercice 1874.

Ce Rapport est renvoyé à l'examen de la Commission des finances.

M. N. Beaurain donne lecture du compte-rendu des travaux de la Compagnie pendant l'année 1874. (V. le *Bulletin* du second semestre de 1874, p. 253.)

M. J. Bourgeois lit un Rapport sur les travaux du Comité d'entomologie depuis sa fondation. (V. le *Bulletin* du second semestre de 1874, p. 179.)

Sont élus membres de la Commission des finances pour l'exercice 1875 :

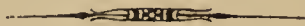
MM. de Boutteville,
Milliard,
Léon Vivet.

Sont élus membres de la Société :

M. Octave Bourgeois, présenté par MM. Mocquerys et Jules Bourgeois.

M. Frontin, entomologiste, présenté par MM. J. Bourgeois et Mocquerys.

M. Henri Bernard, botaniste, à Gonneville, présenté par MM. Lacaille et Malbranche.



Séance du 4 février 1875.

PRÉSIDENCE DE M. A. MALBRANCHE, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique relative aux réunions des Sociétés savantes, qui auront lieu, à la Sorbonne, dans le courant des mois de mars et avril 1875;

Une autre circulaire du même ministre qui rappelle l'ordonnance royale du 27 juillet 1845, prescrivant la publication d'un Annuaire général des Sociétés savantes. Cette ordonnance n'ayant été exécutée qu'une fois, en 1846, M. le Ministre demande à la Compagnie quelques renseignements en ce qui la concerne; les indications qu'elle pourra fournir serviront à l'exécution d'un travail d'ensemble, comme l'avait entendu l'auteur des prescriptions de 1845;

Une lettre de M. le vice-amiral baron de La Roncière Le Noury, président de la Société de géographie de Paris, informant les Sociétés qui pourront se faire représenter au Congrès international des sciences géographiques (géologie générale, géologie botanique et zoologique) que ce Congrès, qui devait se réunir dans le courant de janvier 1875, tiendra ses séances du 15 juillet au 1^{er} août prochain.

Une lettre de M. le Président de la Société linnéenne de Normandie relative à l'ouverture d'une souscription pour l'érection d'un monument à M. de Caumont.

Sont exposés sur le bureau :

Un Polypore remarquable, envoyé par M. Blanche.

Le Comité de botanique est chargé de l'examiner et d'en rendre compte à la Compagnie.

Par M. Lemetteil, des branches de saule présentant quelques nodosités dont la formation peut être attribuée à des insectes. M. Lemetteil dit que de Lillebonne à Port-Jérôme, les saules offrent beaucoup de petites bosses semblables ; il n'est pas rare de rencontrer sur ce point, dans l'espace d'un mètre, cinq ou six branches attaquées de la sorte ; l'hiver suivant, celles-ci sont mortes. Les branches exposées par M. Lemetteil sont renvoyées à l'examen du Comité d'entomologie.

M. Mocquerys ne s'oppose pas à ce renvoi, mais il fait observer que les branches présentées sont déjà bien anciennes. Il serait préférable d'avoir à examiner des branches fraîches présentant des bosses produites récemment.

M. Lemetteil dit qu'il pourra répondre au désir qui vient d'être exprimé, en recueillant, dans quelques mois, de nouvelles branches qu'il mettra sous les yeux de la Compagnie.

Par M. André Le Breton, un Pic-Épeiche femelle, présentant une anomalie dans la coloration des plumes supérieures.

M. Le Breton donne à l'Assemblée quelques détails sur cette particularité par la lecture de la Note suivante :

« Les deux oiseaux que j'ai l'honneur de vous présenter, Messieurs, vous sont assez connus pour n'avoir pas besoin de donner la description de leur caractère ornithologique et de leurs mœurs ; mais j'appellerai votre attention sur le Pic-Épeiche femelle, qui me paraît présenter une anomalie dans la coloration des *couvertures alaires* et des *plumes dorsales*.

« Ces deux Épeiches (mâle et femelle) ont été tuées vers la fin du mois de juin 1874, à quelques minutes d'intervalle, lorsqu'elles apportaient la nourriture à leurs petits, renfermés dans une cavité profonde faite sur un jeune chêne.

« La profondeur du trou, à très-petite ouverture, me parut avoir 50 centimètres environ, et, malgré le secours de pinces, de crochets de fil de fer, il ne me fut pas possible d'en retirer les petits.

« Etonné de rencontrer une coloration, que je crois anormale pour l'oiseau femelle, je résolus de les conserver tous deux pour en faire un curieux examen. J'avais surpris ces deux intéressants animaux dans l'accomplissement de leur utile fonction, car ils tenaient, l'un et l'autre, à l'extrémité du bec, deux ou trois petites chenilles vertes et sans poils, ainsi que plusieurs cloportes et larves, un peu plus à l'intérieur.

« Tous les ornithologistes sont d'accord pour reconnaître à l'Epeiche femelle la coloration suivante : *Dessus du corps d'un noir lustré. et couvertures alaires supérieures noires et tachetées de blanc*, etc. . . .

« Pour l'oiseau qui nous occupe, la couleur noire est remplacée, presque partout, par une teinte *marron* bien accentuée.

« Y a-t-il anomalie? — Pour moi, je le crois ; mais je laisse le sujet à votre appréciation, Messieurs, et je me propose de compléter cette étude qui ouvre le champ à plusieurs hypothèses. »

M. Lemetteil dit avoir vu des Foulques qui offraient l'anomalie qui vient d'être observée : la couleur noir-bleu, dominante chez l'espèce, était remplacée par une teinte rousse.

M. Frontin ajoute qu'une observation de la même nature a été faite sur des Corneilles.

Par M. Mocquerys, un Faucon-Crécerelle, mâle adulte, qu'il offre à la Compagnie pour sa collection.

Des remerciements sont adressés à M. Mocquerys, à qui la Société est redevable déjà de plusieurs pièces intéressantes.

Par M. Frontin, une larve de Bombyx Yamamaï, extraite de son enveloppe le 26 janvier et conservée vivante, sans nourriture, dans un endroit aéré, jusqu'au 2 février, c'est-à-dire pendant huit jours et environ deux mois avant l'époque qui eût dû être celle de son éclosion.

M. de Boutteville lit un Rapport de la Commission des finances sur les comptes de M. le Trésorier pour l'exercice 1874.

A la suite de cette lecture, des remerciements sont adressés à M. Léon Deshays, pour sa gestion des finances de la Compagnie.

M. J. Bourgeois donne connaissance à la Compagnie des règlements arrêtés par les Comités d'entomologie et d'ornithologie.

L'ordre du jour appelle la lecture du Mémoire de M. Lemetteil sur l'utilité des Corneilles.

L'auteur conclut à la conservation de ces oiseaux. Il demande à l'Assemblée, si elle adopte son Mémoire, de l'appuyer et de l'adresser au Conseil général comme un avis collectif de la Compagnie sur la question.

M. de Boutteville fait observer que, pour donner à ce travail la destination que propose l'auteur, il conviendrait peut-être de le renvoyer à l'examen du Comité d'ornithologie, dont quelques membres pourraient être à même de fournir des renseignements utiles à M. Lemetteil.

M. A. Le Breton dit que le *Mémoire* qui vient d'être lu a déjà été communiqué au Comité.

MM. Vallois et de Boutteville rappellent quelques travaux publiés sur l'utilité des oiseaux et dans lesquels pourraient être puisées d'excellentes indications.

M. Verrier dit que la question de l'utilité des Corneilles s'est produite devant la Chambre consultative d'agriculture de la Seine-Inférieure, et que la majorité des membres de cette Compagnie s'est prononcée pour la conservation de ces oiseaux. Depuis que cet avis a été donné, on a appris, toutefois, que dans les campagnes les opinions sont divisées. Dans les grandes cultures, les Corneilles sont regardées comme ne causant pas de dommages bien considérables, parce qu'on peut s'en préserver en faisant garder les terres ; mais il n'en est pas de même dans les terres fractionnées. Ici, la garde des récoltes deviendrait très-onéreuse, et la présence des Corneilles est considérée comme un véritable fléau. Cependant, autoriser leur destruction, d'un côté ou d'un autre, ce serait peut-être favoriser le braconnage. Cette considération a pu déterminer le vote de la Chambre consultative.

Quelques autres observations sont présentées.

L'Assemblée décide que le *Mémoire* sur l'utilité des Corneilles sera transmis au Conseil général, après la prochaine réunion ordinaire de la Société, afin que, dans le délai qu'offrirait cet ajournement, M. Lemetteil puisse recevoir, des membres qui ont entendu la lecture de son travail, les renseignements qu'ils pourraient posséder sur la question.

Est élu membre de la Société :

M. A. Le Brument, ancien libraire, présenté par MM. E. Blanche et Marabot.

Séance du 4 mars 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r EMM. BLANCHE, PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique relative au transport des membres des Sociétés savantes qui se proposent d'assister aux réunions de la Sorbonne du mois d'avril 1875.

Une lettre de M. l'Inspecteur d'Académie touchant le même sujet.

Sont exposés sur le bureau :

Une Glande sébacée de Goëland, présentée par M. Lemetteil ;

Un fragment de bois fossile, converti en chaux carbonatée, trouvé aux environs de Gaillon, présenté par M. Teinturier fils et examiné par M. Louis Boutillier ;

Une proposition, présentée par M. le D^r Bouteiller, tendant à la fondation de prix et à la création de séances publiques, est renvoyée à l'examen d'une Commission, composée de MM. le D^r Bouteiller, Morel et Bonnière et des membres du Bureau ;

Un amendement, déposé en séance par M. le D^r Laurent, est renvoyé à la même Commission.

A la suite d'observations présentées par quelques membres et sur la proposition de M. le Président, l'Assemblée décide que le Mémoire sur l'utilité des Corneilles, qui lui a été présenté par M. Lemetteil, sera adressé au Conseil général avec cette mention : *La Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen a, par un vote spécial, approuvé le travail de M. Lemetteil.* (V. à la suite des procès-verbaux.)

M. J. Bourgeois lit un Rapport sur les Bulletins de la Société suisse d'entomologie.

M. Boutillier communique à l'Assemblée une lettre qu'il a reçue de M. Morière, secrétaire de la Société linnéenne, et qui rappelle qu'une souscription est ouverte, à Caen, pour l'érection d'un monument à M. Elie de Beaumont.

Une Commission, composée de MM. de Glanville, Morel et Bonnière, est chargée d'examiner la part que la Compagnie pourra prendre à cette souscription.

Sont élus membres de la Société :

M. Lemetteil fils, élève en pharmacie, présenté par MM. le Dr Blanche et André Le Breton ;

M. Roger Troussel-Dumanoir, présenté par MM. Mocquerys, Bourgeois et Georges Viret.



Séance du 1^{er} avril 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

Sont exposés sur le bureau :

Par M. J. Bourgeois, *Lebia crux-minor* L., trouvé le 21 mars dernier, sous des monceaux de pierre, à la côte Sainte-Catherine.

La Note suivante accompagne cette exposition. M. Bourgeois en donne lecture :

« Ce joli petit carabique paraît assez rare partout. Il ne figure pas dans l'*Enumération des Coléoptères de la Seine-Inférieure*, de M. Mocquerys, mais il est signalé dans le premier supplément à ce travail, comme ayant été capturé en mai et juin, à Maromme et à Orival, par MM. Levoiturier et Dérote. J'ai trouvé les deux exemplaires que j'ai l'honneur de présenter à la Société, le 21 mars dernier, sous des tas de pierres, à la côte Sainte-Catherine, et chacun sous un tas différent. — A cette occasion, je me permettrai de rappeler aux coléoptéristes qu'ils feront bien, en chassant au printemps, sous les pierres, de ne pas se contenter de retourner celles qui sont isolées, mais d'explorer aussi les tas relativement considérables. On démolit ces tas en enlevant les pierres une à une ; sous la dernière conche, c'est-à-dire celle qui repose directement sur le sol, on manque rarement, quand le terrain n'est pas trop sec, de rencontrer quelques carabiques

ou staphylins. — Nos côtes calcaires sont favorables à ce genre de chasse. En Alsace, où les affleurements calcaires sont beaucoup moins fréquents que dans nos environs, je prenais ainsi bon nombre de bonnes espèces ; et c'est par ce moyen qu'un de mes amis et collègues, M. E. Muhlenbeck, a capturé à Sainte-Marie-aux-Mines le rarissime *Leistus montanus*, dont la découverte dans notre département ne me paraît pas impossible. »

M. Lacaille fait observer qu'il a lui-même rencontré le *Lebia crux-minor* dans les environs de Bolbec.

Par M. Frontin, *Cerocoma Schœfferi*, trouvé par lui à Oissel ;

Par M. l'abbé Letendre, les plantes suivantes, rencontrées par lui le 30 mars dans le parc du château du Grand-Quevilly :

Agrostis minima,
Muscari botryoïdes,
Primula officinalis.

M. le Dr Laurent donne lecture d'un Rapport de la Commission chargée de l'étude de la question relative à la création de séances publiques et à la fondation de prix.

La Commission propose :

1^o D'organiser une séance publique pour l'époque du Concours régional, qui aura lieu à Rouen en 1876 ;

2^o D'admettre le principe de la tenue d'autres séances publiques, sans toutefois en fixer les époques, lesquelles seraient arrêtées en temps convenable.

Quelques observations sont présentées par plusieurs membres.

Les conclusions du Rapport de la Commission sont adoptées.

Sur la proposition de M. le Président, l'Assemblée décide, en outre, que tous les membres seront invités à faire connaître, avant le 25 avril, les sujets qu'ils croiraient opportuns de soumettre au concours ouvert par la Compagnie.

La Commission précédemment nommée est chargée de réunir les questions et d'en présenter cinq à la Compagnie dans sa prochaine réunion.

La Société tiendra une séance extraordinaire le 29 avril, pour fixer son choix sur les deux questions qu'il conviendra de déterminer pour le concours.

M. le Secrétaire du Bureau donne lecture d'un Rapport présenté au nom de la Commission de l'excursion des Andelys.

La Commission propose de fixer la date de cette excursion au 30 mai.

Cette proposition est adoptée.

M. Viret communique une Note lue à l'une des dernières séances de la Société entomologique de France sur une Tinéite, très-nuisible aux pommes de terre.

Sur la proposition de M. Malbranche, l'Assemblée autorise les divers Comités à tenter l'acquisition d'ouvrages provenant de la bibliothèque du docteur Roussel, dont la vente doit avoir lieu prochainement; les Comités se renfermeront dans les limites des crédits mis à leur disposition par la Société.

Séance extraordinaire du 30 avril 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. le Président, D^r Emmanuel Blanche, qui fait part à la Compagnie du décès de son frère, M. Antoine Blanche, premier avocat général à la Cour de cassation, commandeur de la Légion-d'Honneur.

M. le Président exprime les regrets que cette mort fait éprouver à la Compagnie.

M. Antoine Blanche était du nombre des hauts fonctionnaires qui avaient bien voulu se joindre à quelques amis des Sciences naturelles, pour fonder, dans notre ville, une association destinée à développer le goût des études de la nature.

M. Louis Boutillier dit qu'il fera parvenir à M. le D^r Emmanuel Blanche l'expression des sentiments de condoléance de la Compagnie.

Une lettre de M. le Président de la Société adriatique des Sciences naturelles, fondée récemment à Trieste, qui demande l'échange des publications de cette Société avec celles des Amis des Sciences naturelles de Rouen.

M. Lacaille expose, sur le bureau, un échantillon fort re-

marquable d'un champignon *Dædalea quercina* Persoon, trouvé par lui à Bolbec, sur un vieux tronc de chêne.

M. le Dr Laurent donne lecture du Rapport de la Commission chargée de recueillir et d'examiner les sujets de prix à proposer par la Compagnie.

Ce Rapport signale à l'attention de la Société cinq questions qui sont successivement indiquées selon l'ordre de mérite ou d'opportunité que la Commission a cru devoir leur donner. Toutefois, deux d'entre elles sont particulièrement proposées au choix de la Compagnie.

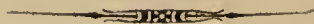
A la suite d'une longue discussion, l'Assemblée décide que les deux sujets suivants seront mis au concours :

1° *Du rôle des animaux dits nuisibles et des moyens d'amoinvrir leur nocuité et de les rendre le plus profitables possible, s'il y a lieu. Traiter la question au point de vue de la Normandie seulement ;*

2° *Quelles sont les plantes qui donnent leurs fleurs avant leurs feuilles? Quelles sont les conséquences physiologiques de ce phénomène? Etudier, à ce point de vue, l'influence de l'époque de floraison et du mode d'inflorescence sur la fructification.*

Le prix qui sera attribué à la solution de la première question est fixé à la somme de 500 fr.

La solution de la seconde recevra un prix de 300 fr. Ces deux prix seront délivrés en numéraire.



Séance du 13 mai 1875.

PRÉSIDENCE DE M. L. BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

Sont exposés sur le bureau :

Par M. Lieury, *Helvella monachella*. Très-rare en Normandie, trouvé à Elbeuf-sur-Andelle ;

Par M. Lacaille, au nom de M. Bernard, *Anthemys* anormale, que ce dernier offre à la Société pour son herbier ;

Par M. Malbranche, *Jungermannia pumila* Hook, trouvé à Orival et à La Bouille sur des roches calcaires ombragées et humides. Cette plante fructifie à Orival. Elle est signalée pour la première fois en Normandie.

M. le D^r Bouteiller communique la liste qu'il a dressée des plantes qui ont été observées jusqu'ici aux Andelys, localité que la Société a choisie pour sa prochaine excursion.

M. G. Viret donne lecture de l'introduction qu'il a préparée pour la seconde partie de son *Catalogue des Lépidoptères de la Seine-Inférieure*.

M. le Président soumet à l'Assemblée la proposition relative à l'excursion de Bernay, organisée par la Société linnéenne de Caen, qui a invité, par l'intermédiaire de M. A. Malbranche, la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen à se joindre à elle dans cette circonstance.

L'Assemblée adopte cette proposition.

La dépense de chacun des membres qui pourront se rendre à Bernay est fixée à 15 fr. L'excédant qui pourrait être nécessaire pour suivre le programme arrêté par la Société linéenne sera supporté par la Compagnie.

M. de Boutteville donne lecture d'une Note sur l'inoculation de la Pébrine chez les Chenilles. Cette Note est ainsi conçue :

« Le Comité d'entomologie de la Société, dans le Rapport qu'il vient de publier sur ses travaux, fait appel à chacun des membres de la Compagnie pour en obtenir communication de ses observations, quelques minimes qu'elles puissent être, même de ses lectures touchant à l'entomologie. Je réponds aujourd'hui à cette invitation par la communication d'un fait de destruction de chenilles que je trouve relaté dans les transactions de la Société d'horticulture du Massachussets (Etats-Unis) :

« M. John-L. Leconte, président de la Société d'entomologie au Congrès de l'Association américaine pour l'avancement de la science, en 1873, dans une allocution à cette Société, a déclaré avoir pleine confiance, pour la destruction des chenilles, dans la communication d'une maladie fongoïde analogue à la *Pébrine* du ver à soie. Il a, en effet, eu connaissance d'un cas dans lequel, par suite de la communication de cette maladie par quelques vers à soie, la totalité des chenilles qui infestaient un bois de 9 acres (4 hectares environ) fut anéantie. »

« Ce fait est fort curieux et, comme dit l'auteur de la citation que je transcris, très-digne de l'attention de toute personne qui s'intéresse à ces matières, mais il est fort incomplet là où je le lis, puisqu'on ne dit ni comment s'est

effectuée l'inoculation de la maladie d'une espèce de chenille à l'autre, ni quelle était cette autre qui a péri à la suite de la maladie qui lui a été transmise.

« Pour prendre connaissance de tout ce qu'a dit sur ce sujet M. J. Leconte, il faudrait recourir à l'une des deux publications que voici, dans lesquelles il se trouve reproduit en entier :

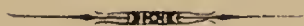
« *American naturalist*, vol. VII, p. 710;

« *Proceedmgs of the American Association for the advancement of science for 1873*.

« Je souhaite que le Comité d'entomologie de la Société soit mis à même d'étudier le document que je ne puis que signaler et, s'il y trouve quelque chose de vraiment sérieux, qu'il veuille bien nous faire savoir quelles conséquences pratiques on pourrait espérer en tirer pour la destruction des chenilles ou d'autres larves d'insectes. »

La Note de M. de Boutteville est renvoyée à l'examen du Comité.

M. le Dr Cauchois, présenté par MM. Paul Hélot et Léon Deshays, est élu membre de la Société.



Séance du 3 juin 1875.

PRÉSIDENCE DE M. L. BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. le Maire de Rouen, qui annonce l'organisation, dans cette ville, d'un grand concours entre les Sociétés de chant et d'harmonie, à l'occasion du Centenaire de Boieldieu, et prie la Société des Amis des Sciences naturelles de prendre part aux frais de cette solennité par l'envoi d'une médaille, qui serait décernée au nom de la Compagnie ;

Une lettre des membres de la famille de M. l'abbé Cochet, décédé le 1^{er} juin 1875, par laquelle ils invitent les membres de la Compagnie à assister aux obsèques du défunt ;

Une lettre de M. le Président de la Société libre d'Emulation du commerce et de l'industrie, qui invite les membres de la Société des Amis des Sciences naturelles à assister à la séance publique du dimanche 6 juin 1875 ;

M. le D^r Bouteiller et M. Bonnière sont désignés pour représenter la Société ;

Une lettre par laquelle M. l'abbé Hertel, curé de Saint-Aubin-Celloville et membre de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, offre à cette Compagnie un exemplaire d'un ouvrage ayant pour titre : *La Bible et la Nature*, qu'il a traduit de l'allemand ;

Une lettre de M. Georges Viret qui annonce l'envoi de la

deuxième partie de son *Catalogue des Lépidoptères de la Seine-Inférieure* et qui signale un article du Bulletin de la Société entomologique, dont il prie M. le Président de donner communication à la Compagnie. Cet article est une Note sur le *Gelechia Ocellatella*. Lecture en est donnée par M. J. Bourgeois.

Sont exposés sur le bureau :

Par M. Lemarchand, *Philippea coerula*, trouvé à Quevilly, aux Chartreux. — Renvoyé au Comité de botanique ;

Par M. Louis Boutillier, au nom de M. Georges Witz, un petit fragment de débris d'un mur du château Gaillard, recouvert d'une algue rose, *Pleurococcus roseus* Memgh. (*Protococcus* Ktz.). M. Malbranche, qui l'a examinée et déterminée, ajoute qu'Auguste Le Prevost avait déjà signalé cette végétation sur les murs de Saint-Georges-de-Bocherville ;

Par M. Lhomme, une feuille de peuplier argenté, couverte d'œufs d'un insecte de couleur verte, que M. Mocquerys croit être un Coccus.

Cette exposition est accompagnée d'une Note et d'un dessin qui sont renvoyés au Comité d'entomologie ;

Par M. Deshays, au nom de M. le D^r Nicolle, une graine de *Lucuma mammosum* Gært. fils, offerte pour la collection de la Société.

« L'arbre qui produit cette graine croît à la Jamaïque, à l'île de Cuba et au Pérou, où il atteint une hauteur d'environ 100 pieds.

« Le fruit est une pomme très-grosse, dont la chair est ferme et jaunâtre, divisée intérieurement en 10 loges ; il y a une semence dans chaque loge, de la grosseur et de la forme d'une châtaigne : la plupart de ces semences avortent ; il n'en reste guère, dans chaque fruit, que trois ou quatre.

« La chair de ce fruit est douce, mais un peu fade; les amandes agréables au goût, mais un peu amères (1). »

Par M. Frontin, trois insectes :

Ædemera clavipes ;

Haplocnemus (Dasytes) *chlorosoma* ;

Trachys nana,

accompagnés de la Note suivante :

« Dans la séance du 3 juin dernier, j'ai eu l'honneur de vous présenter quelques Coléoptères capturés par moi sur les coteaux arides dits *roches d'Orival*, parmi lesquels se trouvait notamment le *Trachys nana*, espèce assez rare et que j'avais déjà eu l'occasion de signaler comme se rencontrant dans ladite localité sur le *Geranium sanguineum*. Les récoltes abondantes que je faisais chaque fois qu'il m'était donné d'aller surprendre cet insecte dans son habitat, m'ont permis d'en doter, soit directement, soit indirectement, un grand nombre de collections.

« Considéré d'abord comme nouveau par M. Guérin-Méneville, qui fut même sur le point de lui donner mon nom, ce *Trachys* fut reconnu depuis comme étant le vrai *nana* des auteurs. Jusqu'alors, quelques entomologistes parisiens avaient pris pour le *nana* une espèce que nous trouvions à la forêt de Saint-Germain en fauchant sur le caillelait jaune (*Galium verum*) et qui n'est autre que le *triangularis* Chev. Les caractères distinctifs de ces deux espèces sont assez nettement indiqués dans la *Faune entomologique des environs de Paris*, par M. Lacordaire (p. 606). L'habitat

(1) POIRIER, art. *Lucuma*. *Dict. des Sc. nat.* 1823, t. XXVII. Voy. aussi C.-F. GÆRTNER, *Supplementum Carpologiae*, p. 129 et tab. CCIII, où le fruit est figuré.

est aussi bien différent; ainsi, tandis que le *T. nana* habite les plateaux et plus spécialement les versants rocheux des côtes, le *T. triangularis* se plaît à la lisière des bois sablonneux et vit, non pas sur les *Geranium* comme le *nana*, mais sur les rameaux du caille-lait jaune en fleurs *Galium verum*.

« Maintenant, Messieurs, il ne me reste plus qu'à vous signaler deux espèces de Coléoptères trouvées par moi dans notre département et qui, je crois, ne sont pas mentionnées dans l'ouvrage de M. Mocquerys. Ce sont le *Cerocoma Schœfferi* et l'*Haplonemus chlorosoma*, ce dernier assez commun aux roches d'Orival, en compagnie du *Trachys nana*. »

M. Morel donne lecture du Rapport de la Commission nommée pour examiner la demande de souscription au monument à élever à M. Elie de Beaumont.

Une somme de 100 fr., proposée par la Commission, est votée par l'Assemblée.

M. le Président annonce à la Compagnie que le Comité de géologie, dont elle avait voté la création, vient de se constituer.

Il invite ensuite l'Assemblée à examiner la demande qui a été adressée à la Compagnie par M. le Maire de Rouen, à l'effet d'obtenir son concours par l'envoi d'une médaille qui serait remise à l'un des lauréats de la lutte orphéonique organisée à l'occasion du Centenaire de Boieldieu.

L'Assemblée vote une somme de 150 fr., laissant à M. le Président le soin d'examiner ce qu'il conviendra de faire sur

l'application de cette somme, en s'entendant, s'il y a lieu, avec M. le Maire de Rouen.

Est élu membre de la Compagnie, M. Augé, ancien professeur de physique et de chimie, libraire, à Rouen, présenté par MM. Bourgeois et Deshays.



LETTRE

AU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SEINE-INFÉRIEURE

A PROPOS DES CORNEILLES

PAR M. LEMETTEIL.

*A Monsieur le Préfet et à Messieurs les Membres du
Conseil général de la Seine-Inférieure.*

MESSIEURS,

Au moment où vous allez prendre, en prononçant sur le sort des Corneilles, une décision qui doit avoir de très-graves conséquences sur l'avenir de l'agriculture; quand vous faites appel à toutes les compétences et que vous cherchez à entourer votre détermination de toutes les garanties d'opportunité, le rôle de la *Société des Amis des sciences naturelles* est tout tracé. Elle doit à la reconnaissance qu'elle éprouve pour votre haute et généreuse protection, elle se doit à elle-même et au but qu'elle poursuit de s'intéresser à cette importante question.

Si donc vous voulez bien le permettre, Messieurs, nous aurons l'honneur de vous soumettre quelques réflexions sur

les dégâts commis par les Corneilles et sur les services qu'elles rendent. Si la somme du bien l'emporte, si ces oiseaux remplissent une mission vraiment providentielle et que rien ne pourrait suppléer, nous vous demanderons, au nom de l'intérêt général, dont vous êtes les défenseurs naturels et dévoués, de ne point les proscrire.

Des cinq espèces qui représentent le genre Corbeau dans notre département, les trois premières sont trop peu nombreuses pour motiver une mesure, bien que ce soient les moins utiles. Mais le Corbeau Freux et le Corbeau Choucas méritent de fixer notre attention, nous dirons plus, d'obtenir toutes nos sympathies.

L'existence des Choucas, autrement dits Corneilles des clochers, n'étant point menacée, nous les mettrons hors de cause, pour nous occuper exclusivement du Corbeau Freux, vulgairement, mais improprement appelé Corneille, et qui est l'objet de l'enquête que vous avez ordonnée.

Le Corbeau Corneille se distingue du Freux en ce qu'il couve isolé, et conserve à tout âge le bec noir et les narines couvertes de longues plumes piliformes. Le Freux, au contraire, niche et vit en société et devient chauve en quelques mois ; son bec blanchit alors, et les parties dénudées de la gorge et du front se couvrent de pellicules farineuses qui empêchent de le confondre, même à distance, avec son congénère.

Cette distinction établie, Messieurs, pour décharger le Freux des méfaits reprochés à juste titre au Corbeau Corneille, nous désignerons, dans la suite de la discussion, les Freux par leur nom vulgaire.

On les accuse donc de dévaster les champs emblavés tardivement et d'enlever, au printemps, les tubercules des pommes de terre nouvellement plantées. Tels sont, si nous

sommes bien renseigné, les principaux griefs articulés contre ces oiseaux.

Nous reconnaissons, Messieurs, qu'ils sont fondés ; nous ajouterons même — pour les avoir vues à l'œuvre — que les Corneilles commettent d'autres dégâts au préjudice des cultivateurs voisins des futaies où elles se reproduisent. Mais ce sont là, ce nous semble, des inconvénients particuliers et relativement très-restreints, qui ne doivent pas appeler une mesure générale.

Tout le monde sait que, même respectés par les Corneilles et les autres animaux nuisibles qui ne peuvent être proscrits, les blés tardifs sont toujours moins productifs que les blés semés en saison. Nous croyons même que les racines laissées en terre et qui motivent, le plus souvent, cet ensemencement tardif, sont loin de profiter assez pour compenser la perte éprouvée par les blés. Il y a donc avantage à ne point encourager ce retard dans les semailles, lequel ne se produit, d'ailleurs, qu'exceptionnellement et sur de très-petites étendues.

On sait aussi que blés tardifs et plants de tubercules peuvent être facilement protégés contre l'invasion des Corneilles. Quelques épouvantails, quelques coups de fusil chargés à poudre suffiront à éloigner pour longtemps, pour la saison peut-être, ces oiseaux naturellement craintifs et défiants. D'un autre côté, s'il est admis que les Corneilles attaquent certaines plantes, il ne faut pas exagérer leurs méfaits, ni en induire que, toutes les fois qu'elles piquent la terre, ce soit pour enlever une semence. C'est, au contraire, le plus souvent, pour dépister un insecte ; et la preuve, c'est qu'on les voit fouiller les terres non chargées, au milieu des grains développés, comme dans les champs dépouillés de leur récolte, dans les jachères comme dans les prairies.

Il faut se dire encore, qu'un cultivateur peut toujours, sans s'imposer de lourds sacrifices, charger, pendant quelque temps, un enfant de veiller aux oiseaux. Nous verrons tout-à-l'heure qu'il est un autre ennemi dont il ne saurait, à aucun prix, garantir ses moissons.

Il est un nouveau point, Messieurs, sur lequel il convient d'appeler votre bienveillante attention. Ces ravages des Corneilles durent, en automne, le temps seulement que les blés tardifs mettent à lever, soit un mois, six semaines si l'on veut. Admettons un temps égal au printemps, au moment de la plantation de la pomme de terre — on la cultive d'ailleurs si peu aujourd'hui ! — cela nous fait trois mois, le quart de l'année ; et, durant les neuf mois qui restent, les Corneilles purgent la terre de tous les insectes malfaisants qui dévorent nos récoltes, et finiront par nous affamer, si l'on n'y prend garde.

En effet, Messieurs, il est un mal périodique, qui prend toutes les proportions d'un véritable fléau et ravage, depuis quelques années, avec une effrayante régularité, nos plaines, nos prairies, nos vergers, nos jardins ; rien n'échappe à son action lente, mais constante et inévitable, la multiplication des Hanneçons. Personne ne peut prévoir quand disparaîtra cette plaie de l'époque. Il faudra probablement, pour cela, des conditions atmosphériques particulières. Mais ce qu'on peut prédire, à coup sûr, c'est que, à moins de circonstances extraordinaires, l'été prochain sera pour nos campagnes une saison de désolation. Les Vers Blancs, éclos dans le courant de l'année dernière et qui ont déjà préludé à leurs ravages dans nos champs et nos jardins, y poursuivront jusqu'à l'automne et pendant une partie de l'année 1876, leur œuvre de destruction. Nous verrons, avec désespoir, se reproduire les douloureux résultats de 1866, de 1869 et de 1872.

Ces années-là, Messieurs, on ne put couper les blés en beaucoup d'endroits : la racine céda sous la pression de la faux et on les arrachait. A tel point que nous savons plus d'un chasseur qui s'informait, à l'automne, des lieux où se trouvaient les chaumes. Ils n'en voyaient nulle trace : il ne restait, en effet, qu'un terrain friable et mouvant, qu'on eût cru labouré, tant il avait été remué par les mans !

En 1869, un cultivateur d'une commune voisine de Bolbec déclara, dès le printemps, la guerre aux Corneilles. Les coups de feu continuels, et les cadavres des victimes suspendus à de longues perches au milieu des champs, eurent bientôt éloigné ces oiseaux, qui ne revinrent plus. Aussi, les Vers Blancs purent-ils travailler à loisir, et sa récolte fut perdue. Dès le mois de juillet, ses blés étaient desséchés, et son avoine n'épia même pas. Il reconnut son erreur, et il nous a juré depuis qu'on ne l'y prendrait plus.

Son voisin, dont les Corneilles avaient en même temps déserté les champs, fut réduit à mettre, faute de pâturages, ses bestiaux au sec dès le mois de juin. Ses récoltes ne furent pas plus épargnées ; et, dois-je le dire, Messieurs, il fut ruiné du coup et ne voulut pas survivre à son malheur !

Nous avons vu, cette même année, une prairie de plusieurs hectares tellement dévasté par les mans, qu'on enlevait la couche d'herbe desséchée en la roulant avec des râteaux, comme on eût fait d'un tapis.

L'an dernier, dans une partie de l'arrondissement du Havre, les fleurs des pommiers et les feuilles des arbres furent rongées, en quelques jours, par les hannetons, à tel point que, au mois de mai, des vergers et des futaies entières étaient dénudées comme au cœur de l'hiver.

Nous ne finirions point, si nous voulions énumérer les ruines causées par ces insectes ou leurs larves. Vous avez

tous, Messieurs, été témoins de leurs terribles ravages. Interrogez, d'ailleurs, nos cultivateurs et nos maraîchers ; ils vous diront, avec l'éloquence du désespoir, comment périt, en quelques heures, le fruit d'une longue année de travail. Et ce qu'il y a de plus navrant, c'est qu'ils ne peuvent, même au prix des plus grands sacrifices, défendre leurs récoltes compromises, et qu'ils sont condamnés à suivre, passifs et les bras croisés, les progrès réguliers, constants, épouvantables de ces redoutables rongeurs. Aussi, chacun convient-il qu'il faut leur faire une guerre sans trêve ni merci. Malheureusement, on voudrait des auxiliaires gratuits, comme s'il y avait ici-bas quelque chose de parfaitement désintéressé !

Si l'on avait d'autres destructeurs à nous proposer, nous sacrifierions volontiers ceux dont nous plaidons la cause ; mais nous n'en voyons pas ; et il nous semble que, en présence de deux maux, il est sage de choisir le moindre. Tout le monde, en avouant les dégâts commis par les Vers blancs, reconnaît que les Corneilles en détruisent d'innombrables quantités. C'est un point acquis. Comment en serait-il autrement ?

Tout le monde a remarqué, en effet, pendant les labours du printemps, alors que les Corneilles ont à satisfaire aux grands besoins d'une nichée vorace, les continuelles allées et venues du père et de la mère. Ils viennent saisir les vers blancs et les lombrics à deux pas du soc de la charrue et retournent au nid, la poche buccale gonflée de larves qu'ils portent à leurs nourrissons. Qui pourrait compter les insectes détruits à cette époque et calculer les ravages qu'auraient causés, pendant l'été, ces innombrables ennemis de nos moissons ? Et cette destruction, les Corneilles la continuent pendant la plus grande partie de l'année.

Mais, nous objecte-t-on, les Corneilles font des dégâts tels que leurs services ne sauraient les compenser. Permettez-nous, Messieurs, d'émettre un doute sur cette assertion. Les dégâts des Corneilles se localisent; les ravages des mans s'exercent partout. Il serait malheureux, nous le comprenons, de sacrifier certaines localités; mais nous croyons que, même pour ces endroits, les griefs sont exagérés; et nous citerons, à l'appui de notre opinion, une preuve unique mais péremptoire.

La dernière récolte a été partout d'une richesse exceptionnelle, aussi bien dans le voisinage des futaies que dans les pays de plaines. A quoi faut-il l'attribuer? Ce n'est pas évidemment à l'absence des Corneilles, qui n'ont été ni moins nombreuses ni moins malfaisantes que les années précédentes, mais à celle des Vers Blancs, qui ne se sont point montrés. Si donc les moissons, qui s'annoncent également dans les meilleures conditions, ne tiennent point leurs promesses, assurément, il ne faudra pas mettre cette déception à la charge des Corneilles. Il conviendra d'en accuser d'autres ennemis, dont nous venons de citer le plus terrible.

Depuis quinze ans, nous dit-on encore, on protège ces oiseaux; comment se fait-il alors que les hannetons ne disparaissent pas?

A cette question, Messieurs, permettez-nous de répondre par une autre question: Si, malgré la destruction non contestée qu'en font les Corneilles, les Vers Blancs causent encore de tels ravages, que serait-ce si nous étions privés des services de ces auxiliaires?

N'est-il pas évident, Messieurs, qu'entre les dégâts des Vers Blancs et ceux des Corneilles, il n'y a pas de comparaison à établir? Et s'il fallait choisir entre les deux, est-ce

qu'on pourrait hésiter? Nous croyons cependant que c'est ainsi que se pose la question.

Comment détruire, en effet, ces terribles ennemis qui sont pour nos localités ce que sont les sauterelles pour les contrées méridionales? Derrière les uns comme derrière les autres, c'est la désolation, la ruine à courte échéance. Qui donc se chargera de les détruire? L'homme? Mais, Messieurs, on l'y invite en vain depuis des années. Que de sacrifices pécuniaires n'a-t-on pas faits déjà, et cela sans succès? Quelques cultivateurs, il est vrai, se décident à faire suivre la charrue; mais leurs voisins s'en dispensent, et l'on n'obtient aucun résultat. D'ailleurs, que de vers blancs échappent, même dans le sillon, à l'œil de l'homme, et que découvre la vue pénétrante, l'odorat même des Corneilles. D'autre part l'action de l'homme est nécessairement fort limitée : il ne peut l'exercer que sur les terres en cours de culture. Les oiseaux, au contraire, poursuivent les insectes partout, jusqu'au milieu des semences qui lèvent. Ils ne font qu'un trou conique de 2 à 3 centimètres de grand diamètre; tandis que l'homme détruirait une demi-douzaine de plantes sans parvenir à atteindre les rongeurs.

Permettez-nous, Messieurs, de vous citer un exemple tiré d'oiseaux non moins redoutés. Le grand Frédéric aimait les cerises et les cultivait avec soin dans sa retraite de Postdam. Les moineaux s'étant permis d'y goûter avant lui, il porta contre eux un arrêt de proscription et mit leur tête à prix, à peu près, Messieurs, comme on vous demande de faire pour les Corneilles. L'espèce eut bientôt disparu de la contrée. Mais les fruits, dévorés dans la fleur par les chenilles, ne purent prospérer. Le roi, reconnaissant qu'il s'était trompé, paya pour réintégrer le moineau, prit quelques précautions et put récolter son fruit favori.

Cet exemple porte en lui son enseignement, et vous ne voudrez pas, Messieurs, renouveler l'expérience sur nos moissons.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que l'homme est incapable de détruire lui-même les hannetons et leurs larves, dont le nombre va toujours croissant par suite des modifications apportées à la surface du sol. Ses auxiliaires naturels diminuent, au contraire, de jour en jour. Le Blaireau et le Hérisson ont presque disparu; on fait à la Taupe une guerre acharnée; on décime les petits oiseaux; il ne reste que les Corneilles; et, comme nous avons l'honneur de vous le dire tout-à-l'heure, Messieurs, il faut choisir entre elles et ces myriades d'insectes qui grouillent de toutes parts et finiront par tout dévorer.

Quelques Sociétés proposent, nous le savons, un moyen terme, une sorte de mesure intermédiaire, qui consisterait à laisser les cultivateurs libres de détruire ou de ne pas détruire les Corneilles sur leurs terres. Nous ne croyons point qu'un règlement puisse comporter cette élasticité; et, pour ne point citer beaucoup d'autres inconvénients, comme ces oiseaux ne sauraient distinguer les abornements, ce serait créer entre voisins une source intarissable de difficultés.

Nous demandons, Messieurs, que les Corneilles ne soient l'objet d'aucune loi d'exception. Qu'on permette de les détruire en temps de chasse, comme les autres espèces, et les gens sages s'abstiendront de les tuer, pour le seul plaisir de tuer. Mais n'autorisez pas ces sanglantes hécatombes qu'on en fait tous les ans au bord du nid. Chaque oiseau abattu est un auxiliaire de moins pour l'agriculture. Ne choisissez pas surtout pour les proscrire une année où les mans exerceront leurs ravages. Il serait à craindre que cette mesure, funeste, selon nous, dans tous les cas, ne fût désastreuse et des plus inopportunes.

Nous permettez-vous, Messieurs, d'émettre encore un vœu ? Une loi sage protège les petits oiseaux ; malheureusement, elle reste lettre morte et manque de sanction en beaucoup d'endroits. Il est digne de votre sollicitude de la faire respecter. Si, en effet, on reproche, avec quelque raison, aux Corneilles les dégâts qu'elles font dans les champs, on n'a point de semblables griefs à articuler contre les petits oiseaux. Tout au plus peut-on les accuser de piquer quelques fruits. Ce sont là, Messieurs, des larcins bien innocents, si l'on songe aux services qu'ils rendent. Tout l'été ils poursuivent les larves qui éclosent par milliers, et n'épargneraient pas une fleur, si ces gracieux auxiliaires ne nous en délivraient.

On ne comprend guère que, témoins de la chasse qu'ils font aux insectes, les chefs de famille tolèrent la destruction dont ils sont l'objet. Nous croyons donc qu'il y aurait grand avantage à rappeler, tous les ans, soit par l'intermédiaire de MM. les Instituteurs, soit par l'apposition d'affiches, dans chaque commune, les peines édictées par la loi et à donner aux autorités locales l'ordre de les faire appliquer.

Telles sont, Messieurs, les réflexions que notre dévouement à l'intérêt général nous faisait un devoir de vous soumettre. Nous avons la conviction qu'il suffit de les adresser à M. le Préfet, dont la sollicitude éclairée et bien connue s'empresse d'adopter toutes les mesures utiles. Nous osons espérer, Messieurs, que vous voudrez bien les accueillir vous-mêmes avec une bienveillance égale.

LEMETTEIL.

MESSIEURS,

Notre Mémoire était terminé, quand nous avons reçu, trop tard pour en tirer profit, une lettre de S. E. Monseigneur le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, dont nous avons demandé l'opinion sur les Freux.

Son Eminence a traité la matière devant le Sénat avec une telle compétence, une éloquence si convaincue et si persuasive, que nous avons cru devoir vous communiquer la lettre dont elle nous a honoré, et appuyer notre modeste plaidoyer de l'autorité incontestée de l'illustre Cardinal.

Voici donc ce qu'il a bien voulu nous écrire :

Bordeaux, le 29 janvier 1875.

« Monsieur,

« Je vois avec plaisir que vous vous faites le défenseur des Freux, rangés à tort au nombre des animaux plus nuisibles qu'utiles. Si l'on connaît les dommages que les Freux causent aux récoltes, on méconnaît les services qu'ils rendent à l'agriculture ; car, outre qu'ils contribuent à l'assainissement de l'atmosphère, ils dévorent, chaque année, des quantités prodigieuses de vers, de larves et d'insectes. Il faut se souvenir que des primes furent établies pour la destruction des hannetons et des vers blancs. En 1837, 20,000 fr. ont été ainsi dépensés dans le seul département de la Sarthe. Et la malheureuse Irlande, qui avait fait une si rude guerre aux animaux qui la protégeaient contre ces rongeurs, faillit mourir de faim. . . . Les Freux,

auxquels je joindrai les Taupes, rendent donc des services qui compensent largement les dégâts qu'ils causent à l'agriculture.

« Vous vous souvenez, Monsieur, que le maréchal Vailant eut un beau triomphe en défendant les Taupes. Il obtint qu'on les rapatriât dans une forêt de l'Etat, pour en sauver les restes qui n'étaient pas encore attaqués par les vers blancs. Vous, Monsieur, vous défendez les Freux contre les préjugés populaires, et vous sauverez les récoltes de votre beau département.

« Votre très-humble et tout dévoué

« Signé : † FERDINAND, Cardinal DONNET,

« Archevêque de Bordeaux.

« P. S. Vous pouvez, Monsieur, faire de cette lettre tel usage qu'il vous plaira. »

J'ai donc profité de cette bienveillante autorisation, Messieurs, pour vous faire connaître l'opinion de Monseigneur Donnet sur les oiseaux qui vous occupent. J'ose compter sur votre indulgence, en faveur du motif.

L.



RAPPORT

SUR LE

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'ENTOMOLOGIE

(Années 1873 et 1874)

PAR M. J. BOURGEOIS.

Archiviste de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen.

MESSIEURS,

La *Société suisse d'entomologie* a été fondée le 9 octobre 1858. Elle publie ses Mémoires sous le titre de *Mittheilungen der schweizerischen entomologischen Gesellschaft* ou *Bulletin de la Société suisse d'entomologie*. Ces *Mittheilungen*, rédigées en grande partie en langue allemande, paraissent par fascicules ou *Hefte*; il paraît de trois à quatre fascicules par année et la réunion de dix fascicules forme un volume. Nos relations d'échange de Bulletins avec la Société suisse d'entomologie datent de l'année 1873. Le premier fascicule que nous avons reçu inaugurerait le tome IV. Depuis lors, nous sont parvenus les *Hefte* n^{os} 2, 3, 4 et 5

(pages 1 à 280, 1873 et 1874). C'est de cette première moitié du quatrième volume du *Bulletin* que je vous demanderai la permission de vous entretenir quelques instants. J'ai pensé qu'une analyse sommaire des principaux travaux qu'elle contient ne serait pas sans utilité pour nos collègues entomologistes désireux de se tenir au courant de cette intéressante publication.

FAUNE DES NOCTUELLES DE LA SUISSE, par J. Wulschlegel (vol. IV, Heft n° 1, p. 32-48; n° 2, p. 49-96; n° 3, p. 97-133).

Cette *Faune* est un catalogue raisonné des Noctuelles de la Suisse, disposées d'après le *Catalogue des Lépidoptères d'Europe*, de MM. Staudinger et Wocke (Dresde, 1871). Elle contient l'énumération de 414 espèces, 25 variétés et 23 aberrations, accompagnée d'indications précises sur les époques d'apparition de ces Lépidoptères, sur les plantes qui servent de nourriture à leurs chenilles, sur les localités où ils ont été observés et sur leur degré de rareté.

LES SPHINGIDES ET LES BOMBYCIDES DE LA SUISSE, par H. Frey et J. Wulschlegel (vol. IV, Heft n° 5, p. 201-278).

Énumération rédigée dans le même esprit que la précédente. Les auteurs y signalent, en outre, les altitudes maxima auxquelles ont été rencontrés les chenilles et les insectes parfaits. Ces observations peuvent fournir des données intéressantes sur la puissance comparée du vol chez certaines espèces.

SUR LA SOIE DU BOMBYX PERNYI, par le Dr G. Schoch (vol. IV, Heft n° 4, p. 153-155).

On sait que le fil qui compose le cocon du ver à soie du

mûrier (*B. mori*) est formé de la réunion de deux filaments primordiaux, cylindriques et homogènes, recouverts d'un enduit commun. Parmi les diverses opérations que doit subir la soie avant d'être livrée à l'industrie textile, il en est une qui consiste à lui enlever cet enduit au moyen de lessives alcalines (1). Alors seulement elle acquiert sa souplesse et l'éclat qui la caractérise. Le *Bombyx Pernyi* file une soie dont la structure est toute différente. Son fil a l'apparence d'un ruban aplati, contourné en spirale et qui, par la pression, se résout également en deux filaments à peu près cylindriques. Mais ces filaments, au lieu d'être homogènes, se décomposent eux-mêmes en un grand nombre de fibres élémentaires, arrondies et recouvertes chacune d'un enduit spécial. A quelle cause attribuer cette diversité de structure ? Probablement à la conformation différente de la filière dans ces deux espèces de chenilles. L'auteur soupçonne que cette filière, au lieu d'être simple comme dans le ver à soie du mûrier, présente chez la chenille du *Bombyx Pernyi* une ouverture disposée en forme de tamis, dont chaque trou doit donner naissance à une des fibres élémentaires dont nous avons parlé. La soie du *Bombyx Pernyi* se distingue en outre de celle du *Bombyx mori* par sa grosseur. Elle est même, de toutes les soies que l'on a cherché à utiliser industriellement, celle dont la section transversale présente le plus grand diamètre. Ainsi, tandis que dans la soie ordinaire ce diamètre ne dépasse pas 18 millièmes de millimètre, il atteint, dans celle du *Bombyx Pernyi*, jusqu'à 5 centièmes de millimètre. La soie du *Bombyx Yama-maï*, dont la structure intime a beaucoup d'analogie avec celle du *Pernyi*,

(1) C'est l'opération qu'on nomme *décreusage*, *cuisson* ou *cuite*.

tient le milieu pour la grosseur entre cette dernière et celle du *mori*. Son diamètre transversal est de 27 millièmes de millimètre.

ANALOGIE DE FORMES DE CERTAINS HÉMIPTÈRES AVEC LES FOURMIS, par M. Reuter (vol. IV, Heft n° 4, p. 156-159).

Il n'est pas rare d'observer, parmi les insectes, certaines espèces qui, bien que très-éloignées dans la série entomologique, présentent entre elles une analogie de formes si frappante, qu'il faut un œil exercé pour ne pas les confondre. D'autres, montrent dans la coloration de leurs téguments une ressemblance remarquable avec le milieu qui les entoure. Cette similitude de structure ou de couleur nous révèle un des desseins les plus admirables de la nature. Elle permet aux insectes, qui vivent aux dépens d'autres espèces, de pénétrer au milieu d'elles sans éveiller leur défiance et peut également devenir une sauvegarde pour ceux qui sont privés de moyens de défense. Cette sorte de déguisement, dont la nature s'est plu à revêtir quelques espèces et que les naturalistes anglais désignent très-heureusement sous le nom de *mimicry*, ne se présente nulle part peut-être d'une manière plus remarquable que dans un insecte hémiptère, le *Systellonotus triguttatus* L. Le mâle de cette espèce n'offre rien d'extraordinaire et est conformé suivant le type général des Hémiptères de la famille des *Capsides*, à laquelle il appartient. Mais il n'en est pas de même de la femelle, qui rappelle à tel point la forme de certaines petites fourmis noires, au milieu desquelles habite l'insecte, que M. Reuter resta plusieurs années sans la distinguer de ces dernières. Ici, l'analogie de forme a sa cause dans la communauté d'habitation du *Systellonotus* avec les fourmis. Nous voyons, dans les Coléoptères, pareil

fait se présenter chez les *Claviger*. Mais pourquoi, dans le cas qui nous occupe, la femelle seule de l'insecte présente-t-elle cette particularité? Il est évident que cette question, encore pendante, trouvera sa solution dans l'étude approfondie des mœurs du *Systellonotus*.

SUR LE MODE DE STRIDULATION DU *CORANUS SUBAPTERUS*, DE GÉER (*COLIOCORIS PEDESTRI*, WOLFF, FIEB.), par M. Reuter (vol. IV, Heft n° 4, p. 159-160).

Ce mode de stridulation consiste dans le frottement du bec de l'insecte contre certaines aspérités qui garnissent le fond de la gouttière prosternale. Cet Hémiptère fonctionne donc à l'instar d'un violoncelliste; c'est son bec qui lui sert d'archet.

NOUVELLE CLASSIFICATION DES GRYLLIDES, par M. H. de Saussure (vol. IV, Heft n° 4, p. 163-167).

Cette nouvelle disposition générique des *Gryllides*, due à M. Brunner de Wattenwyl et publiée par M. de Saussure, avec l'autorisation de l'auteur, repose sur des caractères tirés de la présence ou de l'absence du tambour des tibias antérieurs (*tympanum*) chez ces Orthoptères, de la position qu'occupe cet appareil ou de son degré de développement.

REMARQUES ET NOTES ENTOMOLOGIQUES par J. Erné (de Mulhouse). Vol IV, Heft n° 3, p. 135-143.

I. — *Sur le développement et les mœurs du Saperda phoca*.

La larve du *Saperda phoca*, Coléoptère de la famille des Longicornes, habite les saules Marceau (*Salix caprea*) qui croissent sur les pentes des montagnes élevées, dans les

endroits bien exposés au soleil. Elle ne se montre jamais, dans les arbres qu'elle attaque, à plus de 3 mètres au-dessus du sol et ne descend pas au-dessous de 0^m,50. L'insecte dépose ses œufs dans les fissures de l'écorce ; les jeunes larves qui en naissent pénètrent d'abord entre le bois et la couche corticale, en se portant tantôt à droite, tantôt à gauche ; puis elles s'enfoncent vers le centre en suivant une direction ascendante. Quand le moment de leur transformation en nymphe est arrivé, elles reviennent sur leurs pas et redescendent tout en dirigeant leur galerie vers l'extérieur. Enfin, elles se transforment à peu de distance de la surface, de telle sorte que l'insecte parfait n'a plus qu'une mince couche d'écorce à percer pour arriver au jour. Il faut au moins quatre années au *Saperda phoca* pour accomplir son développement. La transformation en nymphe a lieu dans les premiers beaux jours du printemps et l'insecte parfait paraît au commencement de juin.

II. — *Sur le développement et les mœurs de l'Anthaxia candens.*

La larve de ce Coléoptère serricorne vit dans le prunier et le cerisier ; elle se tient à la partie inférieure de l'arbre, mais ne descend jamais au-dessous de 0^m,33 (un pied), et ne s'élève pas à plus de 2^m,25 (6 pieds 1/2) ; elle affectionne surtout le côté qui regarde le midi. Tantôt elle subit toutes ses transformations sans quitter l'écorce ; tantôt elle pénètre dans le bois ; dans tous les cas, elle a soin de disposer ses galeries de sortie de manière à ce que l'insecte parfait, venant à éclore, ne soit séparé de l'extérieur que par une couche de mince épaisseur. Les galeries qu'elle creuse offrent une section elliptique, comme celle qu'elle présente elle-même.

L'*Anthaxia candens* met quatre années à se développer.

L'insecte parfait éclot en septembre et reste caché dans l'intérieur de l'arbre jusqu'au printemps suivant.

III. — *Note sur le Coræbus undatus.*

La larve de ce Coléoptère, qui appartient à la même famille que le précédent, vit dans le chêne. Elle affectionne surtout les arbres exposés au soleil, comme ceux qui croissent à la lisière des bois, par exemple. Elle creuse ses galeries dans l'écorce et l'aubier. Avant de se transformer en nymphe, elle se prépare une sorte de cellule à laquelle elle ne donne que juste la dimension de l'insecte parfait; aussi est-elle forcée de s'y tenir repliée sur elle-même. La couche d'écorce qui la sépare de la surface extérieure de l'arbre ne dépasse pas 2 millimètres d'épaisseur. Sa transformation en nymphe s'opère en mai et l'insecte parfait se montre au commencement de juin.

IV. — *Développement du Conopalpus testaceus.*

La larve de ce Coléoptère hétéromère vit dans le hêtre (1) et y pénètre à une profondeur d'environ 15 millimètres. L'insecte parfait se montre en juin.

OBSERVATIONS SUR LES MŒURS ET LES TRAVAUX DU TOMICUS (BOSTRICHUS) CEMBRÆ, DANS LES ALPES DES GRISONS, par M. Bischoff-Ehinger de Bâle (vol. IV, Heft n° 4, p. 160-162, avec 2 pl. noires).

Cette espèce de *Tomicus* vit dans le Pin Cembrot (*Pinus Cembra* L.) qui croît dans les régions alpines. Elle s'attaque aux troncs abattus, que les ouragans ou les ava-

(1) Le *Conopalpus testaceus* se métamorphose aussi dans l'érable mort. (Voir *Coléoptères nouveaux ou rares pour l'Alsace et les Vosges*, par Ferd. Reiber, dans *Bullet. Soc. hist. nat. de Colmar*, 1873-1874.)

lanches ont entraînés dans les vallées, et dont les écorces commencent à se soulever. Ses mœurs sont analogues à celles des autres *Bostrichides*. Pendant le rigoureux hiver des régions où il habite, l'insecte se tient caché sous les écorces, soit à l'état de nymphe, soit à l'état parfait. A l'approche du printemps, la femelle du *Tomicus* s'enfonce jusqu'à l'aubier et y creuse une cavité spacieuse : c'est la *chambre nuptiale*. De cette cavité partent quatre galeries (les *galeries de ponte*), dirigées généralement deux vers le haut et deux vers le bas ; l'une d'elles présente un embranchement latéral. Ces galeries sont longues d'environ 15 à 20 centimètres et larges de 2 à 3 millimètres. Elles communiquent avec la surface extérieure de l'arbre par des conduits (*trous d'air* ou *trous de sortie*) ; toutefois, ces conduits ne traversent pas complètement l'écorce et s'arrêtent à la dernière couche corticale. La femelle, une fois fécondée, colle ses œufs contre les parois latérales des galeries de ponte. Après son éclosion, chaque jeune larve pratique une courte galerie qui vient s'embrancher sur la galerie principale. Ces galeries, courbées vers le haut, s'élargissent peu à peu à mesure que les larves grandissent. C'est dans ces sortes de cellules allongées, creusées dans l'écorce ou le liber, que les larves de *Tomicus* opèrent leur transformation en nymphes. Ces dernières y attendent l'arrivée du printemps pour revêtir leur dernière forme, celle d'insecte parfait.

APHORISMES D'ENTOMOLOGIE SYSTÉMATIQUE (APHORISMEN UBER DIE ENTOMOLOGISCHE SYSTEMATIK) par M. G. Schoch (vol. IV, Heft n° 1, p. 25 à 29, avec une fig.).

C'est, sous un titre assez singulier, un aperçu de paléontologie entomologique. L'auteur y rappelle l'apparition suc-

cessive des différents ordres d'insectes sur notre globe. La vie entomologique commence à se manifester avec la période houillère, et par des types essentiellement broyeur (Névroptères, Orthoptères, Coléoptères). Avec le terrain jurassique, apparaissent les premiers Hyménoptères, puis les Hémiptères et les Diptères, insectes suceurs pour la plupart, mais dont plusieurs, surtout parmi les Hyménoptères, participent à la fois du type broyeur et du type sucur. Enfin, à l'époque tertiaire, alors que la surface terrestre de notre planète commence à revêtir l'aspect qu'elle a de nos jours, qu'elle se peuple de grands mammifères et se couvre de plantes dicotylédones, apparaissent les Lépidoptères, dont la bouche est spécialement disposée pour pomper le nectar des fleurs et qui sont les insectes suceurs par excellence.

Messieurs, je m'arrête. Cette analyse, quelque imparfaite qu'elle soit, aura peut-être réussi à attirer votre attention sur les savants Mémoires de notre nouvelle Correspondante. Quant à mes collègues en entomologie, s'ils se décident à consulter les *Mittheilungen*, ils trouveront, je l'espère, dans l'intérêt des sujets et l'utilité des renseignements, une juste compensation aux difficultés que pourrait leur faire éprouver la lecture ou la traduction du texte.

COLÉOPTÈRES ANORMAUX

PAR M. MOCQUERYS.



MALLODON CHEVROLATHI (DEJ.)

PATRIE : MEXIQUE

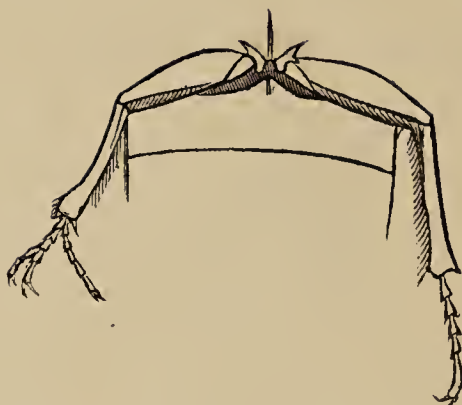
Corselet non symétrique *.

Cette difformité, qui se rencontre dans beaucoup d'espèces différentes et sous toutes latitudes, est-elle originelle ou accidentelle ?

Pour moi, je n'ai pas encore reconnu la trace d'une cause accidentelle.

Cet insecte m'a été communiqué par M. Sallé, entomologiste à Paris.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



MELOLONTHA VULGARIS (FAB.)

La jambe postérieure du côté gauche *, élargie à son extrémité, donne attache à deux tarse : l'un, dirigé en dedans, est composé de cinq articles grêles ; l'autre, dirigé en dehors, présente d'abord trois articles normaux ; le troisième reçoit deux articulations qui forment deux branches, composées chacune de deux articles avec double crochet.

Cet insecte m'a été donné par M. Chevrolat, coléoptériste très-distingué, de Paris.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



AROMIA MOSCHATA (LINN.)^{*}

Le deuxième article de l'antenne droite ^{*} donne articulation à un rameau d'antenne composé de quatre articles, qui devaient être suivis d'un plus grand nombre, puisque le dernier possède une cavité articulaire. L'autre antenne, quoique normale, est également tronquée à son extrémité.

^{*} Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



CLYTUS TRICOLOR (CHEV.)

PATRIE : MEXIQUE

Le septième article de l'antenne gauche* reçoit l'articulation d'un rameau d'antenne composé de trois articles.

A partir de la bifurcation, les quatre articles qui composent l'antenne sont beaucoup plus gros qu'à l'état normal.

Cet insecte m'a été communiqué par M. Aug. Sallé, qui a exploré le Mexique à la recherche des coléoptères et qui en a rapporté un grand nombre d'inconnus, parmi lesquels était ce Clytus.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



PROCULUS MNISZECHI (KAUFF.)

PATRIE : GUATÉMALA

Du premier article de l'antenne droite *, qui se termine en boule, sort par articulation un prolongement en forme de massue ondulée et bossue, dans laquelle on ne peut reconnaître aucun indice de la forme normale.

Cet insecte m'a été communiqué par un coléoptériste distingué, M. Aug. Sallé, de Paris.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



ORYCTES NASICORNIS (ILLIG.)

Le membre antérieur gauche de cet insecte est complètement atrophié *.

La cuisse est grêle, et la jambe, qui n'est développée qu'au quart de sa congénère, se termine par deux faibles crochets.

Dans ma deuxième livraison, j'ai émis mon opinion sur les causes possibles de cette anomalie.

Cet insecte m'a été donné par M. Ducoudray, proviseur du Lycée de Lons-le-Saulnier.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



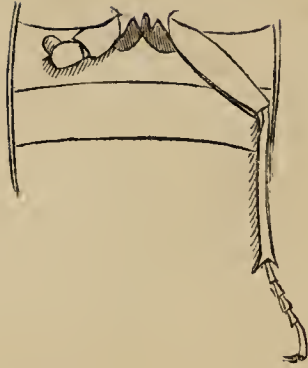
CLYTUS ARCUATUS (FAB.)

Le premier article de l'antenne du côté gauche*, qui s'élargit à son extrémité, donne l'articulation à deux branches : l'une, intérieure, possède trois articles ; l'autre, extérieure, est contournée et composée d'articles confondus n'ayant aucun rapport entre eux, ni la forme qu'ils possèdent à l'état normal.

La gravure, grossie au double, rend parfaitement compte de la monstruosité.

Par l'entremise de M. H. Deyrolle, cet insecte m'a été offert par M. Tappe.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



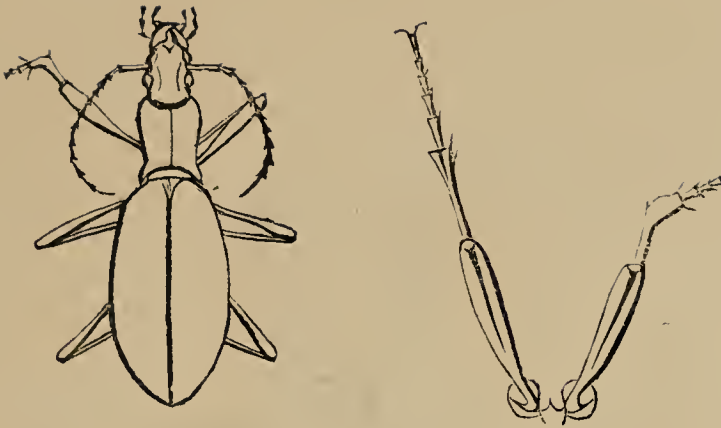
MELOLONTHA VULGARIS (LINN.)

Tout le membre médian du côté gauche * n'est représenté que par un faible moignon terminé en pointe.

Le membre postérieur du même côté ne possède qu'un rudiment de cuisse terminé par une masse informe d'où s'échappe un double crochet.

Capturé par mon fils à Evreux.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



CARABUS INTRICATUS (LINN.)

La jambe antérieure du côté gauche, qui est courte à partir du milieu, se dirige à angle obtus à l'extérieur et se termine par un faible tarse composé de trois articles.

Cet insecte a été capturé et m'a été offert par M. Levoiturier, zélé coléoptériste d'Elbeuf.



CARABUS INTRICATUS (LINN.)

Cuisse moyenne du côté droit légèrement arquée, n'ayant guère plus de moitié de sa longueur normale et terminée par un article de tarse.

Cet insecte a été capturé dans la même chasse que le précédent par M. Levoiturier, qui m'en a fait don.



MALLASPIS LEUCASPIS ♀ (GUER.)

Antenne gauche * difforme et composée de neuf articles seulement.

Cet insecte du Brésil m'a été donné par M. Chevrolat.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



HELOPS LANIPES (FAB.)

Le huitième article de l'antenne gauche *, qui a un volume plus développé, donne attache à deux articles assez grêles. Le développement insolite du huitième article fait supposer qu'il a absorbé l'article qui manque.

Cet insecte a été capturé en Alsace par M. J. Bourgeois, qui collectionne principalement les coléoptères d'Europe, et m'en a fait don.



TÊTE DE MELOLONTHA VULGARIS (FAB.)

Dont le deuxième article de l'antenne du côté gauche * reçoit l'articulation d'une deuxième massue plus longue, mais moins volumineuse que la normale.

A été, par mon fils, capturé à Evreux.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



SILPHA ATRATA (LINN.)

Son antenne gauche * n'est composée que de deux articles, dont le dernier est d'une forme ovoïde lisse.

Cet insecte m'a été offert par M. Chevrolat, de la part de M. Thevenet.



STERNOCERA CHRYSIDIoidES (HOPE)

PATRIE : INDE

L'anomalie de cet insecte ne réside que dans l'antenne droite *, qui, au lieu d'avoir onze articles, n'en possède que neuf.

Le septième et le huitième étant plus gros que ceux qui les précèdent et celui qui termine l'antenne, on peut supposer que les deux articles, comparativement volumineux, ont absorbé ce qui était destiné aux deux articles manquants.

M'a été offert par M. le comte de Mniszech, qui est possesseur d'une des plus riches collections de coléoptères connues.

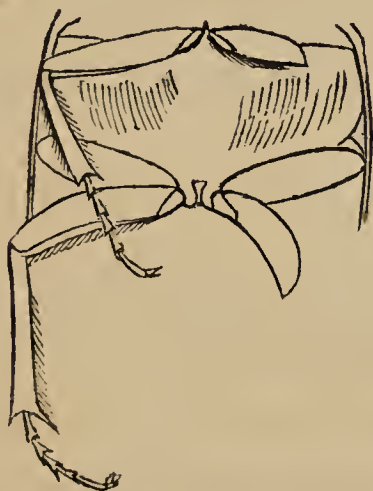
* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



MELOLONTHA VULGARIS (LINN.)

Dont la jambe antérieure du côté droit * donne l'articulation à un tarse composé de trois articles terminés par un double crochet.

Capturé à Evreux par mon fils.



MELOLONTHA VULGARIS (FAB.)

Cuisse médiane et postérieure du côté droit se terminant en lame très-mince.

Cet insecte a été capturé à Evreux par mon fils.

* Ce dessin représente l'insecte à l'envers.



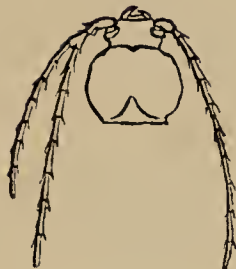
SELENOPHORUS STREPENS (FAB.)

PATRIE : ALGER

Le deuxième article de l'antenne droite possède un rameau d'antenne composé de trois articles.

Malgré la perte de l'extrémité de la branche principale, il n'en reste pas moins une monstruosité par excès.

Cet insecte m'a été donné par M. Lucas, du Muséum de Paris.

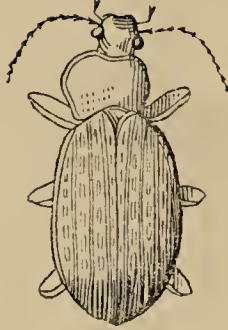


CALLIDIUM VARIABILE

Le troisième article de l'antenne gauche, très-élargi à son extrémité, a reçu l'articulation de deux antennes.

L'une, dirigée vers l'extérieur, est composée de sept articles; l'autre, rapprochée du corps, en possède onze comme à l'état normal.

Cet insecte, que M. Lucas a eu l'obligeance de me communiquer, fut capturé à Paris, en 1834, par M. Boulard, et fait partie de la collection qu'il a donnée au Muséum de Paris.



CARABUS MORBILOSUS (PANZ)

PATRIE : GERMANIE

Corselet non symétrique.

Anomalie que je suppose être due à une cause extérieure, attendu que ce qui manque à droite est en trop du côté gauche, ce qui lui donne une obésité toute différente de la forme normale.

Fait partie de ma collection.

RAPPORT

SUR

L'EXCURSION DES ANDELYS

Faite le 30 Mai 1875

(Partie botanique)

PAR M. L. DUPRÉ.

MESSIEURS,

Quoique les botanistes soient très-attachés à la branche des sciences naturelles qu'ils ont choisie, il y a cependant certaines circonstances où l'attrait d'une autre étude est si grand, qu'on en voit quelques-uns désertir les attachants végétaux pour se livrer avec ardeur, soit à l'examen des curiosités archéologiques, soit à la recherche des fossiles que conserve la contrée.

Précisément, dans cette excursion, qu'un soleil modérément lumineux se plaisait à éclairer, les botanistes, par des circonstances indépendantes de la volonté de leurs savants guides habituels, avaient été privés du concours toujours très-bienveillant de ceux-ci. La phalange des archéologues, au contraire, était non-seulement au complet, mais avait été renforcée par la présence de nos plus aimables et nos plus

savants antiquaires de Rouen. Aussi le charme de leur parole brillante et facile avait-il entraîné avec eux, vers les œuvres architecturales, la société presque entière. A peu près réduits à une demi-douzaine de membres, les chercheurs de plantes déployèrent un zèle peut-être digne d'un meilleur sort ! Si leur récolte ne fut pas plus abondante, il ne faut pas mettre en doute leur désir de réussir, mais l'inexpérience où ils étaient, soit de la localité, soit des stations où se rencontrent les plus rares espèces.

Les excursionnistes, qui avaient pris le train à six heures du matin, arrivèrent bientôt à la station de Saint-Pierre, où des voitures les attendaient pour les transporter aux Andelys. Les groupes s'étaient déjà presque formés, et sur l'impériale des omnibus on entendait chacun parler sur des sujets qui intéressent sa spécialité. Les uns nommant les plantes qu'ils croyaient distinguer du haut de leur siège ; les autres les brillants insectes, les bruyants oiseaux qui traversaient les airs.

Profitant du moment d'arrêt qui sert à changer de chevaux, un amateur de plantes signale, sur le bord de la Seine, d'énormes échantillons de *Hyoscyamus niger* L., *Onopordum achantium* L., qui là semblent végéter vigoureusement. Il saute prestement et en rapporte des branches qu'il distribue à ses compagnons. La voiture se remet en marche, mais pour peu de temps ; un de nos bienveillants collègues, M. Langlois, médecin, aux Andelys, vient à notre rencontre pour se joindre à nos patientes recherches. Tout le monde est sur pied, et à peine a-t-on fait quelques pas, qu'on signale le *Melica ciliata* L., *Phelipaea caerulea* Vill. Notre guide nous conduit sur le coteau calcaire qui, par sa nature, son aspect et sa coupe, nous rappelle les coteaux de Saint-Adrien ; et, en vérité, l'illusion est complète, puisque

nous y rencontrons le *Muscari racemosum* L., *Teucrium chamaepitys* L., et surtout en grande quantité l'*Isatis Tinctoria* L. Nous désirions recueillir l'*Allium sphaerocephalum* L.; nous fûmes assez heureux pour en faire une abondante récolte. M. Langlois nous fit voir la station où se tenait jadis le *Stipa pennata* L.; mais depuis longtemps le sol avare n'en produit plus.

Trop souvent le botaniste oublie, sans s'en douter, l'heure précise des repas; c'est une de ses qualités, car l'amour de la science l'emporte au-delà des limites assignées; c'est un de ses défauts, puisqu'il risque de faire attendre ses collègues. Cette fois encore, nous arrivons et l'on est à table. Nous avons la douce joie de constater avec quel empressement on nous offre des sièges et les signes amicaux que chacun nous adresse pour nous inviter à prendre place à ses côtés.

Après un repas bien servi, auquel la cordialité ni la gaieté n'ont fait défaut, on reprend sa boîte de fer-blanc. Là encore, nous avons le regret de voir les archéologues gagner, par de courts chemins, le château Gaillard, tandis que nous nous acheminons lestement vers le bois. On passe un pont sur la célèbre source Sainte-Clotilde qui, depuis bien longtemps, hélas! n'a rien conservé du goût vineux que la bonne sainte lui avait octroyé jadis en faveur des ouvriers qu'elle employait à la construction de l'église de la Collégiale.

Chemin faisant, on ramasse du *Polygala calcarea* Schultz. Un champ de seigle peu fertile nous présente le *Muscari comosum* L., *Caucalis daucoïdes* L.

En entrant dans le petit bois, nous sommes étonnés d'y rencontrer une grande diversité d'orchidées, telles que :

Cephalanthera pallens Rich. Koch. *Epipactis atro-rubens* Reich ;

Platanthera montana, Cat. Blanche et Malb.

Listera ovata Rob. Brown ;

Ophrys myodes Jacq. ;

Ophrys arachnites Hoffm ;

Ophrys aranifera Sm., à l'état desséché sur plante ;

Gymnadenia conopsea Rich., en abondance ;

Orchis fusca Jacq. ;

Orchis militaris L. ;

Anacamptis pyramidalis Rich., aux plus vives couleurs.

En sortant du bosquet, sur une pièce qui ne contient guère que du *Reseda lutea* L., on rencontre quelques pieds de *Melampyrum arvense* L. ; un sociétaire, resté dans le bois, trouve le *Silene nutans* L.

Arrivés en haut de notre coteau, nous apercevons le magique point de vue qui se déroule aux yeux du touriste ; et, pour en doubler le charme, nous le regardons à la façon des voyageurs, c'est-à-dire en lui tournant le dos, la tête baissée entre les jambes.

On nous pardonnera, sans doute, d'abandonner quelques instants nos recherches pour nous empresser d'aller rejoindre nos amis, que nous voyions encore au milieu des ruines du vieux château de Richard Cœur-de-Lion. C'était un pèlerinage indispensable ; nous voulûmes l'effectuer.

Déjà les archéologues allaient abandonner la place, quand leur inépuisable sollicitude leur fit supposer que nous pouvions avoir besoin du secours de leurs lumières. Effectivement, nous eussions difficilement deviné l'emplacement que couvraient les trois enceintes qu'il fallait forcer les unes après les autres pour parvenir au cœur de la place. On eut l'obligeance de nous rappeler que Richard I^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie, avait édifié, malgré la foi des

traités, cette solide défense, protégeant son duché contre les attaques du roi de France Philippe-Auguste.

Richard s'était emparé de cette roche, qui appartenait alors au clergé, et avait donné pour dédommager celui-ci : Dieppe, Bouteilles, un droit sur les moulins de Rouen, la forêt d'Aliermont et Louviers.

L'édification de ce fort remarquable ne dépassa pas une année. Richard était là chaque jour à presser les ouvriers ; et, quand le travail fut terminé, le duc, content de son œuvre, s'écria : « Qu'elle est belle, ma fille d'un an ; certes, c'est un château gaillard ! » Le mot fit fortune ; il passa par toutes les bouches jusqu'à nous.

Le roi Philippe-Auguste voulut voir ce château dont on disait merveilles ; il s'y rendit avec une nombreuse suite, et ses courtisans contemplaient l'édifice avec admiration. « Je voudrais, dit le monarque, que ce château fût tout entier de fer, il n'en tomberait pas moins sous mes coups, lui et la Normandie, que je prétends réunir à mon domaine. » On rapporta ces paroles à Richard, qui repartit à son tour : « Je voudrais que cette fortification fût, non pas de fer, non pas de pierre, mais de beurre, car je la défendrais, moi, contre lui et les siens. » Menace qui fut vaine, car la mort l'enleva deux ans après, et Philippe prit ce fort au roi Jean d'Angleterre.

Mais je rentre dans le rôle qui m'a été assigné et je reprends ma narration botanique, que je n'aurais pas dû interrompre.

Notre cher collègue et ami, M. Lacaille, de Bolbec, arrive aussi sur les précieux restes du vieux château-fort. Nous visitons curieusement sa boîte, que nous savons toujours remplie de plantes rares, que son heureux tact lui fait constamment trouver où d'autres ne voient rien ; sur le dessus, nous voyons le *Dianthus caryophyllus* L., que tous, même nos collègues géologues, ont entre les mains.

Cette belle espèce, qui prospère si bien sur nos vieux murs normands et aussi, dit-on, en Angleterre. Le *Sedum dasyphyllum* L. se plaît sur les mêmes murailles ; l'*Ame-lanchier vulgaris* Moench se trouve dans les fissures ; les pierres et les murs du château, nous dit notre ami, servent d'habitat à un grand nombre de lichens intéressants, parmi lesquels il faut citer le :

Placordium cirrochroum Ach. ;
Canora sophodes, var. *Cæsiella* ;
Verrucaria myriocarpa Hept. ;
Verrucaria umbrosa ;
Verrucaria cæsia Arm.

Trois champignons parasites : un sur les feuilles du *Buplevrum falcatum* L., l'*Accidium bupleuvri* Opiz ; un autre sur le *Thesium humifusum* DC., l'*Accidium thesii* ; le dernier sur le *Viola hirta* L., le *Puccinia violæ*.

Sous ces trésors étaient les plantes récoltées dans les champs :

Fumaria parviflora Lam. ;
Ajuga chamæpitis Schreb. ;
Cerasum Mahaleb Mill. ;
Cratægus oxyacantha L. ;
Orobanche Galii Duby ;
Helianthemum canum Dun. ;
— *pulverulentum* DC. ;
— *apenninum* DC. ;
Genista prostrata Lam., AR. ;
Biscutella lævigata L. ;
Euphorbia Gerardiana Jacq. ;
— *Esula* L. ;
— — var. *tristis* Bieb.

Le temps, qui s'écoule si rapidement lorsqu'une douce

sympathie telle que celle qui unit tous les membres de notre Société s'est pu donner carrière pendant les heures toujours trop courtes que nous passons bien rarement ensemble, nous rappelle vers les toits hospitaliers des Andelys. Le pays était paré à cause des processions de la Fête-Dieu, qui le matin avaient défilé sur la place où se trouve notre hôtel. Le devant de la grille de la statue de l'immortel enfant qui a vu le jour en ces lieux (au petit hameau de Villiers) est tout jonché de roses, de coquelicots et de bluets. Le Poussin est assis dans une pose négligée, une jambe rejetée en arrière, le crayon dans les mains ; sa belle tête semble chercher l'inspiration qui jamais ne faillit à ce génie que le monde envie, avec bien d'autres encore, à notre France si féconde en grands hommes.

En jetant les yeux sur l'Hôtel-de-Ville en construction, auquel la statue de l'éminent artiste est, pour ainsi dire, adossée, on peut encore y admirer un médaillon qui reproduit ses traits vénérés, ainsi qu'un autre faisant pendant et représentant le visage austère d'Adrien Tournebœuf, appelé plus élégamment Turnèbe, un des critiques les plus éclairés du xvi^e siècle, l'ami du vertueux chancelier de L'Hôpital. Quoique les hommes éminents ne soient pas tous sculptés sur les édifices, les habitants ne conservent pas moins la mémoire du poète Henry, qui vivait sous Philippe-Auguste. On a de lui un poème intitulé la *Bataille des Vins*, et la plus jolie de ses œuvres : le *Lai d'Aristote*.

Robert de Bernouville et Roger d'Andely suivirent ses traces ; quelques-unes de leurs chansons ne sont pas encore oubliées. Antoine, roi de Navarre, père de Henri IV, roi de France, mourut aux Andelys après avoir, en 1562, été blessé mortellement au siège de Rouen. Thomas Corneille habita cette jolie localité. Enfin, pour n'omettre aucune célébrité, l'aréonaute Blanchard y naquit.

Tout ami des sciences naturelles étant quelque peu archéologue, nous courûmes à l'église dont les vitraux remarquables attirèrent notre attention. Notre séjour fut court. Nous avions, en route, aperçu une maison du xv^e siècle, dont la merveilleuse conservation avait frappé nos regards. Nous nous y rendîmes pour la visiter; c'est l'hôtel du Grand-Cerf, tenu par M^{me} Leroy-Chicaneau. Le mari de cette dame, grand amateur d'antiquités, s'était plu à meubler cet unique joyau d'architecture ancienne de tout ce qu'il avait pu rencontrer de plus rare et de plus précieux.

Nous devions descendre à cet hôtel; mais une erreur, déplorable au point de vue du désir que certains de nos collègues avaient de visiter cet attrayant musée, dont l'entrée leur fut refusée, ne permit pas à tous les sociétaires de jouir de cette intéressante visite. Des lits avec baldaquin et colonnes en bois sculpté ou tourné; de jolis et précieux bahuts du temps; des chaises en vrai vieux chêne, ainsi que d'immenses fauteuils; des faïences en vieux Rouen, quelques peintures fort anciennes, des pièces servant à la toilette ou au ménage de nos aïeux, des serrures compliquées comme on les façonnait alors; enfin, deux grands appartements, un long corridor, escaliers, prêtent leur surface et leurs murs au somptueux étalage très-serré de ces curieuses antiquités. Cependant, la pièce la plus remarquable nous avait été réservée pour notre sortie : c'était, et cela soit dit sans préoccupation culinaire, une vaste et belle cuisine avec une cheminée fouillée et sculptée à arêtes vives, de pesants landiers à figurines; le tout d'une conservation qui fait l'éloge de ceux qui habitèrent ce beau logis. Du haut en bas de la maison, le xv^e siècle s'y étale et y trône en maître. Le temps nous manquait pour tout examiner avec fruit; nous regagnons notre hôtel où de délicates surprises nous avaient

été ménagées par M. le Maire des Andelys qui, spontanément et cordialement, avait accepté l'invitation qui lui avait été faite, par M. Boutillier, de partager notre dîner.

Si le déjeuner s'était passé amicalement, le second repas fut pour le moins aussi expansif; vers le dessert, quand les conversations étaient le plus animées, l'excellente musique des Andelys nous vint donner une princière sérénade sur laquelle nous n'avions pas le droit de compter. Enfin, pour exercer son hospitalité de la plus remarquable façon, M. le Maire offrit à la société un punch, qui fut accepté avec autant de plaisir que de reconnaissance. Les omnibus étaient attelés; on se sépara avec des marques de visibles regrets en se promettant de se revoir. A l'heure annoncée par le programme nous rentrions chacun chez nous, et les témoignages d'amitié, les affectueuses poignées de main prodiguées de toutes parts, prouvaient que ce voyage, comme les précédents, resterait dans toutes les mémoires et ajouterait encore aux nombreux souvenirs que nos excursions laissent dans le cœur de ceux qui en partagent les plaisirs et les fatigues.

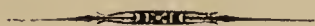
RAPPORT

SUR

L'EXCURSION DES ANDELYS

(Partie archéologique et artistique)

PAR M. JULES ADELIN.



MESSIEURS,

Quel est celui d'entre nous qui n'a vu bien souvent suspendus aux murailles d'une auberge de petits cadres entourant de leur bordure noire de véritables images? Presque toujours, c'est une histoire épouvantable qui se déroule ainsi sous le regard, c'est un drame en plusieurs tableaux (?), et souvent ce drame, c'est l'histoire de Marguerite de Bourgogne, l'épouse infidèle qui périt étranglée dans les souterrains du château Gaillard.

Le dernier tableau — pardon, la dernière image — fait assister au terrible supplice.

Au fond d'un cachot sombre et mystérieux, la criminelle se débat au milieu des bourreaux; et parfois une sauvage enluminure vient encore ajouter à l'horreur de la scène et augmenter l'effroi du spectateur.

Si donc la curiosité suffisait seule à fixer le but de nos excursions, il ne serait point nécessaire de chercher ailleurs

pourquoi cette nouvelle promenade avait été choisie de préférence à toute autre.

Mais, qu'on se rassure ! La Société des Amis des Sciences naturelles est moins frivole. La curiosité bien légitime (?) de contempler l'endroit redoutable où s'accomplit, dit-on, cette exécution — mélodramatiquement célèbre — peut entrer, peut-être, pour quelque chose dans les idées de ce petit groupe de fantaisistes dont nous devons relater les impressions ; mais, avant tout, la Société cherche à procurer à ses membres une excellente occasion de visiter des localités intéressantes au point de vue purement scientifique. Et nous devons nous hâter d'ajouter que jamais plus ample réunion de choses curieuses n'avait été offerte aux yeux des excursionnistes.

Pour ne rien omettre, constatons en passant que le trajet de Rouen aux Andelys, presque également partagé, comme durée de temps, entre le chemin de fer et la pittoresque diligence, — peut-être trop vantée et trop regrettée, — nous permet, une fois de plus, d'apprécier à leur juste valeur les avantages du progrès, — vieux cliché, que ne désavouerait pas M. Prudhomme, mais peut-être plus vrai encore qu'il n'en a l'air et moins usé qu'il ne le paraît.

Cependant, pour être juste, nous devons avouer que la dernière partie du chemin est fort agréable ; la route, bordée de verdure et de petits villages, cotoie la Seine depuis Nuits jusqu'au Petit-Andely. De l'autre côté, des collines escarpées ferment brusquement l'horizon. Près de La Roquette, un fragment de roche aux bizarres découpures profile sur le ciel sa silhouette pleine de style dont un rayon de soleil accentue parfois les étranges contours, et détache par des ombres portées les lits de silex qui, dans leur implacable horizontalité, contrastent si bien avec ces bancs de craie que colore par-

fois quelque filon de sable ou la trace de quelque écoulement d'eau limoneuse.

Le Petit-Andely s'annonce à nos yeux par le dôme monumental de son hospice, et quelques-uns de nos excursionnistes visiteront plus tard ce bâtiment, dû à la libéralité du duc de Penthièvre.

Le Grand-Andely et le Petit-Andely, autrefois à très-peu de distance l'un de l'autre, se touchent aujourd'hui. La route, bordée de constructions sans caractère, de petites usines, de quelques chaumières, est fort banale. Elle conduit au centre même du Grand-Andely et débouche, après un petit détour, sur la grande place de la ville.

La première chose qui saute aux yeux est la statue du Poussin, bizarrement placée, aussi irrégulièrement que possible, et ne présentant aucun parallélisme avec les maisons qui l'entourent.

Exécutée par E. Brian et reposant sur un soubassement fort simple, que nous aurions désiré plus riche et orné de bas-reliefs reproduisant les principales œuvres du grand peintre, cette statue fut inaugurée le 15 juin 1851.

Les nombreuses relations des fêtes qui eurent lieu à cette occasion nous ont été conservées par des journaux de l'époque.

Ce jour-là, le Grand-Andely vit aussi une foule innombrable encombrer ses rues ; des délégués vinrent prendre part à cette manifestation artistique : Horace Vernet, Ingres, Picot, Hersent, Léon Coignet, Gatteaux, Couder, Schnetz, Henriquel Dupont et plusieurs autres étaient au premier rang.

La petite ville avait voulu célébrer dignement l'anniversaire de son illustre enfant ; elle aussi, avait fait élever aux entrées principales des *portes gothiques*, des « *arcs de*

triomphe en style gothique, » dit le reporter de l'*Illustration*.

On trouvera peut-être que le style gothique offrait peu d'analogie avec le caractère classique des œuvres d'un maître qui vécut à une période qui nous a laissé de beaux monuments, mais dans laquelle, par principe, la plus horrible colonne et le plus pitoyable entablement paraissaient des chefs-d'œuvre à côté des splendeurs des imaigiers du moyen-âge, auquel on tournait systématiquement le dos.

Tout récemment, nous venons bien de voir Rouen décerner à la mémoire de Boieldieu les honneurs du Centenaire et orner la ville de reproductions exactes de portes historiques aux cintres surbaissés, aux étroites meurtrières, bien plus admirées du vulgaire que deux arcs de triomphe véritablement allégoriques et bien plus en situation pourtant que ces décors gothiques qui demandent un autre encadrement et un autre complément de fêtes.

Mais passons. Les Andelys avaient attendu leur statue si longtemps, — que les portes gothiques étaient presque un souvenir de l'époque où, pour la première fois, fut émise l'idée d'élever au Poussin un monument digne de lui.

Remonter jusqu'au xv^e siècle est évidemment une plaisanterie ; mais lorsque cette idée fut agitée pour la première fois au sein d'un comité, c'était en l'an X.

Parmi les membres de cette Commission, nous trouvons les noms du peintre Gérard et du tragédien Talma. On ne devait pas se contenter alors d'une simple statue, ce devait être un temple, un temple antique avec colonnes élevées sur des degrés, une réduction de la Madeleine, quelque chose comme un de ces grands corps de garde dont nous avons des exemples sur nos boulevards. Dans une niche éclairée par en haut d'un demi-jour mystérieux, on se figure l'aspect de la statue drapée à l'antique, naturellement, qui de-

vait être sculptée par Julien. Au fond, un portrait par David eût complété la décoration de ce temple allégorique.

Des événements survinrent, tout fut oublié. En 1842, un nouveau comité se forma : Hittorf, Drolling et Gatteaux se dévouèrent à la réalisation de leur idée, et, en 1851, le Poussin avait au moins dans sa ville natale une statue qui devait apprendre au passant que là « avait reçu le jour un de ces artistes illustres et excellents entre tous qui suffiraient à la gloire d'une nation. »

« Si l'homme dont nous parlons ainsi n'est pas le grand
« Corneille, continue Jules Janin dans sa *Normandie*, c'est
« le Poussin à coup sûr. Son père était un gentilhomme
« très-dévoué à la cause royale, catholique fervent, royaliste
« jusqu'au fanatisme, également prêt à servir le roi de son
« épée et de sa fortune.

« La guerre, qui enrichissait tant de soldats de fortune,
« ruina celui-là tout-à-fait; et, quand il sortit de la lutte, il
« s'estima fort heureux et fort aise d'épouser la veuve d'un
« procureur de Vernon. La veuve possédait une maison au
« hameau de Villiers, près des Andelys. Cette maison vit
« naître, le seizième jour du mois de juin 1594, l'enfant qui
« devait être Nicolas Poussin. »

Ce que furent l'homme et l'œuvre, Charles Blanc nous l'apprend dans la biographie qu'il lui a consacrée dans son *Histoire des Peintres de toutes les Écoles* :

« La physionomie morale de Nicolas Poussin est toute
« entière dans le grave portrait qu'il nous a laissé de lui-
« même. Pour bien raconter la vie et les travaux de ce grand
« peintre, pour les bien comprendre, il faudrait avoir sans
« cesse sous les yeux sa mâle et noble figure, son regard
« limpide et assuré, son front spacieux, ses traits accentués
« fortement comme ceux de Turenne, tout cet ensemble

« dont le caractère sérieux et digne se révèle autant par la
« sobriété du pinceau que par l'attitude du modèle. »

Plus loin, il décrit magnifiquement son chef-d'œuvre, que de nombreuses gravures ont fait connaître au monde entier :

« Son œuvre le plus sublime fut l'*Arcadie*. Là s'est
« épanchée la mélancolie de sa grande âme, mélancolie
« grave qui touche à l'élégie de Lesueur et qui n'est, je
« crois, chez le Poussin, que le découragement de la raison
« attristée. D'heureux pasteurs promènent leurs amours
« dans une contrée riante, coupée de bocages et qui s'étend
« à perte de vue. Cette contrée, c'est l'*Arcadie*, séjour du
« bonheur et où la vie se confond avec l'amour. Cependant
« les bergers ont découvert, sous un bouquet d'arbres, un
« tombeau avec une inscription à demi-effacée : « *Et in*
« *Arcadia ego*. Et moi aussi je vivais en *Arcadie*. » A cette
« voix sortie de la tombe, tous les visages sont émus,
« l'amour est assombri, la joie expire ; une jeune femme,
« nonchalamment appuyée sur l'épaule de son amant, de-
« meure muette et pensive ; ses yeux perdent leur sourire,
« elle semble prêter l'oreille à cet avertissement du cadavre ;
« l'idée de la mort a aussi plongé dans la rêverie un jeune
« homme qui est accoudé sur la tombe, la tête inclinée,
« tandis que le plus vieux des bergers montre du doigt les
« caractères qu'il vient de découvrir. Dans les lointains qui
« achèvent ce tableau tranquille et silencieux, s'élèvent des
« arbres roux sur des rochers arides, des monticules qui
« vont se mêler à un horizon devenu plus vague par l'effet
« dutemps, et l'on aperçoit, par une échappée, quelque chose
« d'incertain qui ressemble à la mer. »

Le Poussin mourut le 19 novembre 1665, à l'âge de soixante-onze ans cinq mois. La ville de Rome lui fit un cortège et des funérailles dignes de lui, et il fut inhumé dans l'église Saint-Laurent *in Lucina*.

« Dans sa vie comme dans ses tableaux, dans ses discours comme dans ses lettres, le Poussin fut constamment le même, un homme plein de bon sens, de tenue et de bienveillance, un peu sentencieux à la façon de Corneille, mais toujours simple, profond et honnête.

« Quelle que soit la place précise qu'on assigne au Poussin, il faut tout-à-fait le ranger en première ligne. Personne ne comprit mieux que lui la peinture historique. Il eut autant d'expression que Raphaël, et, si la composition de ce maître fut plus sublime par la création, par le jet des figures et par cette grâce incomparable qui enchante les yeux, celle du Poussin, plus méditée, plus sentie et plus profonde, parle aussi plus vivement à la pensée. Son dessin est d'un grand caractère. Ses formes ne sont jamais grêles ni timides, mais, au contraire, puissantes, mâles et robustes. Sa manière de jeter les draperies, aujourd'hui un peu banale par suite des nombreuses imitations qui en ont été faites partout et reprochable à cause de la trop grande abondance des plis, est moins élégante sans doute que celle du peintre d'Urbino, mais elle est fière, noble, distinguée, parfois très-gracieuse. »

Voilà quel fut le peintre normand auquel ses compatriotes ont décerné les honneurs d'une statue ; ils devaient bien cela à la mémoire d'une des grandes figures du XVII^e siècle ; ils devaient même cette compensation à un artiste dont les œuvres ne furent pas toujours appréciées à leur juste valeur.

La plupart des tableaux du Poussin furent acquis à vil prix. Pour le duc de Noailles il peignit des batailles pour 7 écus chacune. La *Peste du Louvre*, estimée sous la Restauration 120,000 fr., fut payée à peine 1,000 écus par le duc de Richelieu ; l'*Enlèvement des Sabines* fut donné —

c'est le véritable mot — pour 42 écus, et certaines *Bacchanales* qui sont en Espagne ont été payées 68 fr. pièce. Nous sommes loin des chiffres de ventes actuels; lorsque le catalogue de certaines ventes nous fait assister à des enchères de plus de 4,000 fr. couvrant un tableautin de six centimètres sur trois, bien que nous sachions fort bien que la peinture ne se mesure pas au mètre, nous nous croyons fondé à nous demander si ces prix auxquels l'engouement nous fait céder ne sont point excessifs? si la mode n'entre point pour beaucoup dans cette appréciation exagérée de la valeur des œuvres? Et quelque habileté et quelque talent que l'auteur ait dépensé, nous nous demandons si la postérité ratifiera ces enthousiasmes.

La statue du Poussin nous a peut-être entraîné bien loin; si nous avons besoin d'excuse nous pourrions dire que, dans cette excursion, nous avons salué l'image d'un des plus grands hommes, non-seulement de la Normandie, mais de la France et qui doit prendre rang auprès du grand Corneille.

Les Andelys ne se contentent pas d'avoir donné le jour au Poussin, c'est encore dans cette petite ville que naquirent Turnèbe et Blanchard.

Le premier était un philologue d'une remarquable érudition. Né en 1512, il a laissé de nombreux commentaires sur Cicéron, des éclaircissements sur les écrits de Pline, des traditions d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Démétrius, d'Arrien, de Thucydide.

Le nom du second est universellement connu : c'était le fils d'un modeste ébéniste. Doué d'une activité d'esprit peu commune, Blanchard réalise à merveille le type de l'inventeur. Tout jeune encore, il avait fait un projet de machine hydraulique pour faire monter l'eau de la Seine au château

Gaillard. On connaît la fin tragique du malheureux aéronaute. *Sic itur ad astra*, telle était la devise inscrite sur la banderolle de la mongolfière qui emportait dans les airs l'intrépide Blanchard.

La façade principale de l'Hôtel-de-Ville des Andelys est ornée de deux médaillons représentant les traits de Turnèbe et de Poussin, et l'autre façade nous montre Blanchard et Thomas Corneille, « le frère du grand tragique. »

La Calprenède et Thomas Corneille habitèrent souvent les Andelys, et la mairie actuelle est élevée sur l'emplacement de l'ancien logis de ce dernier. On a conservé seulement l'escalier et la tourelle à pans qui le renferme.

A l'intérieur de cet Hôtel-de-Ville se trouve un tableau original du Poussin : *Coriolan assiégeant Rome*, et un dessin dont nous croyons prudent de ne pas parler. Dans un salon diamétralement opposé, une copie de *Diogène* forme pendant.

Au-dessus de ces appartements en enfilade — de ces salons plutôt — ornés de glaces, de cheminées en marbre, de plafonds peints, décorés de portes aux moulures dorées, sont deux ou trois salles où se créera, avec l'aide du temps et des donateurs, un musée et une bibliothèque.

Jusqu'à présent, il y a fort peu de chose dans ces galeries : quelques vues lithographiées et quelques photographies sans importance sont accrochées contre les murs. Elles servent à faire valoir une mine de plomb d'André Durand. Ce dessin, d'un fini méticuleux, représente la grande Maison, curieux édifice de la belle époque de la Renaissance, que des Anglais achetèrent et transportèrent dans leur pays en 1836.

N'oublions pas cependant une très-curieuse réunion de pièces de toute sorte — caricatures, allégories, vignettes, pamphlets, etc., — relatives aux ascensions aérostatiques

de Blanchard. Les unes ne sont que de grossières images, les autres portent des légendes satiriques en allemand, en anglais ; il y en a de tout format, mais les collectionneurs — les spécialistes surtout — consulteront avec plaisir ces modestes cadres d'un musée à l'état embryonnaire.

Non loin de là, dans un recoin modeste, quelques maigres eaux-fortes signées du nom de Chaplin rappellent aux visiteurs que les Andelys ont encore vu naître l'un de nos peintres modernes les plus estimés.

Cependant, l'auteur de la *Partie de Loto*, de *Lisette* et de tant d'autres jolies toiles d'une couleur si tendre, peintes de tons frais et rosés si agréables et si séduisants, n'est pas dignement représenté dans ces salles, quelque vides qu'elles soient. Les épreuves plus qu'ordinaires de planches peu importantes que nous avons vues ne suffisent pas, et si l'œuvre du peintre est absent, pour établir la juste réputation du graveur rien ne serait plus facile, selon nous, de posséder une de ses belles épreuves de l'*Embarquement pour l'île de Cythère*. C'est une des plus belles planches de l'artiste et l'une de celles que la chalcographie du Louvre peut procurer à tous pour quelques francs.

Nous nous attardons de plus en plus dans cet Hôtel-de-Ville qui éveille tant de souvenirs et rappelle tant de noms. Ce n'est certes pas l'attrait de la construction moderne qui peut nous attirer. Mais, à quelques pas de là, nous allons voir une de ces curieuses églises qui mériteraient à elles seules une monographie spéciale.

L'église Sainte-Clotilde est un des plus curieux monuments de la Normandie. Dans une relation publiée il y a un an à peine par M. Chédeville, grand prix de l'Union centrale des Beaux-Arts, on trouve une foule de renseignements sur ce monument, renseignements qui sont d'autant

plus intéressants qu'ils sont accompagnés de remarques et d'observations fort justes.

La façade est du ^{xiii}^e siècle. Elle découpe sur le ciel deux petites tours rectangulaires terminées par des balustrades et couvertes de petits toits dont les crêtes se terminent par des épis. Deux escaliers extérieurs enveloppés dans une petite tour carrée donnent aux lignes de l'ensemble un mouvement et une silhouette des plus élégantes.

Un porche à triple arcature aide à projeter des ombres franchement découpées qui donnent à cette façade un aspect des plus agréables et qui prouve qu'en architecture comme en tout autre chose — car sauf aux moulures des ogives et aux chapiteaux il n'y a que des surfaces nues et fort peu de sculpture — on peut fort bien produire un grand effet à peu de frais.

Maintenant, passons à droite, en regardant d'un autre côté, si vous voulez, et levons les yeux brusquement sur la façade latérale.

C'est un véritable changement à vue : la nef, le transept et le chœur, surmontés d'une tour peu élevée amorce d'une flèche, remplacée aujourd'hui par un toit à pans peu gracieux, étalent toutes les splendeurs du ^{xv}^e siècle.

Ce ne sont que gâbles ornés, que moulures prismatiques, que dais et pinacles, que nuée de crochets, troupeaux de gargouilles béantes et contournées. La rose flamboie, la lumière brille et se tord en spirales sur les meneaux capricieusement entrecroisés. C'est le maximum de la richesse, et cela démontre une fois de plus que rien ne pouvait arrêter la fécondité et la verve des sculpteurs de cette époque (1).

1) L. Chédeville.

Arrachons-nous à cette contemplation et allons regarder la façade latérale de gauche.

Nouveau changement et merveille plus grande encore.

De ce côté

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales,

nous sommes en face de la plus splendide façade Henri II qu'il soit possible de rêver.

L'architecture de la Renaissance se développe dans toute son exubérance gracieuse et élégante au possible. Les gargouilles ornementées ne sont plus des monstres effroyables, ce sont des figures ornementées de feuillages contournés en volute ou mieux des vases aux flancs décorés de cannelures et de chapelets de perles et d'oves.

Si la science des arcs-boutants est disparue, les contre-forts sont transformés en pilastres ioniques que surmonte une balustrade et que terminent des vases aux contours arrondis.

A l'intérieur, des baies en plein ceintre, qui présentent comme masse l'exacte répétition du portail opposé; des petites colonnes aux chapiteaux finement ouvragés encadrent des niches aujourd'hui vides de leurs statues.

Dans les panneaux rectangulaires, des cartouches aux extrémités enroulées en volute complètent une décoration des plus riches, mais qui laisse le regard parfaitement tranquille tout en faisant briller aux yeux mille détails qui se fondent en un ensemble harmonieux.

L'intérieur de Sainte-Clotilde, qui renferme la tombe de la femme du grand Corneille, paraît, au premier abord, beaucoup moins intéressant que les curieuses façades que nous venons de contempler.

Cependant, si nous voulions étudier séparément chacune des splendides verrières sur lesquelles nous ne faisons que jeter un rapide coup d'œil en passant, nous ne trouverions jamais assez d'épithètes louangeuses pour ces vitraux de la Renaissance, dont les figures, fièrement dessinées, s'enveloppent d'un coloris des plus brillant.

Ce sont de précieux renseignements pour l'histoire des costumes que ces merveilleuses étoffes aux rinceaux d'or et d'argent, que cache à demi un pan de manteau de couleur écarlate tombant en larges plis. Mais ce sont aussi de curieuses compositions bien dignes de ces célèbres imaigiers dont les noms sont trop peu connus et qui, au milieu des légendes de saint Léger, évêque d'Autun, et de Théophile, nous retracent le célèbre miracle de sainte Clotilde qui, renouvelant le mystère des noces de Cana et pour récompenser le zèle des travailleurs, donna le goût du vin à l'eau d'une source, aujourd'hui encore vénérée et devenue un lieu de pèlerinage.

Comme statuaire, l'intérieur de la chapelle du Christ au tombeau est des plus remarquables. La scène est composée de sept personnages plus grands que nature. Le Christ mort est déposé avec un respect touchant dans le saint suaire par deux de ses disciples. La Vierge, à demi-évanouie et soutenue par saint Jean, contemple son fils étendu à ses pieds. Deux figures, l'une debout, l'autre accroupie, complètent la mise en scène dramatique de ce groupe de pierre, un des plus beaux peut-être qui aient été faits en France, et d'une exécution aussi remarquable au point de vue de la science anatomique que du modelé très-habile, et qui caractérise bien la manière du xvii^e siècle.

Près de là, dans un angle, est encore une curieuse production d'un sculpteur imaigier. C'est une représentation

naïve de la forteresse du château Gaillard. Les tours, d'un aspect si imposant en réalité, sont rendues d'une façon enfantine avec leurs créneaux, leurs étages superposés et leurs meurtrières.

La courtine en gradins qui descend du sommet des collines est aussi figurée sur ce relief de près de deux mètres de hauteur, jadis peint et rehaussé de dorures, et présentant de l'autre côté d'une Seine coulant à grands flots, et, verticalement, une niche rustique abritant des statuettes aujourd'hui fort difficiles à apercevoir (1). On ignore dans le pays à quelle époque fut sculpté ce massif, qui est connu sous le nom de *pied de saint Christophe*, parce qu'on avait placé à son sommet, postérieurement à sa construction, une petite statue à laquelle ce massif servait de piédestal.

Cet énorme bloc, véritable relief du château Gaillard, peut nous servir de transition avec le véritable château.

Quelques amateurs de l'archéologie avant tout, réunis sous la direction d'un archéologue convaincu, pour lequel l'architecture militaire n'a pas de secrets, gravissent rapidement un chemin qui suit encore les fossés extérieurs.

Suivant de point en point leur guide éclairé (2) qui, un plan à la main, va leur dévoiler les secrets de l'attaque et de la défense, ils négligent d'aborder le château par la route ordinaire, et montant, montant encore, ils se présentent au château Gaillard de la même façon que les armées de Philippe-Auguste.

Ils découvrent le point vulnérable, battent en brèche les murs déjà écroulés et pénètrent victorieusement au centre de la forteresse.

(1) M. Déville.

(2) M. Alfred Baudry.

Pendant ce temps, les botanistes nous rejoignent ; ils apparaissent un à un au sommet de la colline, débouchant d'un petit bois ; leurs chapeaux de paille brillent au soleil et leurs boîtes de fer-blanc, claires et étincelantes, les font ressembler à une nuée de tirailleurs embusqués dans les buissons. Mais leurs aspirations, beaucoup plus pacifiques, les poussent seulement à se joindre à nous pour visiter ces ruines imposantes.

Il faut lire dans Viollet le Duc la description du château Gaillard et suivre sur ses dessins, si clairs et si précis, les explications et les renseignements qu'il donne à profusion.

Renforcé par l'ouvrage avancé de *Boutavant*, le château Gaillard est une des plus curieuses forteresses de notre pays.

Construit en un an par Richard Cœur-de-Lion, qui ne cessait de répéter : « Qu'elle est belle, ma fille d'un an ! » il exigea une année entière de siège. Philippe-Auguste l'investit avec une ténacité et une habileté remarquables. Mais, sans le dévouement et la hardiesse de quelques-uns de ses servants d'armes, la place eut encore tenu longtemps.

Un récit de Guillaume Le Breton, dans sa *Philippide*, nous fait assister aux émouvants épisodes de ce siège, aux travaux d'investissement et aux malheurs inséparables de la guerre.

Dans un petit vallon, furent obligées de se réfugier les bouches inutiles, expulsées par la garnison du château. Les assiégeants, qui virent cette foule en haillons, pâle et se soutenant à peine, descendant la pente de la colline, l'attaquèrent à coups de flèche. Ces malheureux se mirent à l'abri de leur mieux dans un pli de terrain, mais ils périrent promptement de faim et de froid, non sans avoir recouru aux plus effroyables extrémités, car le chroniqueur du temps assure qu'une femme, ayant mis au monde un enfant, cet enfant,

encore souillé du sang de sa mère, fut déchiré à l'aide des ongles et dévoré jusqu'aux entrailles, en un instant, par les plus affamés.

Pour bien comprendre l'importance de cette forteresse, il faut songer qu'à l'époque du siège le Petit-Andely et le Grand-Andely étaient séparés par un étang, et qu'un pont, traversant une île, était encore défendu par une estacade, que les gens de Philippe-Auguste devaient rompre tout d'abord.

La première enceinte, formant un tout isolé, se composait d'une courtine très-élevée, reliant cinq tours dont une seule, se présentant aux assiégés avec son glacis continué dans le roc, n'offrait que des contours fuyants suivant ses parois latérales.

Cette première enceinte au pouvoir de l'ennemi, il lui fallait franchir un large fossé. Un pont-levis non en ligne droite donnait accès à la seconde enceinte, beaucoup plus vaste, où se trouvaient les bâtiments de toute sorte, les magasins creusés dans le roc, voûtés, soutenus par des piliers à la base et au sommet desquels une moulure grossière formait un simulacre d'ornementation.

L'ennemi s'étant emparé de cette deuxième portion ; il lui fallait recommencer sur nouveaux frais. Un large fossé, du milieu duquel s'élevait un glacis taillé dans le roc, séparait encore de la troisième enceinte et du donjon.

Cette troisième enceinte était un véritable chef-d'œuvre de défense. Elevée sur un plan elliptique, elle offrait une muraille parfaitement unie, sans meurtrières aucunes, sans autre ouverture presque qu'une porte d'entrée fort bien dissimulée et une poterne de secours encore plus cachée peut-être. Elle se présente encore à nos regards avec ses séries de tours demi-rondes formant à leur partie inférieure de pé-

nétrations de cônes et de cylindres. Les projectiles lancés des galeries qui couronnaient le sommet de cette enceinte ne pouvaient cesser d'atteindre l'assiégeant, et, grâce aux saillies des tours en arc de cercle, aucun point du fossé ne pouvait servir de refuge aux mineurs.

Du côté de la première enceinte se trouvait, communiquant à des fossés toujours très-profonds et taillés dans le roc, l'entrée des cavernes dont nous avons parlé.

C'est dans cette dernière enceinte et y attenant du côté de la Seine que s'élevait le donjon, construction présentant toujours des lignes fuyantes que d'énormes machicoulis, reposant sur l'angle de chaque face, permettaient encore de défendre tout en surveillant le pied des murailles.

Enfin, des tours reliées entre elles par un chemin fortifié, crénelé, taillé dans le roc, descendaient par une pente rapide jusqu'à la Seine et permettaient encore de recevoir des secours dans un moment critique ou de favoriser une fuite devenue nécessaire.

Dans tous ces ouvrages, on ne trouve ni sculpture ni moulure.

Tout à été sacrifié à l'art de la défense. La maçonnerie, irréprochablement faite, est composée d'un blocage de silex relié par d'excellent mortier et revêtu d'un parement de petit appareil exécuté avec soin. Dans certaines parties, des assises alternées de pierres blanches et rousses tracent une série d'horizontales qui ne manquent pas de caractère.

Au reste, la conservation de ces murailles est telle, que dans les fossés, des fragments de plusieurs mètres cubes ont roulé sans se désagréger, semblables à de gros quartiers de rochers autour desquels s'accrochent de maigres touffes d'herbes.

Les vieux pans de murailles resteront encore debout long-

temps. A une certaine époque, cependant, ces parements dont nous admirons encore aujourd'hui les surfaces unies et les arêtes régulières, furent considérés comme une carrière de pierre. On arrachera une à une ces pierres si faciles à transporter ; mais le blocage résistera, la masse s'effritera lentement et découpera longtemps sur le ciel ses profils bizarres si bien rendus dans les eaux-fortes de Cotmann.

On emporte toujours un souvenir délicieux du point de vue qui se déroule sous le regard lorsque, placé au sommet de la colline, on domine les alentours. La Seine déroule ses anneaux brillants au milieu des prairies ; les collines ferment l'horizon. A vos pieds, le Petit-Andely paraît un village en miniature. Mais ce n'est là qu'une impression fugitive. Eh bien ! lorsque vous voudrez réveiller ce souvenir, feuillotez les planches de *la Normandie* de Cotmann, et l'une de ses magnifiques vues produira sur vous une impression profonde. Vous retrouverez le véritable aspect de ces pans de muraille, la lumière qui inonde les premiers plans couverts d'herbes et des buissons, et ce lointain profond au milieu duquel par quelque crevasse, par quelque brèche de muraille, brillent les eaux de la Seine. Ces eaux-fortes, simplement et franchement faites, sont d'une hardiesse inouïe.

Si, pour l'aspect pittoresque il n'y a réellement que Cotmann, pour l'histoire du château il y a de nombreux ouvrages à consulter.

Outre la Monographie de M. Déville, il y a aussi des planches de notre archéologue Langlois, mais il y a surtout la restitution que Viollet le Duc a publié dans son *Dictionnaire d'architecture*, dans ces volumes admirables qui seront le chef-d'œuvre du maître et qui resteront comme un des ouvrages les plus remarquables de notre époque.

C'est là que l'on saisit d'un seul coup d'œil l'importance

de ce château qui, s'il était restauré comme Pierrefonds, serait un des spécimens les plus curieux de l'architecture militaire. On assiste au siège par une curieuse vue cavalière magnifiquement dessinée; on entre dans les plus petits détails de construction par une série de croquis.

C'est la base d'une restitution complète dans laquelle la science de l'auteur, guidée par l'intuition, ont fait merveille.

Enfin, quittons ce château, l'heure s'avance et nous devons encore visiter le Petit-Andely.

Et les souterrains, et les cachots, va-t-on s'écrier, et le lieu du supplice de Marguerite de Bourgogne?

Eh bien! avouons-le, nous avons vu beaucoup de cavernes — qui n'étaient autres que des magasins, car la place était précieuse dans les châteaux-forts; — nous avons vu quelques caveaux profonds, sans issues apparentes, qui pouvaient être des oubliettes..... si elles n'étaient point tout simplement des réserves pour les munitions ou les choses précieuses. Nous avons vu tout cela.... sans songer à Marguerite de Bourgogne.

Nous y pensons certes beaucoup plus devant la vignette troubadour d'Horace Vernet, où deux hommes d'armes en justaucorps à crevés, le couvre-chef dentelé couvert de plumes, égorgent tranquillement la belle princesse qui, les vêtements en désordre, se débat au milieu de ses bourreaux. Elle fut étranglée avec ses cheveux, disent certains historiens; avec un linceul, rapportent d'autres écrivains.

Nous ne nous sommes préoccupé aussi peu du mode que du lieu d'exécution de la femme de Louis le Hutin. Nous ne pouvions rêver au romantique au milieu de la froide et sévère réalité de ces murailles, qui révèlent une habileté extrême dans l'art de la guerre et laissent si peu de place à la fantaisie

Nous descendons en file par des chemins sinueux qui nous conduisent au bord de la Seine, que nous cotoyons quelque temps.

Nous traversons alors le Petit-Andely. Chemin faisant, séduits par une gracieuse perspective, nous franchissons un passage couvert. Au fond d'une cour sablée, deux magnifiques acacias détachent leurs feuillages en masse lumineuse sur un fond de verdure au milieu duquel brillent quelques fleurs épanouies. Un pont rustique traverse une petite rivière. Nous faisons quelques pas dans cette véritable oasis dont la fraîcheur nous paraît délicieuse. On ne pouvait que bien accueillir des excursionnistes heureux de goûter « quelques instants de repos sous ces verts ombrages » — la citation y est si le vers n'y est pas. — Aussi, au détour d'un chemin, le jardinier, tardivement aperçu, ne fit-il que nous engager à continuer notre promenade.

A quelques pas de là, précédés d'une place fort régulièrement plantée d'arbres, s'élève l'église dont l'extérieur, malgré sa simplicité, ne manque ni de caractère, ni surtout de pittoresque.

Les contreforts décrivent des courbes assez franches, et la petite flèche en ardoises, d'une grande simplicité, n'en détache pas moins une silhouette agréable s'harmonisant bien avec les pignons des maisons basses qui l'entourent. Le tout s'enlève en vigueur sur la colline au sommet de laquelle les murailles aux tons gris du château Gaillard découpent sur le ciel leur masse imposante.

A l'intérieur, la nef à deux travées est fort élevée ; certaines parties de murailles laissent encore voir des traces de peintures du ^{xiii}^e siècle bizarres et naïves, enroulements ou semis de fleurons grossièrement faits. Ah ! ce n'est pas là ce qui nous ferait aimer les décorations peintes, mais heu-

reusement une restitution intelligente ajouterait à la justesse de ton l'exécution précieuse et sobre convenable à ce mode de décor.

Au ^{xvii}^e siècle, comme l'a fort bien remarqué M. L. Chédeville, on ne manqua pas d'être choqué de la nudité grandiose des transepts. Aussi n'imagina-t-on rien de mieux que de plaquer deux immenses retables en bois doré. On l'a fort bien dit, c'est un amas de moulures colossales, de cartouches contournées, de figures, de nuées sculptées, qui fatiguent le regard sans séduire l'imagination.

Mais ce qu'on n'a pas assez dit, à notre avis, c'est que ces immenses décors Louis XIII et Louis XIV que leur composition rend déjà si ennuyeux, le sont encore plus grâce à cette maudite dorure dont nos pères les couvraient avec une prodigalité vraiment excessive. Ah ! du moins, vénérables aïeux, puisqu'à cette époque vous coupiez le bois — le bois de chêne — si habilement, pourquoi, hélas ! ne vous contentiez-vous pas d'en relever le ton naturel par de sobres filets ? Au lieu de cela, on se croit toujours en face d'un décor en papier doré, parce qu'à force de mettre de l'effet partout, vous n'en avez mis nulle part.

Nous regagnons le Grand-Andely.

Nous avons encore quelques minutes à nous, et, désirant tout voir, nous nous dirigeons de nouveau vers l'église Sainte-Clotilde.

A deux pas de là est une curiosité que quelques-uns d'entre nous purent seuls visiter.

Nous voulons parler de l'hôtel du Grand-Cerf.

Toutes les célébrités y sont descendues. La Société des Amis des Sciences naturelles eût bien dû tenir à honneur de laisser son nom sur le livre d'or de la vieille hôtellerie.

Hélas ! cela fut impossible, paraît-il, et nous n'aurons pas la consolation de penser que plus tard quelque fanatique de

notre espèce, relevant avec un soin pieux les noms dignes de passer à la postérité, puisse retrouver le titre de notre Société et l'arracher à l'oubli.

Nous ne pûmes donc que faire une courte visite — dans laquelle cependant, guidés par un ami sûr, un médiateur presque — nous pûmes sinon tout admirer, il faudrait au moins une semaine pour tout voir — pour tout voir seulement — du moins jeter un rapide coup d'œil sur les curiosités de tout genre qui y sont réunies.

Mais nous emportâmes un souvenir charmant du bienveillant accueil que l'hôtesse voulut bien nous faire, ce qui ne fit qu'augmenter encore nos regrets.

Parmi les noms célèbres de ceux qui se reposèrent sous ce toit on peut citer : Brongniard, lord Bruce, Rosa Bonheur, et, à la date du 17 janvier 1827, Walter Scott.

Vingt ans plus tard, le 1^{er} octobre 1847, Victor Hugo passait à son tour à l'hôtel du Grand-Cerf (1) et consacrait ces deux vers à la cheminée dont nous parlerons plus loin :

Et la vaste cheminée à l'écusson altier
Dévore, en nous chauffant, un chêne tout entier.

C'est peu, sans doute, deux vers seulement; et, dans son voyage au bord du Rhin, il nous a laissé une description autrement étendue de la cuisine de l'hôtel de Metz, à Sainte-Menehould.

Il est vrai que l'auberge peut se passer maintenant d'être curieuse, car la description est un chef-d'œuvre.

(1) M. Brossard de Ruville. — *Histoire des Andelys*, ouvrage fort curieux et très-complet. Nous lui avons beaucoup emprunté, et cependant nous y renvoyons encore le lecteur, il y trouvera de nombreux détails qui n'auraient pu trouver leur place ici.

« C'est là une vraie cuisine. Une salle immense. Un des
« murs occupés par les cuivres, l'autre par les faïences. Au
« milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne
« qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un noir réseau
« de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent
« toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes,
« un garde-manger, et au centre, une large nasse à claire-
« voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard. Sous la che-
« minée, outre le tourne broche, la crémaillère et la chau-
« dière, reluit et pétille un trousseau éblouissant d'une
« douzaine de pelles et de pincettes de toutes formes et de
« toutes grandeurs. L'âtre flamboyant envoie des rayons
« dans tous les coins, découpe de grandes ombres sur le
« plafond, jette une fraîche teinte rose sur les faïences
« bleues et fait resplendir l'édifice fantastique des casse-
« roles comme une muraille de braise. Si j'étais Homère ou
« Rabelais, je dirais : Cette cuisine est un monde dont cette
« cheminée est le soleil.

« C'est un monde, en effet. Un monde où se meut toute
« une république d'hommes, de femmes et d'animaux. Des
« garçons, des servantes, des marmitons, des rouliers atta-
« blés, des poêles sur des réchauds, des marmites qui
« gloussent, des fritures qui glapissent, des pipes, des
« cartes, des enfants qui jouent, et des chats, et des chiens,
« et le maître qui surveille. *Mens agitat molem.*

« Dans un angle, une grande horloge à gaine et à poids
« dit gravement l'heure à tous ces gens occupés.

« Parmi les choses innombrables qui pendent au pla-
« fond, j'en ai admiré une surtout. C'est une petite cage où
« dormait un petit oiseau. Cet oiseau m'a paru être le plus
« admirable emblème de la confiance. Cet antre, cette forge
« à indigestions, cette cuisine effrayante est, jour et nuit,

« pleine de vacarme ; l'oiseau dort. On a beau faire rage
« autour de lui, les hommes jurent, les femmes querellent,
« les enfants crient, les chiens aboient, les chats miaulent,
« l'horloge sonne, le couperet cogne, la lèchefrite piaille,
« le tourne broche grince, la fontaine pleure, les bouteilles
« sanglottent, les vitres frissonnent, les diligences passent
« sous la voûte comme le tonnerre ; la petite boule de plume
« ne bouge pas. — Dieu est adorable. Il donne la foi aux
« petits oiseaux. »

M. L. Chédeville, dans ses lettres au Président de l'Union centrale, a consacré quelques lignes élogieuses à cet hôtel du Grand-Cerf ; et si elles n'ont pas le charme de la pittoresque description que nous venons de reproduire, elles ne manquent pas d'intérêt.

Tout artiste, dit-il, qui visitera les Andelys, doit descendre à l'hôtel du Grand-Cerf, non que la cuisine y soit meilleure qu'ailleurs, je suppose, mais parce que c'est là une véritable hôtellerie d'autrefois établie dans une maison en bois du ^{xv}^e siècle.

C'est bien quelque chose, assurément, que de loger, même pour quelques jours, dans un gîte ayant toutes les allures d'un autre âge et rien, pour ainsi parler, de nos façons actuelles. On est bien exposé, cela va sans dire, à y coudoyer quelque voyageur en rouennerie, en épicerie, parfaitement insensible aux charmes de l'archéologie ; mais c'est là un tribut qu'il faut savoir payer à son époque et qui ne fait qu'ajouter, en définitive, à cette rareté, à cette merveille inouïe, à savoir : une hôtellerie intacte du ^{xv}^e siècle à vingt lieues de Paris, hôtellerie où il ne manque aux maîtres et aux valets que des costumes anciens pour se croire en plein moyen-âge.

Et ce n'est pas tout : l'hôtelier, en vivant au milieu de

cette ancienne demeure, a fini non-seulement, chose bien naturelle, par s'éprendre de sa maison de bois, de ses vieilles cheminées, de ses plafonds à solives sculptées, etc., mais il est devenu collectionneur. Pendant quarante ans, il a rassemblé à l'hôtel du Grand-Cerf tout ce qu'il a pu rencontrer d'objets intéressants aux Andelys et aux environs.

En effet, ce ne sont que chambres remplies de bibelots de toute nature, vieux bahuts chargés de faïences et de porcelaines, gravures et tableaux, tapisseries encore garnies de leurs bordures, de leurs guirlandes de feuilles et de fleurs. Plus loin, de curieuses serrures, des clés d'une complication et d'un fini superbes, des landiers en fer forgé aux lignes robustes.

Voilà pour le mobilier artistique. Et le décor dans lequel il s'enchâsse n'est pas fait pour ne point lui donner d'éclat. La cuisine est encore ornée de la gigantesque cheminée qui inspira les vers cités plus haut. La hotte, fort élégante, est ornée d'une frise courante composée d'enfants nus jouant au milieu de rinceaux, et le motif central est formé d'arcatures en ogive. N'oublions pas non plus un tambour en bois sculpté, formé de panneaux aux délicates nervures.

A l'extérieur, l'hôtel du Grand-Cerf n'est pas moins curieux. Cependant pour être du ^{xv}^e siècle, il est relativement assez simple. Le parti pris de la charpente est franchement adopté. Ah ! c'est qu'on ne songeait guère alors à faire croire qu'on élevait des maisons en pierre quand on ne pouvait — on ne voulait — les faire qu'en bois. Maintenant, on couvre le tout de plâtre pour faire croire à une construction plus importante d'abord, et ensuite parce que cela permet de faire des charpentes moins soignées. Autrefois, on laissait toujours les pièces de bois apparentes. Si l'on construisait une maison modeste, les surfaces restaient unies ; si l'on

édifiait une habitation d'un ordre plus élevé, les échantillons de poutres étaient maintenues plus forts et dans ces frises, dans ces pilastres, dans ces linteaux, dans ces appuis et ces couronnements, sur ces corbeaux portant les étages en saillie, des artisans — ce n'était même pas des artistes, et ils eussent été fort étonnés si de leur temps on leur eût donné cette qualification, — des artisans faisaient courir des frises de rinceaux entrelacés, détachaient de petites figures portant des banderolles roulées ou découpaient un écu supporté par quelque animal.

L'hôtel du Grand-Cerf a sa façade ainsi décorée et sa toiture garnie d'épis de faitage lui a conservé son aspect primitif. Il y a bien par-ci par-là quelques ogives en accolades qui ont disparu et qui ne sont guère remplacées par des grosses traverses de bois. Mais puisque le temps ne détruit pas encore assez vite, il faut bien que les hommes lui aident un peu. Cela est tout naturel.

Mais le temps passe, la nuit arrive, nous devons regagner nos diligences, renouer connaissance avec leurs dures banquettes, recommencer à être cahotés.

On grimpe sur l'impériale, on s'empile, on s'entasse ; le jour tombe rapidement.

Nous parcourons en sens inverse la route que nous avons déjà faite ce matin.

A l'approche de la nuit le paysage prend un autre aspect. Les fragments de roches profilent sur le ciel leur masse noire ; tout s'enveloppe d'une brume épaisse, les contours se fondent, le ciel s'obscurcit de plus en plus ; les voitures roulent toujours, la station du chemin de fer est proche, le train nous emmène. Il fait nuit noire, les étoiles brillent ; l'excursion des Andelys est terminée.

RAPPORT

SUR

L'EXCURSION DE BERNAY

Faite avec la Société linnéenne de Normandie

PAR M. MALBRANCHE.

La Société linnéenne de Normandie avait fixé, pour son excursion de 1875, la ville de Bernay. Invités à nous associer à cette course, notre Société accueillit avec bonheur cet appel confraternel, et quatorze membres arrivaient à Bernay, le vendredi soir, où ils étaient reçus par M. Morière, secrétaire de la Société linnéenne, et M. Loutreuil, de Lisieux, qui a pris une grande part à tous les détails de l'organisation, concurremment avec les membres de la Société libre de l'Eure (section de Bernay). Dès le lendemain, samedi 19, à 5 heures 1/2, les excursionnistes prenaient le chemin de fer jusqu'à Serquigny où l'on devait s'engager dans la forêt de Beaumont, sous la direction de M. H. Quevilly, membre de la Société linnéenne, et de M. Martin, membre de la Société d'horticulture de Seine-et-Oise.

En parcourant les trièges de Saint-Marc et des côtes de Fontaine, nous avons recueilli les plantes suivantes : *Mono-*
tropa hypopytis, *Utricularia minor*, *Galium palustre*,

v. *elongatum*, *Atropa Belladonna*, *Lysimachia nemorum*, *Epilobium spicatum*, *Orobanche rapum* type et une variété d'un blanc de cire sur la même touffe du *Genista scoparia*, *Neottia nidus-avis*, *Veronica scutellata*, *Asclepias vincetoxicum*, *Digitalis purpurea*, v. *alba*, et une anomalie très-belle produite par la soudure de deux fleurs (synanthie), *Lithospermum officinale*, *Asperula odorata*, *Sorbus torminalis*, *Riccia fluitans* et un *Mentha* que plusieurs membres ont emporté pour le faire fleurir.

L'heure, qui va toujours trop vite dans les excursions, et les appels bien justifiés de nos estomacs, nous pressaient de nous rapprocher de Beaumont, où le déjeuner nous attendait. Après ce repas, qu'assaisonnaient l'appétit et l'entrain des convives, on se rendit à l'invitation de M. Quevilly pour prendre le café et déguster le champagne normand, nouvelle forme très-heureuse donnée au produit spécial de notre province. De nos jours, où juge beaucoup des choses et des gens à leur habit; c'est le règne des belles étiquettes et des beaux flacons; les meilleurs ont besoin de cette parure pour être acceptés. Notre poiré mousseux fait bonne figure sous cette enveloppe luxueuse; espérons qu'il aura dans la capitale tout le succès qu'il mérite et que nous lui souhaitons.

On a visité le parc de M. le comte de Boisgelin, qu'a transformé l'habile direction de M. Martin, et on s'est dirigé vers les ruines et les coteaux avoisinants. Les vieux murs de l'abbaye sont tout enguirlandés de lierres vigoureux et d'*Antirrhinum* en fleurs; partout au pied le *Salvia verbenaca*, le *Fœniculum vulgare*. On récolte dans ces parages : *Marrubium vulgare*, *Verbascum pulverulentum*, *Ophrys arachnites* et *aranifera*, *Loroglossum hircinum*, *Genista sagittalis* et *tinctoria*, *Crassula rubens*, etc., et

dans la rivière le *Fontinalis antipyretica*. De là, on nous a conduits dans un petit bois, près de la gare, où nous avons cherché en vain le *Lycopodium clavatum* et le *Vaccinium vitis-idaea* (?) que M. Quevilly y avait trouvés il y a quelques années. Sur le versant nord, l'*Ophrys myodes* est assez abondant.

M. Bourgeois a bien voulu me communiquer les renseignements suivants sur les insectes capturés dans cet excursion : En fauchant sur les plantes autour d'une mare dans la forêt, *Scirtes hemisphaericus*, *S. orbicularis*, *Nanophyes Lythri*; en secouant les bourrées de sapin, *Stenus geniculatus*; en fauchant sur les Ononis, *Apion Ononis*; sur les chardons, *Crepidodera ferruginea* et *transversa*; sur les mauves, *Apion Malvæ*; sur de jeunes arbres, *Ebcæus thoracicus*, *Axenotarsus marginatus*; sur de jeunes bouleaux, *Orchestes quinquemaculatus*. Cette dernière espèce (curculionide) a été décrite pour la première fois, en 1866, par M. Chevrolat, sur un exemplaire capturé dans le département de la Mayenne dans les mêmes conditions. Enfin, au bord de la Risle, sous les pierres, on a pris une espèce d'*Elmis* que M. Fauvel a dû déterminer.

Avant de quitter Beaumont-le-Roger, jetons un coup d'œil sur les belles ruines, très-pittoresquement situées sur le penchant de la colline. Ce sont les restes d'un ancien prieuré fondé par Roger, fils de Onfroy, seigneur de Vieilles, et qui donna son nom à la ville. Ce prieuré, qui dépendait de l'abbaye du Bec, fut visité plusieurs fois par l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud. A la Révolution, les bâtiments furent dévastés et transformés en un établissement de filature par deux commerçants de Rouen, MM. Vauquelin et Montigny; plus tard, en 1812, un sieur Darrets y établit une manufacture de draps. Aujourd'hui, le silence habite seul les arceaux déserts et les cloîtres écroulés.

Au sommet du coteau existait le vieux château, dont la démolition date de l'époque où Duguesclin, après la prise de Bernay, en 1378, vint assiéger Beaumont qui se rendit. De grands fossés sont les seuls vestiges de cette antique forteresse. J'ajouterai, pour compléter ce court aperçu historique, que Beaumont est la patrie de Leprevôt de Beaumont, célèbre par sa captivité dans les prisons de l'Etat, pendant plus de vingt-deux ans, pour avoir découvert le fameux pacte de famine. Il ne recouvrit la liberté qu'à la prise de la Bastille, à la Révolution.

Le retour à Bernay se fit directement. Nous avons dû sacrifier, bien à regret, l'herborisation de Serquigny et de Rostes, localité intéressante, où je vous proposerai une course l'année prochaine.

Le lendemain, de bonne heure, on allait récolter au Bas-Bouffey, près de Bernay, la rareté de l'excursion, le *Dentaria bulbifera*. Il en a été trouvé en assez grande quantité pour satisfaire tous les appétits. Le temps nous faisait défaut pour recueillir, aux environs de la ville, quelques bonnes espèces disséminées : *Geranium phæum*, *Viola canina*, *Gnaphalium luteo-album*, *Stellaria glauca*, *Orlaya grandiflora*, *Lythrum hyssopifolium*, etc.

Pendant que quelques membres se rendaient chez un de nos confrères, M. Niel, à Saint-Aubin-le-Vertueux, où l'on récoltait *Dianthus deltoides* et *Neottia nidus-avis*, une grande partie des excursionnistes visitait les collections de M. Lottin de Laval, réunion remarquable d'objets d'arts variés et des plus curieux : peinture, sculpture, céramique, meubles, armes, gravures, tapisseries anciennes, etc.; et, au milieu de ces curiosités collectionnées, des tableaux,

œuvres de M. Lottin lui-même, peintre, littérateur et voyageur orientaliste. On a remarqué surtout ses reproductions de pierres tombales rehaussées de couleurs, très-intéressants spécimens d'un procédé de moulage de son invention, connu sous le nom de *Lottinoplastie*. Ajoutons que M. Lottin a reçu ses visiteurs avec une courtoisie et une amabilité qu'ils n'oublieront pas.

A une heure a eu lieu, dans la salle d'audience, la réunion générale des trois Sociétés, sous la présidence de M. le duc de Broglie, président de la Société de l'Eure (section de Bernay), ayant à ses côtés M. Blin-Dupart, vice-président de la Société linnéenne de Normandie ; M. Boutillier, vice-président de la Société des Amis des Sciences naturelles ; M. Is. Pierre, doyen de la Faculté des Sciences de Caen ; le commandant Jouen, ancien président de la Société des Sciences naturelles de Cherbourg ; M. Morière, secrétaire de la Société linnéenne ; M. Renard-Lavallée, secrétaire de la Société de l'Eure (section de Bernay) ; M. le Sous-Préfet de Bernay, M. le Maire, MM. les conseillers généraux Emile Vy et Join-Lambert et un certain nombre d'autres notabilités étaient présentes. M. Morière a ouvert la séance par une allocution pleine d'à-propos où, après avoir remercié la Société de Bernay de son accueil sympathique, il payait un tribut d'éloges aux morts de la Société : M. Vieillard, auteur d'une Étude sur le terrain houillier de la Basse-Normandie et d'un Mémoire sur les formations crétacées et tertiaires du Cotentin ; M. Em. Desplanche, qui nous a fait connaître les productions naturelles de la Nouvelle-Calédonie ; M. l'abbé Marc, le digne et vénéré président de la Société linnéenne ; M. Rouland, maire de Caen, et enfin le plus illustre parmi ses correspondants, le grand géologue Elie de Beaumont, auquel la ville de Caen va élever une statue.

Ensuite ont commencé les lectures prévues par le programme. M. le commandant Jouen, dans une causerie très-spirituelle, a exposé les usages, les mœurs, les productions naturelles de la Corée où il a dirigé, il y a quelques années, une expédition maritime.

M. Is. Pierre a lu une Note sur l'épuisement du sol par les pommiers. Il en résulte que chaque pommier prélève, en moyenne, sur le sol qui le nourrit, l'équivalent de 100 kil. de fumier frais de bonne qualité; sur cette quantité, les restitutions faites par les eaux pluviales, par les infiltrations naturelles, par les déjections des animaux qui paissent dans l'herbage où se trouvent les pommiers, ne peuvent pas être estimées à plus d'un quart; chaque pommier devrait donc recevoir, pendant toute la durée de son existence, environ 80 kilog. de fumier par an pour que le sol dans lequel il végète ne s'appauvrit pas.

Votre Rapporteur a pris la parole pour exposer les procédés histotaxiques de M. Duval Jouve, botaniste distingué, né dans l'arrondissement de Bernay. Je ne m'étends pas sur ce travail dont je me propose de vous donner lecture.

M. Fauvel, bibliothécaire de la Société linnéenne, entomologiste distingué, a très-spirituellement fait l'historique du *Doryphora* américain, qu'il croit devoir appeler *Chrysomela juncta*. Il a montré que l'on s'est effrayé un peu vite des ravages probables de cet insecte, mangeur de pommes de terre, et que toutes les mesures législatives que l'on pourra prendre seront impuissantes pour arrêter sa propagation. S'il plaît à la Chrysomèle des États-Unis de venir en Europe, l'Exposition générale prochaine pourra lui en fournir tous les moyens.

M. Boutillier, notre honorable vice-président, a lu la remarquable Notice que vous connaissez déjà sur M. Ant. Passy.

Cette lecture avait un à-propos tout particulier dans le département dont ce savant était originaire.

M. Lampérière, de la Société de l'Eure, a lu un Rapport sur l'ouvrage de MM. de Boutteville et Hauchecorne, *Le Cidre*. Les auteurs ont eu le mérite incontestable d'avoir les premiers élevé un monument au fruit normand par excellence. Cet ouvrage, préparé de longue date par des documents puisés aux meilleures sources et surtout par les travaux des Congrès pomologiques auxquels M. de Boutteville n'a cessé de prendre une part active après avoir contribué à les fonder, est complété par les analyses du jus des fruits faites par M. Hauchecorne ; de sorte qu'à une description exacte accompagnée de figures, il joint l'indication des éléments chimiques utiles que renferment nos meilleurs fruits.

M. Crié, licencié ès-sciences naturelles, jeune préparateur à la Faculté des Sciences de Caen, très-laborieux et déjà très-instruit, a exposé des empreintes végétales, parfaitement conservées, de la flore tertiaire du Mans. Sa lecture sur la végétation antédiluvienne de cette contrée a été entendue avec beaucoup d'intérêt.

M. Guillemette, professeur au collège de Bernay, a fait un Rapport sur la collection de géologie offerte à la ville de Bernay par M. Join-Lambert. Il a fait ressortir en fort bons termes et la générosité du donateur et le mérite de la collection, dont notre collègue, M. Boutillier, a promis de compléter le classement. C'est pour la ville de Bernay un précieux élément d'étude.

Enfin, M. Villiers, de Bayeux, membre de la Société linéenne, a su faire oublier à l'Assemblée la longueur de la séance par une touchante Notice sur M. Chesnon, ancien principal du collège de Bayeux, ancien directeur de l'École

normale d'Evreux et auteur du *Catalogue des Plantes du département de l'Eure*. Quelques détails sur ce botaniste vous intéresseront, j'espère. Après avoir esquissé les premiers travaux de M. Chesnon à Bayeux, ses relations avec des hommes distingués qui trouvaient dans l'étude de l'histoire naturelle de véritables distractions et de pures jouissances, M. Villiers continue ainsi : « Grâce à ses nombreuses relations et aussi à l'habileté qu'il acquit dans l'art de préparer les animaux, M. Chesnon parvint, à force de sacrifices, à créer dans sa modeste demeure une véritable galerie zoologique, qui devint réellement une des curiosités de la ville de Bayeux. Mettant sagement en pratique ce précepte d'Ovide : *Nosce patriam postea viator eris*, il limita au pays qu'il habitait le cadre de ses recherches et eut le mérite, en sachant ainsi se borner, de former une collection véritablement intéressante, car elle renfermait seulement des sujets du pays.

« M. Chesnon s'efforça de populariser la science dont il était, à Bayeux, un des représentants les plus autorisés. Il fit aux élèves du collège, ainsi qu'à d'autres personnes de la ville, des cours de zoologie, de botanique et de minéralogie, et ce fut pour faciliter cet enseignement tout désintéressé qu'il publia, en 1834, un *Essai sur l'Histoire naturelle de la Normandie* (quadrupèdes et oiseaux.) Ce livre contient la nomenclature des animaux du Bessin et renferme surtout, en ce qui concerne les oiseaux, de précieux renseignements.

« L'émigration de M. Chesnon dans ce département de l'Eure, en changeant le champ de ses études, n'enchaîna point l'activité de son esprit investigateur. Rencontrant dans les Mémoires de la Société libre de ce département une hospitalité bienveillante et méritée, il entreprit alors de publier,

d'après la méthode adoptée par M. de Brébisson, un Catalogue des plantes de l'Eure.

« Rejeté dans la vie privée par cette rigoureuse nécessité, inflexible comme le destin, qui s'appelle la mise à la retraite, M. Chesnon, dépourvu d'ambition, sut trouver dans la stricte observation des devoirs de la famille, et aussi, en retour, dans les touchantes affections de la piété filiale, la force qui soutient et le travail qui plus d'une fois console.

« Parvenu depuis longtemps à un âge où tant d'autres se livrent sans réserve à un repos justement mérité, il travaille encore, tantôt s'occupant de chimie avec succès, tantôt s'ingéniant à produire des inventions utiles, telles que son appareil à fabriquer de la glace ; enfin, toujours en cherchant à se rendre utile et en se conciliant jusqu'au moment de sa mort, résignée et chrétienne, l'affection et l'estime de ceux qui l'ont connu et apprécié.

« Si M. Chesnon ne fut pas une de ces notabilités scientifiques qui font école, il fut un de ces pionniers modestes et courageux qui labourent consciencieusement le champ de la science et y déposent des semences dont d'autres, plus tard, auront le privilège et le bonheur de recueillir les fruits. »

Après la séance, on visita le Musée, qui renferme quelques tableaux de peinture et des faïences remarquables, et aussi la collection géologique dont nous avons parlé. La bibliothèque, qui compte déjà 4 à 5,000 volumes, parmi lesquels quelques éditions assez rares provenant du fonds de l'abbaye, s'enrichit chaque année et est fréquentée par un grand nombre de lecteurs.

Le soir, un banquet de près de quatre-vingts couverts réunissait la plupart des membres des Sociétés et les notabilités de la ville. L'entrain était général ; dans des conversations familières ou scientifiques se consumaient les

relations les plus agréables ; tout le monde était au plaisir de se connaître ou de se revoir. Puis vint l'heure des toasts traditionnels. Selon l'usage de la Société linnéenne, le premier fut porté par son vice-président, M. Blin-Dupart, à Linné. Ensuite, M. le duc de Broglie, qui présidait le banquet, dans une courte et éloquente improvisation, porta la santé des Sociétés réunies, rappelant en termes choisis l'éclat que le génie normand avait jeté dans toutes les branches des connaissances humaines, l'appréciant dans son ensemble comme un type brillant, complet, immuable, et, faisant allusion à une lecture de la séance, il ajoutait « qu'il avait l'espoir qu'il ne se transformerait jamais. » Quelques autres convives ont répondu à divers points de vue : MM. Morière, Boutillier, Gahery. Puis, l'heure du départ qui surprend toujours, allait sonner ; plusieurs prenaient le train, soit pour Rouen, soit pour Caen. On s'est séparé en emportant de la session les plus agréables et les plus durables souvenirs.

Que MM. Morière, Bourgeois, Lacaille et Dupré reçoivent mes sincères remerciements pour les renseignements qu'ils m'ont fournis.

— DESHAYS —

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DES SCIENCES NATURELLES

DE ROUEN.

SOMMAIRE DES PROCÈS-VERBAUX.

Séance du 1^{er} juillet 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r EMM. BLANCHE, PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M^{me} Nos d'Argence, qui fait part à la Compagnie du décès de M. Nos d'Argence, membre de la Société.

Une lettre de M. le Président de la Société centrale d'horticulture, qui invite le Président et les membres de la Société des Amis des Sciences naturelles à assister à une séance publique fixée au mercredi 16 juin.

Une lettre de M. Decaen, qui annonce l'envoi d'un champignon.

Une lettre du Comité général de l'Exposition internationale d'horticulture, qui sera ouverte à Cologne pendant les

mois d'août et de septembre, adressée à la Société avec invitation à prendre part à cette Exposition.

Parmi les publications reçues par la Société, M. le Président signale un numéro du *Moniteur du Calvados* qui contient un article nécrologique sur M. l'abbé Marc, Président de la Société linnéenne de Normandie, décédé dernièrement. Cet article est suivi d'un discours prononcé sur la tombe du défunt, par M. Morière, Secrétaire de l'Association scientifique de Caen.

Sont exposés sur le bureau :

Par M. Schlumberger, deux cents plantes offertes pour l'herbier de la Société et renvoyées à l'examen du Comité de botanique.

Par M. le Dr Blanche, quelques échantillons d'une espèce de guano recueilli dans les combles, actuellement en réparation, de la salle des Pas-Perdus du Palais-de-Justice de Rouen.

Ces déjections, produites par des chauves-souris qui ont été rencontrées en nombre considérable dans ces combles, appellent l'attention du naturaliste, particulièrement par l'abondance des débris d'insectes qu'elles renferment. — Renvoyé à l'examen du Comité d'entomologie.

Par M. André Le Breton, deux champignons :

Polyporus versicolor Fries.

Polyporus sulfureus Fries, en maturité, ce dernier trouvé, à Saint-Saens, sur un saule. L'année dernière, ce champignon, qui est peu commun dans le département, avait été rencontré dans la même localité sur un orme.

Par M. Boutillier, *Pyrola minor*, recueilli à Ronche-rolles-le-Vivier.

Par M. Muller, trois remarquables photographies de l'Etna.

Par M. Frontin, deux insectes recueillis par lui récemment :

Diplognatha gagates G. et P., insecte du Sénégal trouvé dans un navire.

Melitæa Athalia, variété prise à la forêt Verte.

Par M. J. Bourgeois, *Cryptocephalus tessellatus* Germ., coléoptère rencontré aux roches d'Orival le 6 juin dernier, en fauchant sur le *Geranium sanguineum*, et signalé pour la première fois dans le département.

Cette exposition est accompagnée d'une Note dont M. Bourgeois donne lecture.

Par M. L. Dupré, *Dianthus Deltoïdes* L., recueillie à Saint-Aubin-le-Vertueux, près Bernay.

M. Lemetteil donne lecture d'une Note sur la présence, dans le département, du Martin roselin, *Pastor roseus*, qui a été aperçu dans les plaines de l'Eure, près du Havre, vers la fin du mois de mai, par bandes de cinquante à cent individus.

M. André Le Breton fait observer que M. Hardy, de Dieppe, dans ses Notes ornithologiques, a déjà signalé la présence du Martin roselin sur nos côtes.

La Note de M. Lemetteil est renvoyée au Comité d'ornithologie.

M. Girardin, membre correspondant de l'Institut, recteur honoraire, directeur de l'Ecole supérieure des Sciences et des Lettres de Rouen, est proclamé membre honoraire de la Société, à titre de savant.

M. Malbranche donne lecture d'une Note sur une monstruosité de l'*Anthemis cotula*, présentée à la Société dans l'une de ces dernières séances, par M. Bernard.

Cette Note est ainsi conçue :

« La monstruosité, présentée à la dernière séance par M. Bernard, me paraît un rameau détaché de la base d'une plante d'*Anthemis cotula*. Il est long de 25 centimètres et se termine brusquement par une agglomération de rameaux, de feuilles et de fleurs. La dissection de cette partie montre un gros capitule dont les bractées de l'involucre et les paléoles du réceptacle sont changées en feuilles. Les plus extérieures donnent naissance à quelques rameaux qui commencent à répéter le phénomène. Les fleurs sont dépourvues d'organes sexuels et mal conformées; un assez grand nombre, voisines de la circonférence, ont la forme de corolle à 3-5 divisions longues, très-blanches, mais verdâtres à la base et striées, rappelant certaines fleurs d'ombellifères.

« La monstruosité est complexe, il y a prolifération latérale et virescence, d'après la classification de Moquin-Tandon. — Cet auteur avait déjà signalé le changement des bractées de l'involucre en feuilles dans le *Pyrethrum inodorum*. — Enfin, le phénomène se complique d'hypertrophie et d'avortement, ainsi que l'a déjà observé M. A. Brongniart dans des cas analogues. »

M. Bonnière fait connaître les propositions de la Commission de publicité pour le premier fascicule du *Bulletin* de 1875.

Ces propositions sont adoptées.

M. Mocquerys expose, sous les yeux de l'Assemblée, les bois gravés qu'il offre, pour la publication, dans le *Bulletin* de la Société, d'une nouvelle série de Coléoptères anormaux.

M. le Président exprime à M. Mocquerys les remerciements de la Société pour les gravures dont il veut bien faire profiter ses collègues.

M. Léon Dupré donne lecture d'un Rapport sur la partie botanique de l'excursion faite par la Compagnie aux Andelys. (V. p. 63.)

M. Deshays lit le Rapport de M. Adeline, sur la même excursion, au point de vue archéologique et artistique. (V. p. 73.)

L'ordre du jour appelle l'examen de la question d'une nouvelle excursion.

A la suite de diverses observations présentées par un certain nombre de membres, l'Assemblée décide qu'une nouvelle excursion sera faite par la Compagnie vers la fin de l'été.

Sont élus membres de la Société :

M. Power, chevalier de la Légion d'honneur, ancien officier d'artillerie, présenté par MM. Boutillier et Bourgeois.

M. Laniol, chirurgien-dentiste, présenté par MM. Louis Boutillier et docteur Levasseur.

M. Alfred Baudry, gérant du Comptoir des warants, présenté par MM. L. Boutillier, Bonnière-Néron et Léon Deshays.

M. Allix, pharmacien, présenté par ces mêmes membres.

M. Duval, de Saint-Saens, Président du syndicat des rivières d'Arques et de Varenne, présenté par MM. André Le Breton et J. Bourgeois.

Séance du 5 août 1875.

PRÉSIDENCE DE M. MALBRANCHE, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. le Président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, qui invite le Président et les membres de la Société des Amis des Sciences naturelles de cette ville à assister à la séance publique de l'Académie, fixée au jeudi 5 août 1875.

Une lettre de M. le Maire de Rouen, contenant une semblable invitation pour les séances de distribution des prix aux élèves des écoles communales.

Une lettre signée du Président et du Vice-Président de l'Association française pour l'avancement des sciences, informant la Société des Amis des Sciences naturelles que la quatrième session de cette Association sera tenue à Nantes, du 19 au 26 août 1875, et que toutes les Sociétés savantes pourront y prendre part en s'y faisant représenter par un ou plusieurs de leurs membres.

Sont exposés sur le bureau :

Par M. Gosselin, un champignon renvoyé au Comité de botanique.

Par M. Lieury :

Scleroderma vulgare Fr.

Boletus felleus Fries.

Boletus variegatus Fries, assez commun au bois de l'Essart et assez rare autre part.

Amanita phalloïdes Fries.

Boletus luridus Fries.

Paxillus atrotomentosus Fr.

Polyporus perennis Fries.

Les divers champignons composant l'intéressante exposition de M. Lieury ont été tous recueillis dans le bois de l'Essart.

Par M. A. Le Breton :

Polyporus abietinus, trouvé sous un sapin mort dans le département de la Somme.

Polyporus igniarius. — Polypore combustible. — Bolet faux-amadouvier, employé en Bohême comme vase à fleur dans les appartements. « On place ce champignon, dit M. Le Breton, contre le mur ou tout autre point d'appui, mais renversé, c'est-à-dire le côté de la fructification en dessus et la partie qui adhère à l'arbre au point d'appui.

« Dans ce champignon préalablement creusé, on place des plantes à rameaux retombants : *Geranium*, *Cactus*, etc.; on le fait servir comme étagère.

« Les teinturiers l'emploient pour teindre en noir-brun et le nomme Agaric du chêne.

« Le *polyporus igniarius* sert principalement aux paysans dans certains pays pour conserver et transporter le feu ; il brûle comme l'amadou, mais plus lentement. »

Polyporus sulfureus, à l'état frais, trouvé à Saint-Saens, sur un aune.

Le même champignon, desséché, trouvé dans la même localité sur un vieux saule blanc.

Ce dernier est accompagné de la Note suivante dont M. Le Breton donne lecture :

« Je ne crois pas me tromper en vous présentant, Messieurs, ce champignon pour le *Polyporus sulfureus* Fries (1), en maturité.

« *Boletus caudicinus* Schæffer, tab. 131 et 131.

« *Boletus citrinus* Persoon, *Syn. fung.*, p. 524.

« *Boletus sulphureus* Bulliard, *Hist. champ.*, pl. 429.

« *Dendrosarcos imbricatus* Paulet, pl. XIV.

« Ce champignon a été trouvé à Saint-Saëns sur les cicatrices d'un très-vieux saule miné par les insectes. L'arbre, situé au bord d'une rivière, présentait trois touffes très-distinctes de ce polypore ; la plus importante, qui existe encore, peut mesurer 35 centimètres de longueur sur 25 centimètres de largeur ; la majeure partie des deux autres figurent ici. L'année passée, j'ai observé cette même espèce de champignon qui offrait alors un état parfait de fraîcheur et de jeunesse. Il se trouvait sur le tronc vermoulu d'un orme et présentait une touffe étagée plus considérable encore.

« Bulliard dit, avec raison, que c'est un des plus beaux champignons que nous ayons en France, quand il est jeune, et il ajoute qu'il est extrêmement rare. « Je n'en connais, dit-il, que deux échantillons : celui de Léré et le mien. » Hâtons-nous d'ajouter que ce champignon a été signalé depuis par M. Leveille parmi les principaux champignons qui croissent à Fontainebleau. Il viendrait, d'après le Dr Cordier (2), sur les cicatrices des vieux cerisiers, des chênes,

(1) *Hymenomycetes Europæ, editio altera*; Upsaliæ, MDCCCLXXIV, p. 542.

(2) *Les champignons de la France*.

des hêtres, des saules. Les teinturiers l'emploient pour teindre en jaune. Paulet a essayé ce champignon sur lui-même; il l'a trouvé très-bon, « accommodé à la poulette, » et n'en a pas été incommodé. Il faut ajouter que sa chair, venant promptement coriace, il ne serait comestible que dans le jeune âge.

« Le *Polyporus ceratonice* dont parle M. Barla (1), tab. 30, fig. 3, qui vient sur les vieilles souches des caroubiers aux environs de Villefranche, d'Eze, etc., n'est, selon toute vraisemblance, qu'une variété du *Pol. sulfureus*. On le fait servir comme aliment, quoiqu'il soit, dit M. Barla, d'une qualité assez médiocre.

« J'ajouterai, pour finir, que la planche de l'Iconographie des champignons de Paulet est la seule qui, comparée aux mêmes de Bulliard et de Schæffer (2), donne une figure très-exacte du port et du coloris du *Polyporus sulfureus* alors qu'il est encore mou, d'un jaune citron tirant sur le rougeâtre et offrant un velouté qu'il perd par la maturité. Vieux et desséché — et c'est le cas ici — il devient friable, se décolore, laisse échapper de la partie charnue, qui a blanchi, une grande quantité de poussière séminale blanche. »

Par M. Frontin, six insectes capturés dans le département et qui n'y avaient pas encore été signalés.

M. Frontin lit une Note sur les insectes qu'il vient d'exposer.

M. Viret fait observer qu'il a mentionné la *Catocala fraxini*

(1) *Les champignons de la province de Nice.*

(2) *Fungorum qui in Bavaria et Palatinatu circa Ratisbonam nascuntur icones.*

dans le supplément à son Catalogue des Lépidoptères de la Seine-Inférieure, qu'il a présenté récemment à la Société.

Par M. A. Le Breton, des œufs d'Hemerobes (*Hemerobius perla*) sur une feuille de peuplier argenté, présentés dans une séance précédente par M. Lhomme.

M. Lacaille dit qu'il a rencontré les mêmes œufs sur des tilleuls.

Par M. le Dr E. Blanche, un Coucou monté, offert pour les collections de la Compagnie.

Par M. Schlumberger, *Stachys* hybride *Palustri Germanica*, trouvé en juin, par le garde de Tourville.

Stachys annua, recueilli en juin, aux Andelys.

M. Malbranche donne lecture de la Note suivante, sur le *Stachys* hybride, présenté par M. Schlumberger :

« *Stachys palustri-germanica*. Plante assez élevée, rameuse, velue, blanchâtre, à feuilles pétiolées, linéaires-lancéolées, obtuses, tronquées ou atténuées à la base, très-ridées-gauffrées; les inférieures presque concolores; les supérieures tomenteuses-blanchâtres, un peu glaucescentes, crénelées. Les fleurs sont disposées en longs épis interrompus, velus-laineux ou longuement soyeux, composés de glomérules de dix à vingt fleurs purpurines, striées de violet. La plante paraît stérile. Trouvé par M. Schlumberger, à Tourville, juillet 1875. »

Par M. l'abbé Letendre, *Linaria ochroleuca* Breb. Regardé par M. Timbal comme un hybride du *Linaria striata* et du *Linaria vulgaris*, trouvé en juillet au Val-de-la-Haye. Cet hybride n'avait pas encore été signalé dans le département.

Par M. Malbranche, *Tamus communis* remarquable par

la couleur violet clair que la plante a prise; rencontré en juillet, aux environs d'Elbeuf.

M. Morel communique à l'Assemblée le résultat de l'examen qu'il a fait des *Bulletins de la Société industrielle de Rouen*, pour le premier semestre de l'année 1873.

Le Rapporteur signale les matières principales contenues dans cette publication. Il ajoute : « Si le but d'utilité que notre Société des Amis des Sciences naturelles poursuit également, dans un ordre différent de travaux, peut nous rapprocher et créer entre les deux Sociétés un lien commun de bienveillance et d'estime, un certain degré d'affinité peut se rencontrer aussi dans nos travaux, ainsi que le témoignent, dans le présent Bulletin, deux Rapports sur la Gomme et le Café-Chicorée, qui l'un et l'autre relèvent de l'histoire naturelle. » M. Morel conclut à l'échange des Bulletins des deux Sociétés. Ce Rapport est adopté.

L'ordre du jour appelle la discussion relative à une dernière excursion de l'année.

A la suite d'observations présentées par quelques membres, et de renseignements fournis par M. le Trésorier, l'Assemblée décide que la dernière excursion de l'année aura lieu aux environs de Bolbec, le dimanche 22 août.

M. Malbranche donne lecture d'un Rapport sur l'excursion de Bernay, faite avec la Société linnéenne de Normandie. (V. p. 101.)

Séance du 7 octobre 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. le D^r Emmanuel Blanche qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Une lettre de M. Etienne, qui signale à la Compagnie la présence, dans la Seine-Inférieure, de l'*Utricularia minor*, que ce membre a eu l'occasion de rencontrer dans les tourbières de Mezangreville, commune de l'arrondissement de Neufchâtel.

« J'ai pensé, dit M. Etienne, qu'il serait intéressant pour la Société de signaler la présence de cette espèce dans la Seine-Inférieure. En effet, aucune flore n'en fait mention dans ce département, si ce n'est le supplément à la *Flore* de Le Turquier, qui l'indique à Quevilly, d'où elle a dû disparaître, car il n'en est pas question dans le *Catalogue des Plantes de la Seine-Inférieure*, pas plus que des autres espèces d'*Utricularia*. Elle est indiquée comme très-rare dans le département de la Manche et le Calvados : il en est de même dans l'Eure. La Société linnéenne, dans son excursion du 19 juin dernier, l'a rencontrée dans une mare de la forêt de Beaumont-le-Roger, comme nous l'apprend M. Morière. »

M. Malbranche fait observer, à la suite de la lecture de

cette lettre, que l'*Utricularia vulgare* a pu être rencontré de nouveau, il y a une vingtaine d'années, dans le parc du château de Grand-Quevilly.

De son côté, M. l'abbé Letendre l'a rencontrée à Dieppedalle et à Heurtauville.

La correspondance manuscrite comprend, en outre :

Une lettre de M. Coquerel, qui adresse un certain nombre de plantes récoltées et offertes par lui à la Compagnie pour son herbier.

Sont exposés sur le bureau :

Par M. Malbranche, diverses plantes récoltées à Chambois (Orne).

Thalictrum minus L.

Bupleurum Perierii Nob.

Spirœa filipendula L.

Seseli montanum L.

Stellera Passerina L.

Gentiana pneumonanthe L.

Coronilla minima L.

Ononis striata Gouan.

Galium anglicum Huds.

En outre :

Thymus chamædrys Fries et *Serpyllum* L., formes anandres. Etamines complètement avortées.

Solanum Dulcamara, deux formes singulières.

Prasiola crispa.

Linaria vulgaris forma bracteata.

Par M. Letendre, *Verbascum lychnitis* L.

Par M. Louis Boutillier, *Phylloxera*, avec fragment de racines de vignes, du département de la Charente.

Par le même, quelques spécimens d'un petit champignon,

connu sous le nom de Manne d'Egypte et qu'on trouve dans cette contrée, le matin après la rosée : *Lecanora esculenta*.

Par M. G. Power, un exemplaire du *Rynchites giganteus* Krynichi.

« Cet insecte, toujours assez rare, dit M. Power, et presque exclusivement méridional, a été trouvé au mois de juillet, sur une poire, à Courteilles, près Verneuil (Eure).

« La ♀ du *R. giganteus* se trouve souvent, par erreur, dans les collections, ajoute l'exposant, sous le nom de *R. rectirostris* Gyllenhal.

Par M. André Le Breton, une Perruche ondulée, présentant une anomalie à la mandibule supérieure.

Par M. Frontin, quatre insectes :

Catocala fraxini.

Catocala sponsa.

Nemeophila plantaginis, obtenu d'éclosion le 15 septembre.

Lycaena amyntas, récolté en août, cavée de Dicppedalle.

Hesperia comma, août, Saint-Adrien.

Par M. Schlumberger, environ cent plantes pour l'herbier de la Société.

M. le Président dit que des remerciements seront transmis à M. Schlumberger au nom de la Compagnie.

M. Power dépose sur le bureau la liste des insectes Coléoptères récoltés pendant l'excursion de la Société aux Andelys, le 30 mai 1875, dressée par lui et par MM. Jules et Octave Bourgeois.

M. Frontin lit une Note relative aux Insectes présentés par lui.

M. Lacaille fait observer qu'il a rencontré le *Lycaena amyntas* aux environs de Bolbec.

M. Louis Boutillier donne lecture d'une Note sur un dépôt de débris organiques et d'objets de fabrication humaine, aux environs de Jarnac (Charente).

M. Malbranche communique à l'Assemblée les résultats de son examen de la méthode histotaxique de M. Duval-Jouve.

M. J. Bourgeois lit une Note sur les mœurs de la Galéruque de l'orme.

M. Viret dit qu'à Sahurs beaucoup d'ormes sont ravagés par les mêmes insectes.

M. Frontin ajoute que les Galéruques sont très-abondantes cette année; que, chez lui, les feuilles sont en grande partie dévorées par ces insectes.

M. Malbranche rappelle qu'il y a vingt ans environ M. Adam publia une Note intéressante sur les mêmes animaux, dans le *Bulletin du Cercle pratique d'horticulture de la Seine-Inférieure*.

M. Le Breton communique le résultat de ses observations et de ses recherches sur l'anomalie offerte par la Perruche ondulée qu'il a présentée. (V. p. 139.)

M. Lacaille rend compte, au point de vue botanique, de l'excursion faite par la Société à Lillebonne et à Tancarville, au mois d'août dernier.

Séance du 4 novembre 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Dr Emmanuel Blanche, qui exprime son regret que des occupations multiples ne lui permettent plus de conserver les fonctions de Président de la Société. Il prie la Compagnie d'accepter sa démission et de recevoir, en même temps, l'expression de sa reconnaissance pour la sympathie qu'elle n'a cessé de lui témoigner durant l'accomplissement des divers mandats qu'elle a bien voulu lui confier.

M. le Président exprime les vifs regrets que, de son côté, il éprouve, et qui seront partagés par tous les membres de la Compagnie, en présence de la retraite de M. le président Blanche.

Il ajoute que quelques membres, ayant eu connaissance de cette démission, viennent de lui remettre une proposition qui tend à offrir à M. le Dr Blanche, en reconnaissance des services éminents qu'il a rendus à la Société, le titre de Président d'honneur à vie. Cette proposition est signée de MM. Bonnière-Néron, Lacaille, André Le Breton, Lemettil père et fils, Lhomme et Morel.

M. Malbranche fait observer qu'il y a lieu, avant tout, d'examiner s'il ne reste à la Compagnie aucun espoir de conserver M. le D^r Blanche comme Président effectif. Dans tous les cas, il convient de faire une démarche, dans cet esprit, auprès de M. le D^r Blanche.

D'autres observations sont présentées par MM. Vallois et Morel.

M. le Président dit que cette question sera examinée de nouveau dans le cours de la séance, et il invite l'Assemblée à recevoir la communication des autres pièces de la correspondance, laquelle comprend en outre :

Une lettre de M. Lhotte, qui offre à la Société un cadre vitré où sont renfermées les espèces de lépidoptères produisant la soie qui ont pu être acclimatées jusqu'à ce jour en France.

Des remerciements seront adressés, au nom de la Société, à M. Lhotte, qui veut bien de nouveau contribuer à l'accroissement de ses collections.

Une lettre d'un autre membre de la Société, M. Coquilhon, qui adresse sa démission, de nouvelles fonctions le tenant éloigné de Rouen et ne lui permettant pas de prendre part aux travaux de la Compagnie.

Parmi les publications reçues par la Société se trouve le dernier Bulletin de la Société de Secours des Amis des Sciences.

M. Deshays rappelle, à l'occasion de cet envoi, que, dans une séance précédente, il avait proposé que la Société rouennaise des Amis des Sciences naturelles donnât son concours à l'œuvre formée à Paris, en vue des savants de toute la France, par la Société de Secours des Amis des Sciences. Il renouvelle sa proposition.

Le Bulletin contenant le programme de la Société parisienne est renvoyé, avec la proposition de M. Deshays, à l'examen de la Commission des finances.

Sont exposés sur le bureau :

Un champignon, adressé par M. le Dr Blanche, de la part de M. Decaen, de Lyons-la-Forêt. Renvoyé à l'examen de M. Lieury.

Par M. André Le Breton, *Boletus strobilaceus* Scop. Très-rare, selon l'auteur des *Champignons de France*.

« Je n'ai pas connaissance — dit M. André Le Breton, dans une Note dont il donne lecture — que ce champignon, rare également partout, ait été jamais signalé dans la Seine-Inférieure. Je dois ajouter néanmoins que M. Lieury m'a apporté, cet été, cette même espèce, qui lui avait été envoyée par M. Mocquerys, sans indication de provenance. Il est donc intéressant de faire entrer ce champignon dans la flore mycologique de la Seine-Inférieure. »

Par M. Malbranche :

Bulgaria sarcoïdes v. *violacea*, trouvé sur des souches à la forêt Verte.

Le même membre annonce que M. Coquerel a rencontré, aux environs d'Elbeuf, le *Salsola Kali*.

M. Bonnière fait savoir qu'il a trouvé, de son côté, à Pourville, aux environs de Dieppe, l'*Hypericum androsæmum*, de Linnée, localité où il n'avait pas encore été signalé.

M. l'abbé Letendre dit l'avoir aussi observé aux environs de Rouen, dans la cavée de Dieppedalle.

Par M. Bourgeois :

Ledra aurita, hémiptère trouvé à Boisguillaume par

M. Deshays. M. Bourgeois ne croit pas que cet insecte ait été signalé jusqu'à présent dans le département.

Sur le bureau sont exposés en outre les divers lépidoptères offerts par M. Lhotte.

M. le Président invite les membres qui ont des observations à présenter à l'occasion de la démission de M. le Dr Blanche à vouloir bien les faire connaître.

M. Malbranche renouvelle sa proposition. Il est d'avis que le Bureau ou une députation quelconque soit envoyée auprès de M. le Dr Blanche, pour tenter de faire revenir M. le Président sur sa décision, s'il est possible.

Si cette démarche n'a pas de succès, la Société aura, du moins, fait ce qu'il convenait.

La proposition d'appeler M. le Dr Blanche à la présidence d'honneur à vie pourra, dès lors, être comprise à l'ordre du jour de la prochaine réunion.

Cette proposition est adoptée.

M. Lhomme donne lecture de ses recherches sur les variations de la vie humaine, depuis le commencement de la période quaternaire jusqu'à l'époque civilisée.

M. L. Boutillier communique à l'Assemblée son Etude sur les Tasmaniens.

Le même membre lit un éloge d'Elie de Beaumont, que son auteur, M. Bertrand, membre de l'Institut, Académie des Sciences, a bien voulu offrir à la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen.

Sont élus membres de la Société :

M. G. Caudron, présenté par MM. Witz et Boutillier;

M. Sauvalle, présenté par MM. le marquis de Blosseville et Deshays ;

M. Patrouillard, présenté par MM. Malbranche et Etienne.

Séance du 2 décembre 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. Malbranche, qui offre à la Société un travail relatif à des additions à la Flore normande, et dont il se propose de donner lecture dans la prochaine séance.

M. le Président dit que des remerciement seront exprimés à M. Malbranche au nom de toute la Compagnie.

Une lettre de M. Patrouillard, remerciant la Société qui vient de le comprendre parmi ses membres.

Les élections portées à l'ordre du jour et auxquelles il est procédé ensuite, donnent les résultats suivants :

M. le Dr Emmanuel Blanche, président démissionnaire, est nommé par acclamation président honoraire de la Société.

Sont élus au scrutin secret, pour l'exercice 1876 :

Président, M. Louis BOUTILLIER ;

Vice-Présidents, MM. A. MALBRANCHE et SCHLUMBERGER ;

Secrétaires, MM. N. BEURAIN et André LE BRETON ;

Archiviste, M. J. BOURGEOIS ;

Trésorier, M. L. DESHAYS.

Membres du Conseil d'administration :

MM. DE BOUTTEVILLE ;

BONNIÈRE ;

LIEURY ;

D^r LAURENT.

M. Lhomme donne lecture de la deuxième partie de ses recherches sur les changements et les variations de l'existence humaine depuis l'époque de la période quaternaire jusqu'à la civilisation.

Cette partie comprend :

L'homme à l'état patriarcal et la formation des races.

Séance extraordinaire du 16 décembre 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS BOUTILLIER, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. Girardin, correspondant de l'Institut et recteur honoraire, qui exprime ses regrets de ne pouvoir assister à la séance, et remercie la Compagnie du titre de membre honoraire qu'elle vient de lui décerner.

M. l'abbé Letendre expose, sous les yeux de l'Assemblée, une mousse pétrifiée recueillie à Saint-Jouin, aux environs du Havre.

M. Malbranche communique un travail auquel il vient de se livrer, et qui a pour objet d'apporter quelques additions à la Flore de Normandie, de Brébisson.

Il fait observer que la plupart des plantes signalées dans ce travail ont été mentionnées dans les Bulletins de la Société.

Le même membre donne lecture d'une *Introduction* à son *Essai sur les Rubus normands*.

M. Bonnière lit un Rapport contenant quelques proposi-

tions de la Commission de publicité pour le 2^e fascicule du Bulletin de 1875.

Les conclusions de ce Rapport sont adoptées.

M. G. Viret donne connaissance à l'Assemblée de quelques passages d'un Mémoire sur les premiers états de l'Hépiale-Louvette, dont un exemplaire a été offert à la Compagnie par M. Xavier Raspail.

Cette communication donne lieu à quelques observations présentées par divers membres.

Le travail sur l'Hépiale, signalé par M. Viret, est renvoyé à l'examen du Comité d'entomologie.

LE MARTIN ROSELIN

Pastor Roseus (Temminck)

Par M. LEMETTEIL.

Turdus roseus : Linnée, Gmélin, Latham, Meyer et Wolf, Viellot.

Merula rosea : Brisson, Keyserling et Blasius.

Pastor roseus : Temminck, Schinz, Schlegel.

Acridotheres roseus : Ranzani, Ch. Bonaparte.

Gracula rosea : G. Cuvier.

Vulgairement : Merle rose.

J'ai l'honneur de vous signaler, Messieurs, comme un fait très-accidentel, et tout à fait anormal, l'apparition dans notre département du Martin Roselin, *Pastor roseus*, qui s'est montré dans les plaines de l'Eure, près du Havre, vers la fin de mai, non pas isolément, mais par bandes de cinquante et de cent individus.

D'après les renseignements qui me sont parvenus, onze de ces oiseaux auraient été abattus. J'ai perdu la trace de trois d'entre eux ; mais je sais que quatre ont été montés par deux naturalistes du Havre, et que les quatre autres ont été

mis à la casserole. Permettez-moi, Messieurs, de déplorer au nom de l'Ornithologie un acte si regrettable.

Le Martin Roselin est, en effet, un de nos plus beaux oiseaux ; et sa rareté même dans nos localités, où il n'a pas encore, que je sache, été signalé jusqu'ici, aurait dû lui assurer une autre destinée. La tête ornée d'une belle huppe pendante, composée de plumes longues, étroites et touffues, est d'un noir brillant à reflets d'acier bruni, ainsi que le cou, le haut de la poitrine, les couvertures alaires et les plumes des ailes et de la queue ; le dos, les scapulaires, le croupion, le bas de la poitrine, et toutes les parties inférieures sont rose tendre uniforme.

Ainsi que vous avez pu le voir, Messieurs, par l'énumération des noms qui lui ont été donnés, on a hésité longtemps sur la place qu'il convient d'assigner à cet oiseau dans la classification ornithologique. On paraît fixé aujourd'hui : il est évident, en effet, pour quiconque a observé le Roselin, que ni ses caractères physiologiques, ni ses mœurs, ne permettent de le ranger parmi les Turdinés ou les Garralinés. Le genre créé par Temminck a été adopté par tous ou presque tous les auteurs modernes ; et Degland a été bien inspiré, en le rangeant dans la famille des Sturninés.

Le Martin Roselin a, en effet, le facies, le bec, les pattes, les formes ramassées, et jusqu'aux reflets de l'Etourneau ; il en a encore le genre de vie, le régime et la sociabilité.

Il couve, comme lui, dans les creux d'arbres ou les crevasses des rochers ; et les jeunes des deux espèces ont, dans la coloration du plumage, de grands rapports de nuance.

Un jeune mâle, que je dois à l'obligeance de mon honorable ami, M. C. Clément, de Nîmes, est d'un gris cendré uniforme, comme les jeunes Etourneaux.

Ce bel oiseau habite les contrées méridionales qu'in-

festent les sauterelles, dont il fait une grande destruction. C'est donc encore une de ces espèces providentielles, jetées à la surface du globe par la main du Créateur, pour y être les auxiliaires de l'homme.

Il est commun dans toutes les contrées du Caucase, dans les steppes de la Russie et près d'Odessa, où il se reproduit, et d'où j'ai reçu un mâle adulte. Il vit par couples tout l'été, et forme, le reste de l'année, des bandes nombreuses qui se dispersent dans les prairies, pour y chasser les insectes, à la manière des Etourneaux.

Le Martin Roselin visite quelquefois l'Italie, Savi rapporte même qu'il y nicha en 1789. — En 1807 on a tué près de Winterthur (Suisse) une femelle qui avait dans l'oviducte un œuf prêt à être pondu. On le voit plus rarement dans le midi de la France et plus rarement encore dans le nord de cette contrée.

L'apparition en bandes nombreuses que j'ai l'honneur de vous signaler, Messieurs, est donc un fait tout à fait accidentel, digne, ce me semble, d'être constaté dans votre Bulletin.

La localité de France où le Roselin paraît se montrer le plus souvent est la campagne de Nîmes. En 1837 et en 1838 notamment, il s'en est fait des passages considérables, qui se sont plusieurs fois renouvelés depuis. En 1838 ces oiseaux y séjournèrent près d'un mois. Chaque matin, dit M. Crespon, on était sûr d'en trouver dans les luzernes, chassant les sauterelles ou perchés sur de grands saules.

ANOMALIE

OFFERTE PAR UNE

PERRUCHE ONDULÉE

(*Melopsittacus undulatus*)

A LA MANDIBULE SUPÉRIEURE

Par M. A. LE BRETON.



J'ai eu l'occasion d'étudier, il y a quelques mois, l'état anormal d'une perruche ondulée, sur laquelle j'ai l'honneur d'appeler votre attention.



Cet oiseau, élevé en cage chez une personne de notre ville, présentait dans sa jeunesse un état naturel, lorsque son bec prit peu à peu un développement démesuré, puis

s'enroula en spirale. Il fut possible à la perruche d'arrêter dans le commencement cette croissance exagérée, en introduisant, par instinct, son bec entre les barreaux de la cage, et en tirant ensuite avec effort pour en rompre l'extrémité. La partie cornée ne tarda pas à repousser et à prendre une consistance plus ferme. Aussi les efforts furent bientôt inutiles; la difficulté, de plus en plus grande de pourvoir à une nourriture suffisante, amena une fin facile à prévoir.

Tels sont les renseignements que je tiens d'une personne digne de foi, et qui a vu la perruche vivante.

La monstruosité présentée par ce mélopsitte peut être rangée dans l'importante classe des *anomalies de disposition*, et se rapprocher des *anomalies par changement de position ou de direction des dents, des poils et des cornes*, sans cependant qu'il soit possible de les comprendre dans les mêmes considérations. Ce cas même lie d'une manière intime les *anomalies par déplacement partiel* avec les *anomalies de volume* (1).

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dans son *Traité de tératologie*, cite plusieurs faits qui sont de nature à éclairer le sujet qui nous occupe. Un fait même, en particulier, nous montrera une analogie frappante avec le nôtre.

« Les dents antérieures des rongeurs (2), dit Geoffroy Saint-Hilaire, et aussi quelques dents chez d'autres mammifères, la corne du bec des oiseaux et les ergots d'un grand nombre d'entre eux, les ongles chez l'homme et chez les animaux et, en général, les parties cornées, épidermiques

(1) *Des anomalies de l'organisation, etc.*, par I. Geoffroy Saint-Hilaire (voir t. I).

(2) *Des anomalies par changement de position ou de direction des dents, des poils et des cornes* (part. II, liv. IV, chap. 1^{er}).

ou de toute autre nature, dont l'accroissement se continue pendant toute la vie, peuvent acquérir et acquièrent des dimensions considérables toutes les fois que les circonstances qui, ordinairement, les retiennent dans les limites de l'état régulier, cessent d'avoir lieu. C'est ce qui arrive par exemple à une incisive de lapin, si celle qui lui est opposée dans l'état normal vient à manquer. C'est encore ce qui arrive aux ongles de l'homme et des animaux s'ils ne sont pas coupés, usés ou détruits partiellement d'une manière quelconque, à mesure qu'ils poussent. Dans ces cas, ces organes et tous ceux que je viens d'indiquer en même temps qu'ils s'allongent outre mesure, se courbent ordinairement et se contournent de diverses manières. Schmuk rapporte l'observation d'un bœuf dont les sabots très-longs ressemblaient aux chaussures que portaient les anciens ; et il n'est rien de plus commun que de semblables déviations. On a vu chez des rongeurs des incisives, tellement contournées et en même temps tellement longues qu'elles décrivaient deux tours de spirale. Une perruche, conservée dans les galeries du Museum d'histoire naturelle, offre un cas analogue, mais beaucoup plus remarquable : la mandibule supérieure, excessivement allongée, est enroulée de droite à gauche et décrit deux tours très-irréguliers de spirale. Il n'est pas inutile de remarquer qu'une action mécanique, exercée sur une partie qui s'accroît ainsi continuellement, peut contribuer à la déviation et amener, presque à volonté, des courbures très-singulières, très-bizarres même ; déformations vraiment artificielles qui diffèrent à beaucoup d'égards des anomalies proprement dites par leur nature et leurs caractères essentiels, comme par leur mode de production. »

Ce n'est pas un des côtés les moins curieux du fait dont j'ai l'honneur de vous entretenir, que cette coïncidence de

forme et de mode d'anomalie rapportée par Geoffroy Saint-Hilaire; il n'y manquerait assurément, pour la rendre plus surprenante encore, que cette perruche citée ne fût, comme ici, le mâle du mélopsitte ondulé (*melopsittacus undulatus*).

Puisque j'ai été amené à vous parler de la perruche ondulée, dans un cas tout particulier, permettez-moi de compléter cette note par quelques mots sur ce charmant oiseau qui est élevé aujourd'hui sur une grande échelle dans les jardins zoologiques comme dans les volières. L'état sauvage nous occupera plus particulièrement.

Le mélopsitte ondulé a été d'abord décrit par Shaw, mais Gould, avant tout autre naturaliste, nous a fait connaître son genre de vie. Nous savons aujourd'hui que des bandes nombreuses de ces oiseaux habitent tout l'intérieur de l'Australie, recherchant les plaines couvertes de prairies, et se nourrissent des graines de graminées. Le mélopsitte ondulé est un des plus petits perroquets que l'on connaisse; il est en même temps un des plus élégants. Son vol est rapide comme celui du faucon ou de l'hirondelle. A l'état sauvage, il marche assez bien à terre et ne grimpe pas maladroitement. En volant, il pousse des cris perçants; au repos, c'est un babil très-animé, un désaccord impossible à décrire. Brehm dit que dans la saison des amours, les mélopsittes ondulés vivent en sociétés nombreuses dans lesquelles les deux membres de chaque couple ne se quittent jamais. Ils nichent dans les trous et les fentes des arbres à gomme, et pondent, au mois de décembre, quatre à six œufs blancs et assez arrondis. A la fin du mois, les petits ont toutes leurs plumes et sont capables de pourvoir par eux-mêmes à leur entretien. La construction du nid est l'œuvre de la femelle qui est nourrie par le mâle pendant le temps de l'incubation.

Lorsque l'époque de la reproduction est terminée, les bandes commencent leurs voyages. Elles se dirigent du Sud vers le Nord et reviennent à leur point de départ, lors de la maturité des graines. Dans toute l'Australie du Sud, les mélopsittes ondulés apparaissent au printemps (qui est notre automne) et aussi régulièrement que chez nous les oiseaux de passage. La femelle est plus petite que le mâle; la membrane qui recouvre la base du bec est chez elle vert-gris, tandis qu'elle est bleu foncé chez le mâle.

Depuis que leur élevage a été mieux compris, les mélopsittes ondulés se reproduisent facilement en captivité en Europe. On a connaissance même qu'une paire de mélopsittes s'envola, au printemps de 1861, d'une volière, en Belgique, qu'elle disparut dans les arbres d'un parc et que longtemps on n'en vit plus de trace. « Les oiseaux y étaient restés cependant; ils avaient niché et élevé des jeunes; car leur ancien propriétaire surprit, en automne, une compagnie de dix à douze mélopsittes dans un champ d'avoine. On les attira alors en leur donnant à manger, et, au commencement de l'hiver, on était arrivé à en prendre dix. On n'a malheureusement pas su si d'autres étaient restés libres. Dans tous les cas, on n'en a plus vu (1).

(1) *La Vie des Animaux*, par A.-E. Brehm.



NOTE

SUR LES

MŒURS DE QUELQUES ESPÈCES DE LÉPIDOPTÈRES

Du genre CATOCALA et de la NEMEOPHILA PLANTAGINIS

PAR M. FRONTIN.



Depuis bien des années que je m'occupe d'entomologie (quarante ans peut-être!), j'ai toujours vu les jeunes amateurs avides de posséder la *Catocala fraxini* que l'on considère, avec juste raison, comme très-rare dans notre département. Et cependant sa capture n'est pas aussi difficile que beaucoup se l'imaginent et celui qui connaît bien ses mœurs et son habitat est à même de la trouver parfois très-facilement. Je pense donc qu'il ne sera pas inutile de donner quelques détails sur la manière de chasser cet intéressant lépidoptère.

Quand le temps est sec, inutile de vous mettre à la recherche de la *Catocala fraxini*. Vous ne la rencontrerez que si, par hasard, vous veniez à la surprendre sortant d'éclore, car sa chenille descend des arbres où elle se nourrit pour subir sa transformation dans la mousse et les feuilles

sèches qui en environnent le pied. A peine éclore et dès que le soleil est venu la réchauffer, elle prend son essor et gagne le haut des arbres pour ne le quitter que la nuit. Mais après une pluie torrentielle, une nuit d'orage et de tempête, n'hésitez pas à vous mettre en chasse. Vous trouverez la *C. fraxini* en compagnie de la *nupta*, posée à découvert contre le tronc des arbres à écorce blanchâtre, à la hauteur d'un mètre ou deux. Elle s'y laisse piquer très-facilement.

J'ai dit qu'elle se tenait à découvert, mais en revanche elle sait très-bien se dissimuler aux regards en ne se posant que contre des arbres dont l'écorce a une couleur analogue à la sienne.

J'ai présenté il y a quelque temps à la Société un exemplaire, obtenu de larve, d'une autre espèce de *Catocala*, la *sponsa*. Depuis, j'ai eu la bonne fortune d'en capturer huit à l'état parfait, dans une même chasse à la forêt de Roumare. Cette espèce a des mœurs tout à fait opposées à celles de la *fraxini*. En effet, tandis que pour nous procurer cette dernière, nous allons à sa recherche par un temps pluvieux et sur des arbres à découvert, nous devons au contraire chercher la *sponsa* dans les grandes forêts, quand le temps est lourd et chaud. Plus la chaleur est forte, plus bas elle descend, pour venir se poser contre le tronc des arbres où elle s'arrête à peine. A l'approche du chasseur, elle se hâte de fuir pour aller se poser plus loin. C'est souvent très-difficile de la retrouver alors, tant la couleur de ses ailes supérieures se confond avec celle des troncs de chêne contre lesquels elle se pose. Dans ce cas, un léger coup de canne donné contre l'arbre sur lequel on la soupçonne de s'être arrêtée la fait repartir de nouveau et la course est à recommencer. Lorsqu'on arrive assez près pour la saisir, il ne

faut par chercher à la couvrir avec le filet, mais donner un bon coup de bas en haut en râclant légèrement l'écorce ; de cette manière, le succès est à peu près certain.

Quelques mots encore sur un autre lépidoptère, la *Nemeophila plantaginis*. De dix chenilles que j'élevais en captivité, une seule a réussi et m'a donné le 15 septembre l'exemplaire que je fais voir à la Société. Toutes les autres étaient parvenues à leur croissance complète et sont mortes au moment de leur transformation. D'après MM. Boissieu et Berce, ce beau lépidoptère n'aurait qu'une apparition annuelle en juin, et sa chenille hivernerait pour ne se transformer que l'année suivante. Cela peut être ; mais selon moi, les chenilles qui hivernent pourraient bien aussi provenir d'une seconde génération non encore observée jusqu'à présent. Je livre cette remarque à mes collègues entomologistes ; peut-être arriveront-ils à vérifier ce fait, que je ne fais que soupçonner.

En même temps que la *Nemeophila plantaginis*, je fais passer sous les yeux de la Société deux autres lépidoptères rhopalocères capturés par moi dans notre zone locale et qui ne sont pas encore inscrits au catalogue de M. Viret : *Hesperia Comma* (roche Saint-Adrien, en août) et *Lycaena Amyntas* (cavée de Dieppedalle, en août).

QUELQUES MOTS

SUR LES

MŒURS DE LA GALÉRUQUE DE L'ORME

A propos des dégâts occasionnés par cet insecte
aux ormes des boulevards de la ville de Rouen pendant l'été de 1875

PAR M. J. BOURGEOIS.



Il est certainement peu de personnes qui n'aient été frappées du triste aspect que présentent cette année les ormes de nos boulevards. En examinant leurs feuilles, on remarque qu'en certains points, elles sont complètement percées à jour ; sur d'autres, elles ont pris une teinte roussâtre, une apparence desséchée et sont devenues translucides, par suite de la disparition du parenchyme sur une partie de son épaisseur. Les nervures seules sont restées intactes et se dessinent en saillie à la face inférieure du limbe aminci. Ces altérations sont dues aux dégâts d'un coléoptère phytophage, la *Galleruca crataegi*, Forst (1), dont les larves

(1) C'est la *Galleruca xanthomelæna* Schk.; *calmariensis* F. du catalogue Mocquerys.

pouvaient s'apercevoir en quantité, il y a quelques semaines, sur les feuilles, sur le tronc et même autour du pied de nos ormes.

Le fait d'une pareille invasion de Galéruques n'est pas isolé. Il a été observé plusieurs fois sur divers points de notre pays. Ainsi encore, l'année dernière, notre savant collègue M. H. Lucas, dans le Bulletin des Annales de la Société entomologique de France, pour 1874 (p. ccxv), a signalé les dégâts occasionnés par les Galéruques aux ormes des promenades publiques de la ville de Cézanne. A la séance suivante, M. Barbat informait la Société qu'il avait fait, à Châlons-sur-Marne, des observations analogues à celles de M. Lucas.

La *Galleruca crataegi* peut donc être considérée comme un des dévastateurs les plus généralement répandus de l'orme, et j'ai pensé, qu'à ce titre, il serait peut-être utile de communiquer à la Société les quelques remarques que l'abondance heureusement exceptionnelle de cet insecte m'a permis de faire sur ses mœurs.

C'est vers la fin d'avril ou les premiers jours de mai que les Galéruques qui ont échappé aux rigueurs de l'hiver, — je parle des insectes parfaits, — commencent à se rechercher et s'accouplent. A cette époque, on peut les voir se promener sur les troncs et monter vers le feuillage. Quelques jours après, en examinant attentivement la face inférieure des feuilles, on apercevra, sur certaines d'entre elles, de petits corps pyriformes, d'un jaune pâle, disposés par groupes et serrés les uns contre les autres sur deux rangées parallèles. Ce sont les œufs. Ils sont placés un peu au hasard, tantôt sur une nervure, tantôt sur le limbe.

Les larves doivent commencer à paraître vers le milieu de juin. Sans entrer, à leur sujet, dans de grands détails

descriptifs, je rappellerai seulement qu'elles présentent, comme la plupart des larves de coléoptères, un corps composé de douze segments, sans compter la tête. Les trois premiers segments, qui correspondent à ce que les entomologistes appellent le *thorax* dans l'insecte parfait, portent chacun une paire de pattes d'un noir luisant et le dernier est muni à son extrémité d'un appendice destiné à faciliter la locomotion. Leur couleur est d'un noir plombé, à l'exception des côtés des segments et de la face ventrale qui sont jaunes. Un de leurs caractères les plus remarquables consiste dans les nombreux tubercules dont elles sont couvertes. Chaque segment, sauf le premier, porte en dessus deux rangées transversales de tubercules, d'autant plus saillants qu'ils sont plus rapprochés des bords. Quant au premier segment, il est recouvert d'un écusson brillant qui en occupe presque toute l'étendue et présente seulement deux tubercules latéraux. Tous ces tubercules sont couronnés de poils divergents, ce qui donne à la larve un aspect assez velu. En dessous, chacun des segments abdominaux est également muni de plusieurs petits mamelons de couleur noire. — Après leur complet développement, ces larves atteignent une longueur de 10 millimètres environ.

Les larves de la *Galleruca crataegi* subissent-elles plusieurs mues dans le cours de leur existence ? Je ne saurais le préciser. Ce qu'il y a de certain — car j'ai pu le constater *de visu* — c'est qu'elles changent de peau au moins une fois, lorsqu'elles sont arrivées à peu près à la moitié de leur croissance. Cette opération se fait assez promptement. La larve se colle par son extrémité postérieure sur la feuille ; puis, sa peau s'étant fendue longitudinalement sur le dos, elle s'en dégage peu à peu et finit bientôt par l'abandonner tout à fait, comme une défroque désormais inutile. Ces

vieilles peaux restent adhérentes aux feuilles et y persistent assez longtemps. Immédiatement après sa mue, la larve est d'un jaune soufré ; mais cet état n'est que passager et ses téguments ne tardent pas à reprendre leur couleur normale.

J'ai déjà dit que c'est à la face inférieure des feuilles que se tiennent les larves de Galéruques, broutant le parenchyme sur une grande partie de son épaisseur. Ce qu'il en reste n'est plus qu'une couche très-mince, demi-transparente, qui a pris la teinte roussâtre des feuilles sèches et sur laquelle les moindres nervures se détachent en relief. Généralement le réseau de ces dernières est scrupuleusement respecté. Il y a cependant des exceptions. Ainsi, parmi plusieurs larves que j'élevais en captivité, j'en ai remarqué quelques-unes, arrivées à peu près au terme de leur croissance, qui, au lieu de se contenter de brouter le parenchyme, rongeaient la feuille sur toute son épaisseur, en ne laissant de côté que les plus grosses nervures. Ce cas est-il général, et doit-on admettre que chez toutes les larves il arrive une période où les organes buccaux ont acquis une consistance suffisante pour attaquer des parties plus coriaces ? Ou bien, ne faut-il voir, dans le fait dont je viens de parler, que la conséquence d'un plus grand appétit de quelques-unes d'entre elles, moins raffinées dans leurs goûts et qui mettraient, en matière d'aliments, la quantité au-dessus de la qualité ? — Quoi qu'il en soit, on s'expliquera maintenant pourquoi sur certains points les feuilles présentent l'aspect d'un réseau transparent, tandis que sur d'autres elles sont percées de part en part.

Après un mois et demi, deux mois de semblables ripailles, le moment est venu pour les larves de Galéruques de se transformer en nymphes. Elles redescendent alors du feuil-

lage et se mettent en quête d'un abri. M. Goureau, dans son excellent ouvrage sur *les Insectes nuisibles aux forêts et aux arbres d'avenues*, suppose qu'elles pénètrent dans le sol. Peut-être est-ce le cas pour quelques-unes, mais il est aisé de se convaincre qu'une grande partie, sinon toutes, se contentent de se réfugier dans des crevasses de l'écorce. En effet, en soulevant les fragments de cette dernière dans les arbres attaqués, on peut devenir en quelque sorte témoin de la métamorphose. Au milieu d'un amas considérable de larves immobiles et repliées sur elles-mêmes, se détachent de place en place de petites masses d'un jaune soufré qui ne sont autre chose que des nymphes. Si on les examine avec un peu d'attention, on distinguera facilement les antennes, les pattes avec leurs tarses de trois articles, les élytres ramenées sous le corps. C'est, en un mot, l'image exacte de l'insecte parfait, ramassé sur lui-même et dont chaque organe séparément est emmaillotté d'un fourreau.

On sait que les nymphes de coléoptères sont inactives. Retirées sous leurs abris, dans une immobilité absolue, elles semblent complètement privées de vie jusqu'au jour, où se débarassant des langes qui le recouvraient, l'insecte apparaît sous sa dernière forme. C'est dans le courant du mois d'août que cette métamorphose s'accomplit pour la *Galleruca crataegi*. Les insectes parfaits remontent alors sur les ormes et achèvent d'en ronger les feuilles, augmentant ainsi les dégâts causés par les larves.

Bientôt cependant arrive l'automne, puis les feuilles tombent, partant plus de nourriture. Les Galéruques retournent alors aux mêmes abris qu'avaient recherchés les larves pour se métamorphoser en nymphes, c'est-à-dire dans les crevasses de l'écorce. Aux premiers froids, on les voit quelquefois

se rapprocher des habitations, venir couvrir nos fenêtres ou pénétrer dans nos appartements, comme pour solliciter un refuge contre les rigueurs de la saison. Le nombre de ces insectes qui périssent pendant l'hiver doit être considérable. Il n'est pas rare de rencontrer, au printemps, leurs corps desséchés, accumulés sous les écorces des vieux ormes; quelquefois on y trouve en même temps des nymphes qui ont été arrêtées dans leur développement par une cause dont il est facile de se rendre compte. Toutes celles que j'ai pu récolter étaient percées d'une ouverture circulaire par laquelle, sans aucun doute, était sorti un parasite, dont l'évolution, commencée aux dépens de la larve, s'était achevée dans le corps de la nymphe.

C'est ainsi que la nature, toujours fidèle à son système de pondération entre tous les êtres, a su placer, ici comme partout, le remède à côté du mal. « Lorsqu'une espèce nuisible, favorisée par des circonstances heureuses, — dit M. Goureau, — se multiplie outre mesure, ses parasites se multiplient en même temps et finissent par prendre le dessus et par l'exterminer, sauf un très-petit nombre d'individus qui échappent à la destruction générale. L'année suivante les parasites, ne trouvant plus d'aliments, périssent à leur tour et tout rentre dans l'ordre régulier (1). »

(1) Ch. Goureau. *Les Insectes nuisibles aux arbres fruitiers, aux plantes potagères, aux céréales et aux plantes fourragères*, p. XI.

Voir aussi, sur le même sujet, une Note de M. Adam dans le *Bulletin du Cercle pratique d'horticulture et de botanique du département de la Seine-Inférieure*, t. VI (1850), p. 107. — Cette Note, que m'a obligeamment signalée M. Malbranche, malheureusement trop tard pour que j'aie pu l'utiliser ici, contient d'intéressants détails sur une semblable invasion de Galéruqués dont eurent à souffrir les ormes des boulevards Cauchoise, Bouvreuil, rue de Crosne, etc. pendant l'été de 1850, en même temps que l'exposé de tentatives faites pour arrêter la trop grande multiplication de ces insectes.

ESSAI

SUR LES

RUBUS NORMANDS

PAR M. A. MALBRANCHE.



INTRODUCTION.

Le Congrès scientifique qui tenait à Bordeaux, en 1863, sa vingt-huitième session, avait proposé la question suivante : « Le genre *Rubus* est un de ceux dont la spécification est la plus difficile à établir. — Proposer des bases nouvelles ou plus précises pour la délimitation de ses espèces. » Une autre question du programme était ainsi formulée : « La nomenclature des espèces botaniques est menacée de devenir bientôt un chaos inextricable. Quels seraient, dans l'intérêt de tous, les moyens de conjurer ce fléau. » Il est probable que les auteurs de ces questions visaient la monographie des *Rubus* que M. Muller venait de faire paraître.

Les temps sont-ils changés ? Oui ; on compte aujourd'hui quelques centaines d'espèces de plus, et tous ceux qui ont travaillé à l'étude de ce genre difficile ont suivi le même courant. Les *Rubus* sont aujourd'hui au pouvoir de l'école

à laquelle MM. Muller et Jordan ont donné leur nom. De savants botanistes, MM. Timbal Lagrave, Chaboisseau, Boulay, Lefèvre, Genevier, se plaçant au même point de vue, ont, chacun de leur côté, nommé une foule de formes dont le nombre croissait rapidement avec de nouvelles excursions, et on peut porter aujourd'hui à plus de quatre cents les espèces décrites par ces laborieux explorateurs. Les observations inquiètes du Congrès scientifique de 1863 sont toujours opportunes et actuelles.

Loin de moi la pensée de vouloir dénigrer les travaux de botanistes dont je ne partage pas les doctrines et de méconnaître les services qu'ils ont rendu à la science : en faisant mieux connaître l'espèce, en révélant toutes les formes oubliées, négligées, qu'elle est susceptible de revêtir, en dégageant « quelques types excellents, dit M. Chaboisseau, restés trop longtemps confondus et qu'un déplorable parti pris pourrait seul récuser dans l'état actuel de la science. » (CHAB., *De l'Etude spécifique du genre Rubus.*) Mais je ne saurais cependant accorder une valeur spécifique à des caractères légers qui me paraissent uniquement dus à des influences déterminées par les circonstances de sol, d'altitude, de sécheresse ou d'humidité, d'ombre ou de soleil. Dans les Ronces vosgiennes, beaucoup de formes appauvries ont été l'occasion de créations peu légitimes, à mon avis, et auraient dû être rattachées à des types normalement développés. M. Genevier, dans les deux cent vingt-cinq espèces qu'il décrit, n'indique pas une seule variété ; toutes les formes, si peu différentes qu'elles soient, sont pour lui autant de types spécifiques. La science périt sous cette exubérance de richesses. « Il n'y a plus de science où il n'y a que des individualités, » c'est M. Duval-Jouve qui fait cette remarque. « La distinction de ces espèces fondées

sur des différences si légères, dit encore M. Chaboisseau, est impossible aux bons botanistes et incertaine même pour leurs auteurs. » (*loc. cit.*) « La spécification, m'écrivait un botaniste distingué, est descendue jusqu'à l'individualité. » « L'espèce est pulvérisée, selon M. Germain de Saint-Pierre, dans des distinctions subtiles. »

Il y a donc lieu de procéder aujourd'hui à une rigoureuse synthèse, de rechercher d'après quelles bases on pourrait grouper toutes ces formes et reconnaître le type spécifique sous ces variations innombrables. Vrai Protée, il échappe à nos investigations ; ses limites, comme ses caractères, sont presque insaisissables. Où trouver le trait d'union entre ces formes où la nature semble se jouer de nos classifications ? Les *Rubus* foisonnent partout et dans les situations les plus diverses ; il ne faut pas s'étonner de la mobilité de certains caractères soumis à des influences si variées. La variabilité de ces plantes égale leur ténacité à vivre et à se multiplier : « *ita pessima atque exsecranda res propaginem tamen docuit ac viviradicem.* » (Plin.)

On pourrait très-bien appliquer aux *Rubus* ces réflexions d'un éminent physiologiste : « On s'imagine souvent qu'il est facile et tout au moins possible de dénombrer et de classer toutes les variétés d'une espèce, comme si ces variétés étaient elles-mêmes des espèces ; c'est une étrange erreur. La variété, son nom l'indique, *est une chose éminemment variable*. Aujourd'hui l'espèce en contient cent, demain elle en contiendra cent autres différentes ; ces formes de variétés se succèdent, se croisent, persistent plus longtemps les unes que les autres ou disparaissent lorsqu'à peine on a eu le temps de les étudier et de nouvelles prennent leur place. » (FRÉDAULT, *Traité d'anthropologie*.) La question n'est donc pas d'étudier les variétés chacune en

particulier, mais de reconnaître par les modes sous lesquels elles se sont déjà présentées, par les causes qui les produisent, dans quelles limites elles sont renfermées, et par conséquent dans quelles limites se maintient le type spécifique (*Ibid.*) Dans des genres aussi polymorphes, c'est là une œuvre difficile entre toutes. M. Godron dit quelque part « qu'il faut avoir laborieusement pratiqué l'espèce pour avoir le sentiment de ce qui est espèce et de ce qui ne l'est pas. » Les caractères spécifiques peuvent s'affaiblir, varier dans une certaine mesure, mais ils ne peuvent disparaître entièrement, l'espèce serait autre. On a fait un raisonnement qui fait mieux comprendre ce principe : Si le rouge, par exemple, est caractéristique d'une espèce, fût-il affaibli, dégradé au point qu'il se trouvât mêlé pour 1 millième à 999 de blanc, ce ne serait pas encore l'entité spécifique voisine, le blanc.

M. l'abbé Chaboisseau, dans une étude sur l'espèce dans le genre *Rubus*, et plus récemment M. Babington, dans son introduction aux *Rubus* de la Grande-Bretagne, ont fait connaître toutes les particularités de la végétation des *Rubus* et les caractères distinctifs qu'on peut y trouver ; mais je ne vois pas qu'ils aient cherché à connaître et à évaluer le mode d'influence des circonstances diverses où les plantes peuvent se trouver placées. La récolte, depuis dix ans, d'un grand nombre de *Rubus* dans une localité restreinte, il est vrai, m'a permis quelques remarques qui trouveront leur place dans ces considérations générales.

On peut dire d'abord qu'il est acquis à la science que, parmi les caractères, le *nombre* l'emporte sur la *forme*, celle-ci sur la *pubescence* ; la *couleur* des organes est le caractère le moins important. Cela entendu d'une façon générale est hors de contestation dans la majorité du règne

végétal. Les exemples abondent : le nombre des cotylédons, celui des pièces des verticilles floraux sont des bases de classification qui souffrent peu d'exceptions. Dans le système linnéen, le nombre des parties tient une place constante pour des groupes très-naturels. Les adhérences, la forme viennent ensuite, manifestant une certaine fixité. La vestiture des organes, la pubescence, l'armure varient selon l'exposition en plus ou en moins. Beaucoup d'espèces ont leurs variétés *glabra*, *hirsuta*. La couleur est par-dessus tout inconstante, le *Nimium crede colori* est toujours vrai ; les *Vinca*, *Campanula*, *Polemonium*, etc., sont blancs ou bleus ; l'*Anagallis* est rouge ou bleu, sans que l'on puisse expliquer ces variations, et la dégradation des couleurs a fait naître ces variétés *pallida*, dont beaucoup de types présentent des exemples.

Pour les *Rubus*, voyons d'abord quelle part ont les stations dans la variabilité des organes. Dans les expositions découvertes, sous l'influence solaire, les tiges se colorent, les faces se creusent, les aiguillons sont plus forts et plus vulnérants, les glandes se multiplient, généralement la plante se développe avec plus d'énergie, l'inflorescence est plus ample et plus compliquée. Les feuilles sont plus petites, mais plus épaisses, plus nerveuses, plus divisées, le tomentum qui les recouvre inférieurement plus abondant et plus blanc. (*Calidissimus locus atque maxime apricus albissimum reddit foliis colorem densissimumque tomentum*, WEIH et N.) Les ramules de l'inflorescence, les calices prennent souvent des acicules. Les pétales voient parfois leur forme se rétrécir et leurs nuances s'affaiblir. Il faut se garder des formes exagérées aussi bien que de celles réduites, appauvries, qui viennent à l'ombre des grands bois et sont quelquefois rendues méconnaissables ; on a beaucoup

de peine à les relier aux mêmes types qui ont crû baignés par la lumière et le grand air. — L'ombre, en effet, la fraîcheur sont favorables au développement des parties vertes, aux feuilles larges, vertes, concolores, aux pétales larges ; les feuilles sont plus minces, plus glabres et moins divisées, et, comme nous l'avons dit, les inflorescences sont plus ou moins atrophiées. Vraisemblablement, le terrain calcaire ou siliceux, fort ou léger, l'altitude, l'humidité ou la sécheresse ont une action modificatrice que je convie les botanistes à étudier. Passons en revue maintenant les organes des *Rubus* et tâchons d'apprécier la valeur des caractères à en tirer.

Turion. La *direction* me paraît pouvoir fournir de bons caractères ; je m'étonne que M. Chaboisseau en fasse si bon marché. En faisant la part des entraves apportées par le voisinage on peut, dans bien des cas, reconnaître une direction accentuée selon un des trois modes : érigé, arqué ou procombant. M. Godron a donné peut-être à la direction trop d'importance en s'en servant comme caractère de section, parce qu'elle réunit des plantes que beaucoup d'autres caractères séparent, mais on ne peut la négliger dans les descriptions (1).

Les *aiguillons* ont une importance que personne ne conteste, non par leur nombre, qui peut varier dans certaines limites, « chaque espèce pouvant offrir l'état *subinermis* et l'état *ferox*, » (CHABOISS.) mais dans leur forme. Déjà Arrhenius avait écrit « *arma caulis maximè essentialis character.* » Cet auteur, ainsi que Babington, les

(1) Linné, dans la *Philosophie botanique*, dit de la tige : « *Trunci notæ differentias sæpè optimas edunt ; et caulis in multis plantis ita essentielles præbet differentias, ut eo demto, nullo certitudo speciei.* » § 276.

compare à différentes hauteurs de la tige, *a radice ad apicem*, et décrive des aiguillons *conformes* ou *multiformes*, selon qu'ils sont semblables ou dissemblables, examinés à diverses hauteurs. Je n'ai jamais recherché ce caractère ; il est certain que ceux de la base et du sommet diffèrent très-souvent de ceux du milieu de la tige, et que là seulement se trouve la forme normale. M. Chaboisseau les envisage dans un même entre-nœud ; alors il constate qu'ils sont homogènes ou tous semblables, situés régulièrement sur les angles (*angulicoles*) ; ou bien ils sont dissemblables, hétérogènes, répandus sans ordre sur toute la surface (*épars*). Ces dispositions correspondent assez exactement à l'état de la tige anguleux ou arrondi ; mais il y a des formes intermédiaires, des tiges subanguleuses avec des aiguillons épars ou angulicoles. Il ne faut pas oublier que beaucoup de tiges sont arrondies à la base et anguleuses au sommet ; donc, observer les tiges au milieu de leur hauteur. Nous avons vu aussi que leur nombre varie selon la station de la plante ; mais leur *forme* nous semble constante, comprise d'une façon un peu générale et observée à mi-hauteur de la tige (*forma semper nobis constans visa est*, ARRHEN.). Les aiguillons droits peuvent être un peu inclinés, mais ne sont jamais crochus, falqués, formes tout à fait caractéristiques.

Les *glandes* pédicellées, seules à considérer et bien visibles, transformations d'acicules, sont un caractère de premier ordre. Les espèces habituellement sans glandes en présentent-elles, on peut fort suspecter que l'on a affaire à des hybrides. On conçoit que les glandes manquent là où elles existent normalement, mais on comprend moins qu'elles apparaissent où elles n'existent pas.

La *couleur* et la pubescence de la tige varient selon l'exposition. La présence d'une *pruine* glauque paraît un carac-

tère assez constant, mais disparaissant quelquefois sur la plante adulte.

Les *feuilles*, qui peuvent être ternées ou quinées, présentent souvent les deux états sur la même tige : le premier à la base, et le second au milieu ou au sommet. Il n'y a là qu'une différence de soudure ou de séparation, qui n'infirmes point la valeur du nombre que nous avons posée d'abord ; les feuilles pédatées, où la paire inférieure est attachée sur les pétioles de la paire supérieure, en sont une preuve, ainsi que les feuilles 3-4-5-nées réunies sur la même plante et l'élargissement souvent lobé des folioles extérieures. La forme de la foliole terminale est seule à considérer ; elle peut varier, dans certaines limites, de l'ovale à l'obovale et à l'arrondie par la dilatation du limbe au sommet ou à la base ; quelquefois aussi le limbe, en se rétrécissant, donne naissance à des formes atténuées à la base, cunéiformes, ou acuminées au sommet. Les *dents* observées sur de *bonnes feuilles* offrent des caractères utiles à noter ; elles peuvent être presque simples ou composées, aiguës ou mucronées, squarreuses quelquefois comme étalées ou renversées. L'*indumentum* varie sur les feuilles de la base au sommet de la tige ou des rameaux. Il faut, pour certaines espèces non franchement discolores, n'y pas attacher trop d'importance ; mais, dans ce cas, le *tomentum* n'est jamais bien prononcé ni bien général. Les feuilles de la base des tiges ou des rameaux sont celles où il manque le plus souvent (1). — Le *pétiole* plan ou canaliculé est un ca-

(1) On ne devra pas confondre avec la pubescence ou le tomentum normal, une sorte de *pilosisme*, maladie (?) de l'épiderme, dans laquelle des poils nombreux verdâtres dressés, formant comme un velours épais serré, envahissent, sur des espaces souvent limités, les feuilles, les tiges, les aiguillons. Est-ce un *Erineum*?

ractère assez constant. Les *stipules* sont linéaires ou lancéolées, écartées ou rapprochées de l'aisselle.

Dans la tige fertile, il n'y a à s'occuper que des rameaux fleuris ; ils sont arrondis ou anguleux ; M. Chaboisseau estime assez ce caractère. Les *feuilles* 3-nées ou 5-nées sont une bonne note, mais leur forme n'offre rien de bien caractérisé. « L'*inflorescence*, dit encore l'auteur précité, garde son type dans les limites de la dilatation ou de l'appauvrissement. » Je suis parfaitement de cet avis. Les pédoncules multiflores dans la forme typique peuvent devenir 2-1 flore par débilité. Mercier a indiqué un caractère qui me paraît assez solide : c'est la division des ramules de l'inflorescence dès leur naissance (à leur base) ou vers leur milieu. La contraction ou l'allongement des ramules modifie l'aspect général, mais n'a aucune valeur spécifique. La direction des ramules, redressés ou étalés, doit être observée avec précaution, car elle varie un peu de la base au sommet de l'inflorescence. L'*armure* des rameaux suit à peu près celle du turion. La grappe composée est la disposition la plus habituelle de l'inflorescence ; elle est paniculée quand les ramules de la base s'allongent beaucoup ; quelquefois elle affecte un arrangement corymbiforme. Elle est nue ou accompagnée de feuilles plus ou moins haut ; ces deux cas peuvent se présenter pour la même espèce, d'où les formes *foliosus*, *bracteatus*.

Les *sépales* du calice sont susceptibles de se prolonger en un appendice comparable à celui des *Rosa*, d'où le nom de *rosacés* donné à ces calices ; mais cette particularité ne paraît pas constante ; elle se montre seulement quelquefois sur la fleur primordiale ; elle est fréquente chez les *glandulosi*. La couleur verte du calice dans les *suberecti* est remarquable et caractéristique ; ailleurs, il est habituellement tomenteux, prend des glandes et des acicules comme l'inflo-

rescence. Pour ces derniers caractères, je les crois soumis, quant à l'abondance ou à la rareté, à des circonstances de sol ou d'exposition.

Les *pétales*, d'après Arrhenius et Godron, présentent d'excellents caractères ; leur forme peut varier pour les dimensions, mais conserve d'une manière générale la figure typique. Ils sont plans ou chiffonnés, entiers ou échancrés au sommet, etc. Leur couleur varie du blanc au rose ; si une nuance est constante pour quelques espèces ; il en est d'autres dont la couleur se dégrade tellement qu'on les a décrits à fleurs blanches. Quelques pétales, blancs pendant l'anthèse, se colorent pendant la dessiccation.

La *coloration des organes sexuels* est trop inconstante pour être distinctive d'espèces. Elle apparaît quelquefois pendant la dessiccation de la plante. MM. Chaboisseau et Babington appellent sur ce point plus d'attention qu'on ne lui en a donné jusqu'ici. Les rapports de *longueur*, constatés dans les fleurs épanouies mais non passées, méritent d'être consignés. Le seul cas qui importe, c'est celui où les pistils égalent ou dépassent les étamines. Les *ovaires*, pendant l'anthèse, sont à peu près glabres ou poilus ou tomenteux ; ces caractères sont utiles à noter et ont de la valeur. Cet *indumentum* disparaît promptement après la floraison.

Le *réceptacle* conique persiste sur la tige quand le fruit a été séparé (*Idæi*) ou se détache avec le fruit à la maturité (*Fruticosi*). C'est là un caractère de premier ordre : Les *akènes* n'ont pas été étudiés par les monographes modernes. Arrhenius pensait qu'on en pouvait tirer de bons caractères. La *saveur*, indiquée quelquefois, est difficile à apprécier dans ses nuances et varie selon que la maturation est plus ou moins avancée. Un caractère important, bien que sujet peut-être à quelque variation, est celui tiré de l'attitude du

calice qui persiste avec le fruit. Je suis persuadé qu'il y a là un excellent caractère, mais l'observation a besoin d'être faite avec quelque précaution et constatée sur des fruits proches de la maturation, car le calice, rabattu immédiatement après l'anthèse, se relève quelquefois pour accompagner le fruit. Les auteurs du *Rubi germanici* ont déjà signalé ces alternatives : Arrhenius en parle pour les *glandulosus*, *cæsius* dans lesquels, après avoir été réfléchi sous la fleur, le calice embrasse étroitement le fruit (*sub anthesi reflexa, deinde, dum accrescunt fructus, magis eriguntur, ut subpatentes l. etiam adpressæ sint; tandem vero, fructibus maturis, rursus reflexa!* ARRH. V. *R. glandulosus*, p. 41). Pour le *cæsius*, il croit que les sépales se réfléchissent à la fin quand beaucoup de drupes se développent. M. Babington n'en parle pas. M. Chaboisseau tient grand compte de l'état du calice appliqué, étalé ou réfléchi. Il ajoute que, dans le *cæsius*, la pose du calice et la *poussière glauque* des fruits ne sont pas d'une rigueur absolue et nettement tranchées. En effet, soit que cette pruinose du fruit soit passagère ou accidentelle, souvent je n'ai pu la constater sur les fruits.

Enfin, l'époque de floraison est, pour M. Chaboisseau comme pour moi, une note décisive pour séparer les espèces. Il y a quelques espèces dont les turions donnent naissance à des bourgeons anticipés qui fleurissent à l'automne avec des apparences qui les ont fait méconnaître. (*R. fruticosus*, v. *umbrosus*.)

Hybridation. La question d'hybridité est loin d'être résolue par les botanistes qui ont traité des *Rubus*. Weihe et Mercier la soupçonnent. M. Chaboisseau pense que « l'hybridité, dont on a trop abusé pour expliquer certaines formes difficiles, joue cependant un grand rôle dans les embarras qui encombre la distinction et la classification spécifique ; »

mais il ajoute « qu'il n'a observé aucun fait qui puisse lui faire soupçonner des produits hybrides. » (*Et. specif. des Rubus*, p. 13.) M. Babington croit que les hybrides des *Rubus* sont aussi rares que ceux des autres genres. « Ceux qui adoptent, dit-il, cette manière de voir (formation de nombreux hybrides) n'ont jamais tenté d'en donner la preuve. Comme on l'a justement remarqué, en recourant à l'hybridité dans les cas difficiles, on élude la difficulté bien plus qu'on ne la résout. C'est un excellent moyen de cacher son ignorance sous une apparence dogmatique. Je crois à la légitimité des espèces, bien qu'il me soit impossible de la démontrer avec rigueur. La période de temps, presque indéfinie, qu'exigerait une culture expérimentale, seul moyen d'arriver à un résultat certain, rend la solution rigoureuse de ce problème presque impossible. » (BAB., *l. c.*)

Sans aucun doute, l'expérience n'a pas pu donner ses preuves, mais on a, ce me semble, de fortes présomptions qu'il se forme des hybrides en voyant : 1° la stérilité d'un certain nombre de *Rubus*; 2° les caractères communs à plusieurs, réunis sur une seule plante; 3° enfin, certaines espèces présentant des glandes, bien qu'elles appartiennent par tous leurs caractères à un groupe privé de ces organes. (*R. anomalus* MULL.) Il nous faut conclure, comme Weihe, en confessant notre hésitation et espérant de l'avenir de nouveaux faits : *Plura docebit dies*.

Je serais heureux que ce premier travail pût décider les botanistes à récolter et à étudier les *Rubus*. Quelques notes prises sur le vif sont un complément nécessaire des caractères que l'on peut constater en herbier; telles sont la station, le port, couleur et forme des pétales, état du calice fructifère, époque de floraison, etc. Il n'est pas plus difficile de distinguer les espèces du genre *Rubus* que les *Hiera-*

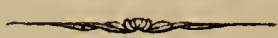
cium, les *Gnaphalium*, les *Rosa* dont les caractères sont tirés également de la forme des feuilles, de la vestiture, de l'inflorescence, etc. Dès 1846, M. Godron écrivait à M. le comte de Lambertye : « Plus j'étudie les *Rubus* et plus je crois que la plupart des espèces sont mieux caractérisées que beaucoup d'espèces de roses admises par les auteurs ; mais c'est sur le vif seulement qu'on peut saisir les caractères tirés de la direction des tiges, de leur forme dans les divers points de leur longueur, ce qui explique pourquoi, à moins d'une grande habitude, on reste incertain lorsque l'on étudie en herbier sur des échantillons incomplets. » « C'est avec grand plaisir, disait-il encore, que je vois cet échantillon . . . tout à fait conforme à ceux que je récolte aux environs de Nancy. N'est-ce pas là une preuve patente que les *Rubus* ont quelque chose de constant ? » J'ai reçu également depuis la publication de mon travail des *Rubus* de Suède, de Hambourg, de Silésie ; on les croirait recueillis aux environs de Nancy. »

Encore une observation relative aux descriptions : Linné ne voulait que douze mots pour décrire suffisamment une plante. » Il est insensé, dit-il dans sa *Philosophie botanique*, de mettre beaucoup où peu suffit . . . La brièveté est la beauté de l'art. » Je sais bien que cette brièveté lui a quelquefois été reprochée avec raison comme insuffisante et manquant de clarté. Le nombre des plantes, décuplé depuis ce célèbre naturaliste, nécessite des distinctions plus précises ; mais l'excès contraire ne peut-il pas mériter le même reproche ? Dans une description trop longue et trop minutieuse où les mêmes détails se reproduisent sans profit, où des nuances sans importance viennent compliquer la diagnose, les caractères essentiels sont noyés et méconnaissables ; on y remédie en partie par des caractères italiques, mais je serais plutôt

d'avis d'abrégé et de réduire. Les descriptions de M. Godron me semblent suffire à toutes les exigences et pouvoir, avec peu d'additions, servir de modèle.

La classification que je propose aujourd'hui n'est qu'un *Essai* dont les études ultérieures pourront améliorer la méthode et combler les lacunes. Je ne publie que les plantes sur lesquelles je suis fixé; d'autres devront plus tard prendre place dans cette énumération, soit comme variétés, soit comme type nouveaux, quand elles auront pu être complètement étudiées. Je recevrai avec reconnaissance les observations auxquelles il pourrait donner lieu, et les plantes bien échantillonnées qu'on voudrait bien m'adresser (1). Je serais heureux que cette tentative appelât l'attention des botanistes sur un genre un peu délaissé et les décidât à surmonter les ennuis de la préparation. Puisse-t-elle provoquer, enfin, de la part de nos savants naturalistes une étude nouvelle dans le courant d'idées que beaucoup partagent et que j'essaie de faire prévaloir.

(1) Il est indispensable, je le répète, pour se former une opinion sur une plante, d'en voir plusieurs exemplaires bien choisis dans les formes moyennes avec de bonnes feuilles et des fragments de tige pris au milieu ainsi que de jeunes fruits.



RONCES NORMANDES.

RUBUS L. gen. 632.— Calice persistant, à 5 divisions, à tube plan, ne recouvrant pas les carpelles; 5 pétales; étamines nombreuses; styles insérés presque au sommet des ovaires. Carpelles nombreux, pourvus d'un péricarpe charnu et d'un noyau osseux et ridé, réunis en tête sur un réceptacle charnu, conique ou discoïde. Feuilles palmées ou pennées.

S. I. *FRUTICOSI*. — Feuilles palmées. Réceptacle adhérent aux carpelles.

1	{	Des glandes stipitées.	2.
		Pas de glandes stipitées	4.
2	{	Tige glauc.; aiguill. inég.; cal. fruct., relevé ou étalé. <i>CÆSII</i> .	
		Tige non glauque	3.
3	{	Aiguill. égaux angulic.; glandes rares ou nulles. <i>SYLVATICI</i> .	
		Aiguill. inégaux épars; glandes nombreuses. <i>GLANDULOSI</i> .	
4	{	Feuil. discol.; feuil. toment. blanch. en dessous. <i>DISCOLORES</i> .	
		Feuil. vertes des 2 côtés ou légèrement cendrées. . <i>SUBERECTI</i> .	

A. *CÆSII*. Tige arrondie ou anguleuse, glauque au moins dans le jeune âge, glabre ou pubescente; aiguillons droits ou inclinés, inégaux épars; quelques glandes stipitées; Feuilles 3-5-nées, les 2 paires inférieures de folioles presque sessiles, concolores ou légèrement tomenteuses; sti-

pules souvent lancéolées. Inflorescence moyenne ; calice fructifère redressé sur le fruit ou étalé.

1. R. cæsius L. *Fl. suec.*; DC. *Fl. fr.*, t. IV, p. 474; WEIHE et NEES, *Rub. germ.*, p. 102, t. XLVI, A; ARRHEN., *Mon.*, p. 50.; GR. et GODR., *Fl. fr.*, t. I, p. 537; GENEV., *Mon.*, p. 9; BOUL., *R. Vosg.*, 20; *Ass. Rub.*, 58, 59. — Turion *arrondi* ou subanguleux *glauque-pruineux*, arqué, à aiguill. fins ou moyens nombreux, *un peu glanduleux*. Feuilles *3-nées*, plus rarement *5-nées*, *dentées-lobées* ou simplement *dentées*, la foliole moyenne ovale-rhombôïdale-cunéiforme et entière à la base ou ovale-delloïde ou ovale-cordiforme ; pétiole *canaliculé*, stipules *lancéolées*. Ram. floral à *feuill. 3-nées*. Inflorescence *moyenne ou petite*, variant de la grappe au corymbe, à *ramules divisés dès la base* et quelquefois fasciculés ; pétales ovales ou arrondis, *échancrés* au sommet, *blancs* ou légèrement *rosés* ; jeunes carpelles *glabres*, carpelles mûrs *peu nombreux*, *gros-gonflés*, souvent *glauques* ; calice fructifère *relevé* sur le fruit.

A. *umbrosus* WALLR. *Sched.*; GODR. *l. c.*; *R. cæsius a. aquaticus* W. et N. *l. c.*, p. 105. — Feuilles *3-nées*, *glabrescentes* entières arrondies ou atténuées à la base. Fleurs moyennes ou grandes (*grandiflorus* MERC.). — Lieux frais ombragés.

B. *glanduliferus* WIRTG. *R. ligerinus* GEN. *Mon.*, p. 18; BOUL., *Ass. Rubol.* 59 (forme appauvrie). — Folioles cordiformes-arrondies ou deltoïdes (*betulæformes*). Inflorescence subpaniculée ; calice très-glanduleux, parfois aculéolé. — Haies voisines de la Seine : Quevilly, Saint-Adrien ; Caen, Bayeux. — Juin.

C. *agrestis* W. et N. *l. c.* GODR. *l. c.* *R. agrestis* MERC.

Rub. genev. in Reut. — Turion plus robuste et plus aculéolé, subanguleux. Feuilles 5-nées ou sub5-nées, plus épaisses, ridées, veloutées-tomenteuses en dessous ; la fol. moy. souvent échancrée ; dents fines. — Haies ; bord des champs.

D. *pseudo-cæsius* MERC. l. c. *R. degener* GEN. Mon., p. 22 (*ex ipso*). — Plante habituellement stérile, peut-être hybride de l'espèce suivante avec le *cæsius*. Inflorescence en grappe longue composée, à ramules divisés dès la base et comme fasciculés, de longueur moyenne ou courts, grappe étroite (*R. conglomeratus* BOUL. Ass. Rub. 149. *R. Lecoquii* GEN. Mon. suppl., p. 27) ou ramules très-allongés, grappe lâche (*R. spiculatus* BOUL. Ass. Rub. 56), selon que la plante croît dans les terrains secs, frais ou ombragés. — Saint-Adrien, Quevilly, Bondeville. — Juin.

2. **R. dumetorum** W. et N. *Rub. germ.*, p. 101. T. XLV, pr. max. p.; MERC. *Rub. gen.* in Reut., p. 263. *R. corylifolius* SMITH. BOR. Fl. centr. — Turion dressé-arqué retombant glauque dans le jeune âge, anguleux glabrescent ou pubescent, glandes rares, à aiguill. moy. ou petits. Feuill. 5-nées concolores ou légèrement tomenteuses ; la fol. moy. ovale ou ovale élargie, non ou peu échancrée ; dents presque simples ; pétiole canaliculé ; stipules linéaires. Ram. flor. à feuill. 3-nées, rarem. 5-nées concolores. Inflorescence en grappe composée, à ramules divisés dès la base, plus ou moins feuillée ; calice finement aculéolé ou non. Pétales blancs grands ovales-élargis ou orbiculaires. Jeunes carpelles glabres ; calice fructifère relevé. — Haies ; bois. — Juin, juillet.

B. *tomentosus* W. et N. l. c. — Feuilles larges arrondies veloutées en dessous, surtout sur les rameaux.

c. *ferox* W. et N. l. c. *R. adenoleucos* BOUL. Ass. Rub. 128.

— Feuilles *ovales-arrondies*, un peu échancrées ; stipules *linéaires-lancéolées*. Plante plus aculéolée dans toutes ses parties ; glandes nombreuses surtout dans l'inflorescence, à tête blanche (mucédinée parasite). Grappe raccourcie un peu compacte. — Coteaux calcaires ; haies. — Rouen.

d. *umbrosus*. *R. pilosus* BOUL. in litt. (1874). — Feuill. *concolores* ; les supérieures raméales dépassant souvent l'inflorescence *appauvrie*, à *ramules allongés*. — Lieux ombragés.

3. **R. Wahlbergii** GR. et GOD. *Fl. fr.*, 539 ; *R. dumetorum* v. *glabratus* GOD. *Mon.*, p. 13 ; *R. rotundifolius* MULL. in *Mart. Don. Fl. Tarn.* *R. orbiculatus et dilatatus* BOUL. Ass. Rub., 48 et 125 (non *R. Wahlbergii* GOD. *Mon.*, p. 16). — Turion *glaucescents* arqués, anguleux à angles arrondis, *glabrescents* ; aiguill. moyens ou forts *angulicoles*. Feuill. *grandes* 5-nées, les folioles *se recouvrant*, la moy. *cordif. arrondie*, pubescente en dessous ou couverte d'un léger tomentum ; dents un peu grandes, presque simples ; pétiole *plan* ; stipul. *linéaires*. Ram. flor. à feuell. 3-nées, à aiguill. *assez forts et assez nombreux*. Inflorescence en grappe composée *presque nue* ; calice vert-blanchâtre, *sans glandes* ni aiguill. Pétales *blancs* ou un peu rosés ; calice fructifère *étalé* ou réfléchi. — Haies ; Quevilly, Dieppedale.

B. SYLVATICI. — Turion anguleux, aiguillons égaux angulicoles, glandes stipitées nulles ou rares. Feuilles 5-nées (rarement 3-nées) *concolores* ou légèrement tomenteuses en dessous ; calice fructifère réfléchi.

4. **R. vulgaris** W. et N. *R. germ.*, p. 38, t. XIV. — Turion arqué anguleux, *glabre* ou pubescent; aiguill. égaux angulicoles. Feuilles 5-nées (rarem. 3-nées ou *pedato* 5-nées) concolores, pubescentes veloutées ou un peu tomenteuses en dessous; à folioles toutes pétiolées, la moyenne ovale-élargie ou cordiforme, entière ou un peu échancrée; pétiole *plan*; stipules *linéaires*. Ram. flor. à feuell. 5-nées et 3-nées, les supérieures *souvent discolores*; inflorescence en grappe, ordinairement composée ou subpaniculée, *nue* dans la plus grande partie; calice tomenteux blanchâtre, à aiguill. et glandes *rares ou nuls*. Pétales blancs ou rosés, *ovales* entiers ou dentés au sommet; jeunes carpelles *glabres* ou pubescents; calice fructifère réfléchi. — Côteaux calcaires; bois. — Rouen, le Havre, Bernay. — Juillet.

A. *glabratus* W. N. l. c. *R. Godroni* LEC. et LAM. *Cat. Auv.*; GR. et GOD. *Fl. fr.* — Feuell. *larges arrondies concolores* ou un peu cendrées-tomenteuses en dessous. Pétales *larges-orbiculaires*.

B. *umbrosus* W. et N. l. c.; ARRHEN.; BOR.; *R. umbraticus* MULL. *Vers.*; GENEV. *Mon.*, p. 169 (non *Mém. Soc. ac.*). — Turion *poilu-pubescent*. Feuell. ovales ou un peu rhomboïdales, souvent entières, *concolores*, garnies en dessous de longs poils *pectinés* sur les nervures et d'une pubescence *veloutée-brillante* (*hirto-velutina* W. et N.), d'un ton vert-jaunâtre. Dents un peu composées. — Bois. — Bernay, Rouen.

5. **R. vestitus** W et N. *R. germ.*, p. 81, t. XXXIII; BOR., 3^e éd.; MERC. in Reut., p. 276; GR. et GOD., *Fl. fr.*, t. I, p. 541; GENEV. *Mon.*, p. 160. — Turion arqué anguleux, coloré, *velu hispide* (*strigoso-pilosus*). Feuell. 3-5-nées moyennes, subconcolores en dessous ou *cendrées*-

veloutées; la fol. moy. *ovale-arrondie entière*. Pétiole *plan*; stipules fines. Ram. floral à feuell. 3-nées semblables aux caulinaires. Infloresc. moyenne en grappe composée, quelq. un peu pyramidale, à peu près *nue* à ramul. divisés *au delà du milieu*; calice *aculéolé*; pétales *moyens arrondis* blancs ou rosés; jeunes carpelles *velus*. — Bois; bord des chemins. — Rouen, Brionne. — Juillet.

Le *R. leucanthemos* MULL.; GENEV.; BOUL. Ass. Rub., 27, n'en diffère pas.

6. **R. Borœanus** G. GEN. Mon., p. 154. — Turion *poilu un peu glanduleux*, à aiguill. inégaux *moyens ou petits*. Feuill. 3-5-nées, les infér. *concolores*, celles du milieu et du sommet *cenârées ou blanchâtres* en dessous, la foliole moyenne *ovale-élargie* ou *obovale*; pétiole et stipules comme le précédent. — Ram. flor. à feuell. 3-nées *finement dentées*, parfois incisées, les supér. *discolores*. Infloresc. composée de ramules *portant de petits corymbes*, peu aculéolée et glanduleuse; pétales *petits d'un rose vif*, ovales atténués ou arrondis; étamines et styles colorés; jeunes carpelles *velus*; cal. fructifère *réfléchi*. — Boisguillaume (Rouen), Neufchâtel. — Juillet.

7. **R. pilestachys** GR. et GOD. Fl. fr., I, p. 548; GENEV. Mon., p. 163 (non BILL. Exs. 2667). BOUL., Ass. Rub., 67-68. *R. macrophyllus* W. et N. *R. germ.*, p. 35. — Turion anguleux *dressé-arqué pubescent* ou *velu* à aiguill. moy. ou *petits*, à glandes stipit. nulles ou rares. Feuill. *grandes* 5-3-nées *concolores*; la foliole moy. *ovale elliptique* ou *obovale*, *échancrée à la base* et comme *plissée* à cet endroit; dents assez larges, presque simples; pétiole *plan*; stipules fines. Rameau floral à feuell. 3-nées

(rarement 5-nées à la base) *grandes concolores*, les supérieures atteignant ou dépassant le sommet de l'inflorescence ; celle-ci *petite* ou *moyenne*, en grappe *simple* ou peu composée, *hispide* ; pétales *rosés*, *obovales* atténués ; jeunes carpelles *glabres*. — Forêt Verte. — Juin, juillet.

Dans les bois découverts, en côte, la plante est plus petite, plus aculéolée et les feuilles raméales n'atteignent pas le sommet de l'inflorescence. — Elbeuf.

8. **R. micans** GR. et GODR. *Fl. fr.*, I, p. 546; BILL. *Exs.* 2452; *R. adscitus* G. GENEV. *Mon.*, p. 116. BOUL. in litt. — Turion arqué *décombant*, arrondi à la base, *velu*, à aiguill. *petits épars*. Feuill. 5-nées au bas et au sommet, 3-nées au milieu, d'un *vert pâle*, *concolores* à la base de la tige, *tomenteuses-blanchâtres* dans le reste ; dents *composées* au sommet des folioles, puis *simples* et *nulles* vers la base ; la fol. moy. ovale ou obovale ; pétiole et stipules du précédent. Ram. floral un peu *flexueux* à feuill. 3-nées analog. aux caulinaires, aiguill. *fins* et plus longs avec quelq. glandes dans les fleurs. Inflorescence en grappe lâche *peu composée*, un peu *feuillée* à ramules *étalés* ; pétales ovales-atténués, légèrement *rosés* ; jeunes carpelles *glabres* ; calice fructifère *réfléchi*. — Bois. — Rouen, Elbeuf, Brionne. — Juin-juillet.

C. GLANDULOSI. — Turion arrondi ou anguleux poilu, à aiguill. inégaux épars, petits ou moyens ; glandes stipitées très-nombreuses partout. Feuill. 3-5-nées, *concolores* ou légèrement *tomenteuses* ; calice fructifère relevé ou étalé.

* *Feuilles concolores.*

9. **R. Bellardi** W. et N. *Rub. germ.*, p. 93, t. XLIV;

GENEV. *Mon.*, p. 64; BILL. *Exs.*, 1869; *R. glandulosus* DC. *Fl. fr.* I, p. 542; *R. hirtus* W. et K. (non W. et N.). — Turion *arqué arrondi*, d'un jaune brun, à aiguill. fins. Feuill. 3-nées, la fol. moy. *ovale-elliptique* échancrée à la base, les latérales *courtement pétiolées*, toutes *concolores* en dessous, à dents *petites* mucronées superficielles; pétiole *plan*; stipules linéaires *éloignées de l'aisselle*. Ram. flor. à feuill. 3-nées. Infloresc. moy. ou petite, nue ou accompagnée de feuilles *simples ovales*; calice aciculé glanduleux, à sépales *allongés-appendiculés* d'un vert obscur ou pâle (*R. chlorostachys* BOUL. *R. Vosg.*, 17); pétales *blancs*, ovales *étroits*; calice fructifère *relevé*. — Bois, forêts. — Rouen, Elbeuf. — Juin. — Nous n'avons que la variété *umbrosus* GODR.

10. **R. hirtus** GR. et GOD., I, p. 543; *R. distractus* et *multifidus* BOUL. *Ass. Rub.*, 32, 33, 36. — Turion *arqué anguleux velu glanduleux*, à aig. nombreux inégaux. Feuill. 3-5-nées *poilues-pubescentes* en dessus, *concolores* en dessous, la foliole moy. ovale ou *obovale*, large, *accuminée* ou *cuspidée* au sommet, échancrée à la base; dents *composées*; pétiole presque *plan*. Ram. flor. à feuill. 3-nées velu hispide à aiguill. nombreux inclinés. Infloresc. moy. en grappe *lâche composée* ou *paniculée*, à ramules *redressés-corymbifères*; pétales *blancs* ovales; calice fructifère *relevé*; sépales *liserés de blanc* dans le bouton. — Bois. — Rouen, le Havre, Bernay. — Juin-juillet. — *F. cuneatus* NOB.; *R. ferrariarum* RIP. in GENEV. (*ex ipso*), folioles *atténuées-cunéiformes* à la base, surtout dans l'inflorescence. — Forêt Verte.

B. *uncinatus* NOB. — *R. grypoacanthos* LEF. et MULL. *R. uncatispinus* MULL. in Boul. *R. Vosg.*, 24. — Turion *arrondi*

subanguleux à aiguillons *recourbés-oncinés*, surtout sur les rameaux; pétales *étroits*. — Chemins, bois secs. — Canteleu.

c. *trichacanthos*. — *R. trichacanthos* MULL. *Annot. Fl. all.*; *R. hirtus* BILL. *Exs.*, 2056; *R. divexiramus* BOUL. in litt. — Turion *angul.* ou *subangul.*, à aig. *droits et inclinés*, longs et nombreux, surtout dans l'inflorescence. Feuill. ovales allongées à peine échancrées. Infloresc. nue ou feuillée (*R. phyllophorus* LEF. et MULL. in BILLOT, 3376) à ramul. *étalés* ou *divariqués*. — *F. elegans* BAUDOT in Herbar. Infloresc. peu développée, à divisions plus grêles.

d. *cinereus* GODR. *R. Guntheri* W et N. *R. germ.*, p. 63, t. XXI; *R. Menkei* BILL. *Exs.* 1868 (non W. et N.). *R. amplifolius* GENEV. in litt. — Turion peu velu à aiguill. *faibles* peu nombreux. Feuill. *ovales-cordiformes* échancrées, à peine velues en dessus. Infloresc. réduite, couverte ainsi que les calices d'un *tomentum cendré*, ceux-ci brunis par de petites glandes, aiguill. seulement inclinés. Cette variété s'éloigne passablement du type polymorphe et mériterait peut-être d'en être séparée. — Forêt Verte.

e. *rubicundus*. *R. rubicundus* (MULL.) BOUL. in litt. *R. rufescens* LEF. et MULL. (ex LEF); *R. hæmatocaulon* (BOUL.) GENEV. in litt. *R. erythrocaulon* BOUL. *Ass. Rub.*, 28. — Très-belle variété à feuillage d'un *vert agréable* et à glandes *purpurines* nombreuses. Feuill. *5-nées subpédattées*, *évidemment concolores*; la fol. moy. ovale elliptique, à dents presque simples un peu déjetées (squarreuses). Infloresc. moyenne, nue ou feuillée; calice longuement *appendiculé*; pétales, étam. et styles *purpurins*; jeunes carpelles *glabres*; calice fructifère *étalé* ou *relevé*. — Forêt Verte.

11. **R. Lejeunii** GR. et GOD. *l. c.*, p. 541; W. et N.

R. germ.? *R. Bloxami* (BAB.), BOR. 3^e éd.; *R. pilestachys* BILL., 2667 (non GODR.); *R. mentitus* MULL. *Ann. Fl. all.* — Turion robuste dressé arqué anguleux, velu-hispide, plus ou moins glanduleux, à aiguill. variables. Feuill. 5-nées péditées, concolores; la fol. moy. obovale-arrondie ou cordiforme arrondie un peu échancrée; dents moyennes inégales. Ram. flor. à feuill. 3-nées. Infloresc. grande à ramul. divisés vers le sommet, corymbifères, formant une grappe composée, feuillée à la base et quelquefois jusqu'au sommet (f. *bracteatus*); calice glanduleux aculéolé. Pétales larges ovales d'un beau rose discolores (pâles en dehors); étamines et styles purpurins; jeunes carpelles pubescents; calice fructifère réfléchi. — Rouen, forêt d'Eawy (Neufchâtel), Balleroy. — Juillet.

** Feuilles discolores.

12. **R. scaber** W. et N. *R. germ.*, p. 80, t. XXXII; BOR., 3^e édit.; GENEV., *Monog.*, p. 93; *R. dissociatus* BOUL. *Ass. Rub.*, 29. — Turion moyen arqué-décombant, grisâtre-hispide, aiguill. inégaux et glandes abondants. Feuill. 3-4-5-nées péditées; folioles ovales ou oblongues atténuées acuminées au sommet, presque entières à la base, grisâtre-tomenteuses en dessous; dents pointues presque simples. Inflorescence en grappe simple ou composée arquée-inclinée, nue dans la plus grande partie. Pétales blancs ou rosés, ovales-atténués; jeunes carpelles glabres; calice fructifère-réfléchi. — Sotteville (terrains sablonneux). — Fin juin.

13. **R. rudis** W. et N. *R. germ.*, p. 91, t. XL; BOR., 3^e éd.; BILLOT *Exs.*, 2059; Gr. et God. *Fl. fr.*, I, p. 544; MERC. in Reut.; LEVENT; GENEV. *Mon.*, 149. — Turion an-

guleux, à aiguill. moyens, *peu poilu*, glandes plus ou moins nombreuses, *courtes* et rendant la tige *rude*. Feuilles digito-pedato-5-nées, rarement 3-nées, *discolores*, légèrement cendrées en dessous, la fol. moy. ovale, entière à la base *arrondie* ou *cunéiforme*; dents *courtes*, *rongées-dentées* ou *squarreuses*. Ram. flor. à feuell. 3-nées (rarement 5-nées). Infloresc. en grappe oblongue *tomenteuse-hispide-grisâtre*; pétales *blancs* ou *rosés*, *ovales* quelquef., *étroits*; styles *rosés*; jeunes carpelles *poilus*; calice fructif. *réfléchi*. — Bord des chemins, des fossés. — Quevilly, Sotteville. — Juin-juillet.

v. *discerptus*. *R. discerptus* MULL.; CHABOISS.; GENEV. Mon., p. 144. — Feuill. nerveuses, *discolores* comme le type ou *subconcolores*, *atténuées-cunéiformes* à la base; dents *composées-lobées-squarreuses*. Ram. flor. à feuell. 5-nées; fol. quelquefois *falquées* (spéc. d'Etretat). — Orbec, Etretat (M. Ebran).

v. *linguifolius*. *R. linguifolius* GENEV. Mon., p. 146; *R. mutabilis* GENEV. Mon., p. 106. Folioles *ovales elliptiques cuspidées* à dents *fines*, *courtes*, *rongées*, *pointues*. — Terrain sableux. — Quevilly, Sotteville.

14. **R. flexuosus** LEF. et MULL. Vers.; GENEV. Mon., p. 115; LEVENT; *R. pyramidalis* BILL. Exs. 2058; *R. variabilis* LEF. (olim). — Turion *arqué-décombant coloré* anguleux, velu glandul. à aig. moyens ou petits inclinés. — Feuill. 3-nées, rarement 5-nées *pâles concolores* ou *légèrement cendrées* en dessous; la moy. *ovale elliptique* insensiblement et souvent longuement *acuminée* au sommet, presque entière à la base. Dents *courtes mucronées* presque simples. Pétiole *canaliculé* dans la moitié inférieure. — Ram. flor. remarquablement *flexueux*, à feuell. 3-nées. Infloresc. en

grappe composée, à ramules *divisés dès la base*, accompagnés quelquefois jusqu'au sommet de feuell. grandes *ovales*; calice bruni par les glandes, aig. rares, sépales à mucron court. Pétales blancs ou rosés, ovales-allongés *atténués à chaque bout*, styles *purpurins*; jeunes carpelles *pubescents*; cal. fructif. *réfléchi*. — Bois; Rouen, Elbeuf, Bernay. — Juillet, août.

v. *umbrosus*. — Grappe grêle allongée presque simple. Lieux couverts.

v. *paniculatus* LEVENT. — Plante robuste, grappe feuillée, ramules pluriflores. — Bois découverts; Darnétal.

D. DISCOLORES. — Turion anguleux, glabre ou peu poilu; glandes nulles; aiguill. égaux, angulicoles. Feuill. franchement discolores, blanches tomenteuses en dessous; calice tomenteux réfléchi.

15. **R. rusticanus** MERC. in Reut.; GENEV. *Mon.*, p. 241; BOUL. *Ass. Rub.*, 11. *R. discolor* CHABOISS.; LEF.; BILL. *Exs.* 1659 (non WEIHE). Formes nombreuses qui ont reçu des noms dont voici quelques-uns : *Pugeti*, *perarmatus*, *retrospiciens*, *disjunctifolius*, *floccosus*, *cuneatus*, *constrictifolius*, *subemarginatus*, etc., etc. C'est encore le *R. amœnus* de MULLER, *Arch. de Flore*, qui déclare que ce *Rubus* est le *discolor* de beaucoup d'auteurs français et qu'il remplace le *speciosus* dans les terres calcaires.

A. *genuinus* NOB. — Turion dressé, puis arqué, souvent violacé, anguleux à faces creusées, *cérosineux* (c'est-à-dire couvert d'un enduit cireux), à poils *stellatés courts frisottés*; aig. robustes; feuell. 5-nées digitées ou pédalées (rarement 3-nées ou à la base) glabres en dessus, *tomenteuses* en dessous, la foliole moy. ovale, obovale ou elliptique *entière*

ou un peu échancrée à la base, acuminée ou brusquement cuspidée. Dents *courtes obtuses* mucronées. Pétiole *plan*; stip. fines. Ram. flor. anguleux, à feuilles 3-5-nées, celles de la base *subconcolores*; inflorescence en grappe comp. longue, *nue* dans la plus grande partie, à *tomentum* *ras* souvent inerme, à ramules corymbif. de 3-5 fleurs (1-2 flores dans les formes appauvries); calice *petit* tomenteux à *mucron court*. Pétales *obovales-arrondis*, souvent *cunéiformes* à la base, *érodés-dentés* au sommet, *chiffonnés roses*, rarement presque blancs. Etam. et styles variables, souvent purpurins, jeunes carpelles glabres ou poilus; carpelles nombreux, petits; calice fructifère *réfléchi*. — Haies, bois, coteaux calcaires, lieux incultes. — Juillet, août. — M. l'abbé Letendre a trouvé à Quevilly une forme à feuilles laciniées-lobées que M. Boulay a nommée *R. cannabinus*, Ass. Rub., 16.

B. avellanus (MULL. et TIMB.) BOUL. Ass. Rub., 14; *R. secophylus* GEN. Mon., p. 178 (*ex ipso*). — Cet auteur place cette plante dans les *sylvatici*, mais il observe qu'elle peut aussi bien être rangée parmi les *discolores*. Feuill. *grandes*, variant sur le même pied de la forme *cordée* à celle *oblongue cuspidée-subrectangul.*, *tomentum grisâtre* léger. Infloresc. inerme ou à aiguill. courts. La plante s'élève quelquefois très-haut dans les haies des villages. — Brionne.

16. **R. thyrsoideus** (WIMM.) ARRHEN. Mon.; G. et GOD. Fl. fr., I, p. 547; BILLOT Exs. 1866; GENEV. Mon., p. 203; LEFÈVRE; *R. fruticosus* W. et N. R. germ., p. 24, t. VII (non L.). — Turion *dressé angul.* à faces excavées, d'un vert jaunâtre *bruni* ou *un peu vineux*, *glabre*, à aig. robustes. Feuilles digito-5-nées glabres en dessus et munies en dessous d'un *tomentum vert-blanchâtre* ou *cendré-*

verdâtre, souvent nerveuses. La fol. moy. *ovale*, *ovale-oblongue* ou *elliptique*, entière ou un peu échancrée, pointue ou acuminée. Dents simplement *pointues peu composées*. Pétiole *plan*; stipules linéaires *peu éloignées* de l'aiselle. Ram. floral *arrondi* en bas, pubescent, à aig. *crochus*, à feuell. *3-5-nées*, les inférieures concol. Inflorescence en grappe allongée composée *nue*, rarem. feuillée, à ramul. *dressés* (rarem. infloresc. contractée ou paniculée) peu aculéolée, calice vert-blanchâtre *inermé*. Pétales *blancs* ovales ou obovales, jeunes carpelles glabres ou pubescents; calice fructif. *réfléchi*. — Bois. — Rouen, Elbeuf, le Havre.

A. *genuinus* NOB. *R. candicans* (W.) GOD. *Exs.* 13; *R. phyllostachys* BOUL. *R. vosg.* 5 et Ass. *Rub.*, 20, 89; *R. similatus* (MULL.) CHABOISS. *Exs.*; *R. gallicanus* et *luteotifolius* LEF. Feuill. *ovales* arrondies, entières à la base ou un peu échancrées. Inflorescence thyrsôide ou paniculée.

B. *angustifolia* BOUL. Ass. *Rub.* 4 bis. *R. roseolus* (MULL.) BOUL. Ass. *Rub.*, 22. Feuilles plus allongées, *atténuées*, *cunéiformes* à la base. — Aclou (Eure).

Les *R. procerus* MULL., *sulcatus* et *podhariensis* HOLUBY, *R. Hung.* ne me paraissent que des formes robustes de cette espèce.

17. **R. argenteus** W. et N. *R. germ.*, p. 19; BOUL. *R. Vosg.*, 106 (non *R. argentatus* GEN.); *R. ligulatus* BOUL. in litt.; *R. speciosus* (MULL.) BILL. *Exs.*, 3073; *R. discolor* GOD. *Exs.*, 10. — Turion *arqué* angul. à faces *planes* ou peu creusées, vert-brunâtre ou un peu violacé, *pubescent*, jamais cérosineux; aiguill. forts, comprimés; feuell. *digito-5-nées*, la moy. *ovale-arrondie*, *entière* à la base, souvent longuem. acuminée, à tomentum *léger cendré-argenté*, à *bords ondulés*, à dents fines inégales-surdentées; pétiole

plan. Ram. flor. *arrondi* à la base, *long*, à feuell. 3-5-nées. Infloresc. en grappe moyenne ou longue composée, feuillée en partie; pétales *grands rosés ovales*; jeunes carpelles pubescents-poilus. — Bois, haies. — Rouen, Bernay.

E. SUBERECTI. — Turion anguleux glabre ou glabrescent; aiguill. égaux; glandes stipitées nulles. Feuell. 5-nées ordinairement concolores; calice verdâtre à bordure blanche, à peine tomentelleux, réfléchi ou étalé. Jeunes carpelles glabres.

18. **R. fruticosus** L. *Fl. suec.*; ARRHEN. *Mon.*, p. 23; GODR. *Mon.*, 36; GR. et GOD. *Fl. fr.*, I, p. 549; BILL. *Exs.*, 1177; GENEV. *R. microacanthus* KALT. BOUL. *R. Vosg.*, 101; *R. suberectus* BOUL. *Ass. Rub.*, 61. — Turion dressé glabre, verdâtre, aiguill. moy. égaux. Feuell. digito-5-nées, concolores glabrescentes ou pubescentes en dessus, plissées dans le jeune âge; la moy. cordiforme-ovale ou ovale, les infér. sessiles; dents presque simples; pétiole canaliculé, stipules linéaires ou linéaires-lancéolées. Rameau flor. moy. ou faible, pubescent, à aig. peu nombreux, à feuell. 3-nées. Infloresc. en grappe presque simple plus ou moins lâche-fastigiée, accompagnée par 1-2 feuell. simplés; ramul. 1-2 flores inermes; calice vert sans gland. ni aig., liseré de blanc; pétales blancs ou rarem. rosés, ovales-étroits entiers; étamines plus longues que les styles; calice fructifère relevé-étalé. — Plante précoce. — Bois, haies, chemins. — Mi-juin.

B. *umbrosus* NOB.; *R. rosulentus* MULL.; BOUL. *R. V.* 2 et *Ass. Rub.*, 63; *R. plicatus* W. et N., l. c. — Feuilles grandes cordiformes; pétales larges. Plante très-glabre. Une deuxième floraison, en juillet et août, a un aspect bien

différent et me paraît constituer le *R. suberectus* de la plupart des auteurs (non AND. ARRH.). Ram. flor. *long.* à feuell. 5-nées; inflorescence *plus ramassée*. — Rouen, Cherbourg. — Bois ombragés.

c. *fastigiatus*. *R. fastigiatus* W. et N. l. c. — Rameaux fleuris *souvent géminés*; plante réduite dans toutes ses parties. — Bois secs, terrains sableux. — Sotteville.

19. **R. nitidus** W. et N. *R. germ.*, 4; *R. affinis* BILLOT, 544 (non W. et N.). — Les petites formes se nuancent avec le précédent auquel on devra peut-être le réunir comme variété. Feuilles *ovales allongées*, non ou à peine échancrées. Inflorescence *en grappe composée aculéolée*; fleurs petites *rosées*; étamines *plus courtes que les styles* ou les égalant. Ici nous avons la forme *densa* W. et N. à grappe large très-composée, un peu compacte, aiguill. médiocres, simplement arqués. — Sotteville.

20. **R. affinis** W. et N. *R. germ.*, p. 22, f. III. GR. et GOD. *Fl. fr.*, I, 550; ARRHEN. *Mon.*, p. 25; *R. emergens* BOUL. *Ass. Rub.*, 3; *R. hamulosus* GENEV. *ex ipso* (non BOUL.). — Turion *dressé-arqué*, glabre angul., aig. robustes égaux. Feuell. digito-5-nées (parfois 7-nées) *discolores*, légèrement *tomenteuses-cendrées* en dessous; la moy. *ovale-arrondie échancrée*; dents *petites* superficielles presque égales *mucronées*; pétiole *canaliculé*, à aig. nombreux recourbés; stipules *linéaires*. Ram. floral long à feuilles 3-5-nées, à aig. moyens inclinés. Inflorescence plus développée que chez les précédents, *en grappe composée ou en panicule* nue ou feuillée; calice *petit, vert sur le dos des sépales*, aculéolé, à mucron court; pétales *blancs ovales-arrondis*, à onglet très-court; jeunes carpelles *velus*; ca-

lice fructif. *réfléchi*. Belle ronce des terrains siliceux. — Sotteville. — Fin juin.

S. II. *IDÆI*. — Feuilles pennées. Réceptacle conique se séparant de la baie.

21. **R. Idæus** L. *Fl. suec.*, 2^e éd.; DC. *Fl. fr.*, IV, p. 476; GR. et GOD, etc. — Turion *dressé*, arqué arrondi, glauque prumineux, à aig. fins. Feuill. *pennées* à 3-5-folioles *molles, plissées, blanches-tomenteuses*, la moy. ovale acuminée, échancrée à la base. Ram. flor. à feuill. 3-nées. Infloresc. lâche *feuillée*; calice à sépales acuminées; pétales *petits* ovales-lancéolés, *dressés*; carpelles couverts *d'une pubescence persistante*, rouges ou jaunes. — Forêts, bois. — Mai-juin.

EXAMEN

DE LA

MÉTHODE HISTOTAXIQUE DE M. DUVAL-JOUE

Appliquée à la détermination des Espèces

PAR M. MALBRANCHE ⁽¹⁾.

Parmi tant de botanistes remarquables que compte déjà la Normandie, M. Duval-Jouve tient une place distinguée, et après les Lamouroux, les Delise, les Lenormand, les Le Prevost, les de Brébisson, pour ne citer que les morts, il continue les traditions scientifiques qui sont l'honneur de ce pays de sapience. Né à quelques kilomètres de Bernay, à Boissy-Lamberville (2), M. Duval-Jouve, par ses aptitudes et son activité, s'est ouvert dans l'Université une carrière brillante, loin de son pays natal qui ne l'oublie pas et ap-

(1) Mémoire lu, à Bernay, à la réunion des Sociétés de l'Eure (section de Bernay), linnéenne de Normandie, de Caen, et des Amis des Sciences naturelles de Rouen.

(2) Le 7 août 1810.

plaudit à sa fortune. Retraité aujourd'hui, il a occupé successivement les fonctions de professeur à Arles, à Castellane; de Principal de collège à Grasse; d'Inspecteur d'Académie à Alger, à Strasbourg et à Montpellier.

Les nombreux travaux de M. Duval-Jouve se rapportent presque tous à des études organographiques ou à la distinction d'espèces litigieuses. Descripteur et historien, il a la patience et la sagacité pour rechercher et comparer les textes, contrôler les descriptions, discuter les synonymies, reconnaître les types observés, et établir enfin, si vous me permettez l'expression, l'état civil des espèces. Les Carex, les Graminées, les Fougères, les Equisetacées ont fait successivement l'objet des recherches historiques et taxonomiques du savant naturaliste. Familiarisé avec les études micrographiques, il a fait connaître des particularités d'organisation intéressantes et nouvelles. Habile dans l'interprétation des diagnoses spécifiques, il a rétabli le nom *princeps* de quelques espèces, distingué quelques-unes méconnues jusque-là et rendu évidente une synonymie très-controversée.

Il serait trop long, pour le temps qui nous est accordé, d'entrer dans des détails, je me propose seulement d'examiner le côté particulièrement nouveau des travaux de M. Duval-Jouve. Son œuvre capitale est sans contredit la méthode *histotaxique* dont il a révélé l'importance et qu'il cherche à faire prévaloir pour l'étude critique des espèces.

Histotaxie; si le mot est nouveau, la chose est ancienne. Depuis longtemps, on a accordé la plus grande importance à l'étude de l'organisation intime des plantes, et l'histotaxie n'est pas autre chose que l'examen comparatif de l'arrangement des éléments anatomiques des tissus des plantes. Les principales divisions du règne végétal sont fondées sur des considérations histotaxiques. M. Duval-Jouve fait les remarques

suivantes, bien propres à montrer l'importance des études anatomiques : La séparation des cryptogames cellulaires de ceux qui ont des vaisseaux, est établie sur des caractères tirés de la structure intérieure. Les Monocotylédonées diffèrent beaucoup plus des Dicotylédonées par la disposition des éléments anatomiques de leur tige que par leurs fleurs et leurs fruits. La détermination des Fougères par l'étude de la nervation, celle plus importante des bois fossiles par la structure interne, tous ces travaux de MM. A. Brongniart, de Buch, Gaudichaud, etc., auraient dû révéler à tous l'importance des comparaisons de cette nature. Il n'y avait qu'un pas à faire pour les appliquer aux végétaux vivants et passer du mode de division des faisceaux fibro-vasculaires en nervures au mode de disposition de ces mêmes faisceaux dans les pétioles ou dans les tiges. Tout s'est borné à quelques essais isolés de MM. Presl, Fée, M. Milde, pour la détermination des végétaux vivants (*Fougères, Equisetum*).

L'auteur attribue l'oubli où sont restées quelques tentatives heureuses à la trop faible diffusion des Recueils développant l'avantage des études histotaxiques pour l'étude critique des espèces et surtout à l'influence que Linné et de Candolle ont exercée et exercent encore sur les floristes (*sic*) français. Linné n'a consacré qu'une ligne pour recommander l'étude des plus petites parties : *Minimis partibus, per totum naturæ campum, certitudo omnis innititur* ; Phil. bot., § 280 (Dans tout le plan de la nature, toute certitude s'appuie sur les plus petites parties) ; mais il a décoré d'imposantes capitales des axiomes tels que ceux-ci : *Folia elegantissimas naturalissimas differentias exhibent* ; Phil. bot., § 277 (Les feuilles fournissent des caractères très-élégants et très-naturels) ; et plus loin : Toute différence est prise nécessairement du nombre, de la figure, de la pro-

portion et de la situation des diverses parties des plantes, *Differentia omnis e numero, figura, proportione et situ variarum plantarum partium necessario desumatur* ; *Id.*, § 282. De Candolle, dans son *Organographie*, a dit aussi « que la texture intime des végétaux, vue aux plus forts microscopes, offre peu de diversité. » (*Organ.*, p. 5.) — « L'anatomie des végétaux est encore, sur les points les plus fondamentaux, d'une incertitude désespérante » (*Id.*, p. 7). Puis viennent les illusions microscopiques et des conseils peu faits pour décider à entreprendre ces études. Il faut remarquer cependant que l'usage du microscope n'était pas vulgarisé comme il l'est aujourd'hui.

M. Duval distingue l'histotaxie de l'histologie ; celle-ci, appliquée avec profit à l'anatomie médicale, étudie *isolément* chaque tissu dans sa conformation, dans sa composition, et cela depuis son apparition jusqu'à sa dernière transformation ; l'histotaxie étudie la disposition relative des tissus, dont l'ensemble constitue une partie déterminée du végétal. Ce mot dérive de *istos*, tissu, et de *taxis*, ordre, disposition.

Jusqu'à ce jour, pour distinguer les espèces végétales et les caractériser, on ne s'est guère appuyé que sur l'observation des formes extérieures. « Il est permis de se demander, écrit M. Duval dans son *Mémoire des Comparaisons histotaxiques*, si cet examen de la superficie n'est pas trop réduit pour fournir à la *critique spécifique* une base assez solide. La vie et les modifications de la vie ne se manifestent pas qu'à l'extérieur. Suivant la juste remarque de Goethe, « la surface extérieure des êtres vivants, écorce, peau ou coquille, appartient de bonne heure à la mort, et c'est dans les profondeurs des tissus que la vie tisse sa trame merveilleuse. » (*Œuv. d'hist. nat.*)

L'auteur est persuadé que la vraie voie est dans le concours des deux ordres d'étude ; on ne peut oublier que les plantes sont des êtres organisés et qu'il y a lieu de tenir quelque compte de leur mode d'organisation. « C'est se tromper étrangement, ajoute-t-il, que de différencier les plantes uniquement parce que les dents sont plus ou moins composées, les sépales plus ou moins aiguës, sans se préoccuper si, au-dessous de ces variations qui peuvent être locales et accidentelles, il y a identité d'organisation. Toujours regarder, toujours comparer l'extérieur des plantes desséchées comme si elles n'avaient pas d'organes et n'avaient pas vécu, c'est un peu trop ressembler aux commis de magasins qui différencient leurs châles ou leurs dentelles d'après les nuances ou d'après la grandeur des mailles et la longueur des franges, sans jamais songer au mécanisme de la fabrication. Non, la nature ne donne point à ce prix la vérité et la science et ce qu'elle ne donne point volontairement, disait Bacon, il faut le lui arracher avec des vis et des leviers ; il faut ici couper, disséquer et aller aux entrailles. Les minéralogistes ne se bornent pas à regarder l'extérieur des cristaux, ni les zoologistes à considérer la longueur des poils et les taches de la peau. »

L'auteur se défend énergiquement de vouloir substituer systématiquement, pour la détermination des espèces, l'examen microscopique des tissus aux indices fournis par les caractères extérieurs et apparents. « Ce serait méconnaître, dit-il, les rapports les plus naturels fournis par les organes de reproduction, les enveloppes florales, les feuilles, l'ensemble de la plante et le reste. » Mais dans certains cas où l'on risque de rester en état de doute, on peut et on doit, à son avis, avoir recours à l'examen des tissus constitutifs. « Ainsi, dans le cours ordinaire des relations financières, on accepte

la monnaie et on en détermine la valeur sur la simple vue de la forme et de l'effigie ; a-t-on des doutes, on la pèse, on la coupe et on l'analyse. » (P. 479.)

Voyons avant tout en quoi consiste le procédé et les objections qu'on a faites à sa pratique.

Il faut s'appliquer d'abord à préparer de bonnes coupes de micrographie, c'est-à-dire assez minces et assez transparentes pour que la nature de chaque tissu élémentaire soit nettement reconnaissable : les cellules avec leurs parois minces ou épaisses, les fibres avec leurs canalicules, les vaisseaux avec leurs formes et leurs ornements si variables, etc. Les tiges, les pétioles, les feuilles sont les organes auxquels M. Duval s'adresse de préférence. Des coupes transversales, rarement longitudinales, faites sur des individus au même degré de développement, au moment de l'anthèse et sur des régions identiques, lui fournissent des caractères spécifiques certains. Il est vrai qu'il faut se mettre en garde contre les modifications que les tissus subissent avec l'âge, résorptions qui s'opèrent, lacunes qui se creusent, contractions, etc., qui peuvent donner le change et conduire à des erreurs.

On avait reproché à l'auteur le prix des appareils, la difficulté de faire des coupes fines et délicates et la nécessité de fixer par le dessin ou par des préparations les résultats obtenus. L'auteur répond à cela que l'objection, fût-elle fondée, la découverte de la vérité vaudrait la peine que l'on se donnerait, mais heureusement elle ne l'est pas. D'abord, le dessin, cette langue des formes, est indispensable à toute étude sérieuse d'histoire naturelle ; cette objection doit tout d'abord être écartée. Un microscope de 70 fr. et ses accessoires, une chambre claire de 25 fr., de bons rasoirs, une pierre à aiguiser composent tout ce qui est nécessaire. Un

microtome n'est nullement indispensable, des coupes d'une épaisseur un peu inégales sont souvent favorables à l'observation. Ce qu'il faut, c'est un rasoir coupant parfaitement et des bâtons de moelle de sureau pour maintenir en position l'objet à couper et soutenir la lame tranchante, un peu de patience les premiers jours et beaucoup de persévérance. Pour la conservation des préparations, si l'on y tient, des lames de verre blanc, des lamelles pour couvrir, du bitume de Judée que l'on pulvérise et dissout dans de l'essence de térébenthine, et cinq minutes suffisent pour disposer la préparation avec quelques gouttes de glycérine ou d'une solution très-étendue de chlorure de calcium (1).

Revenons maintenant aux principes de la méthode :

« Il y a dans tout végétal, comme dans tout être vivant, dit M. Duval-Jouve, deux ordres de caractères : les uns extérieurs, consistant en modifications superficielles, dimensions relatives, détails des contours et des extrémités, *vestimentum*, couleur, etc.; les autres, intérieurs, qui sont l'organisation elle-même, et que l'on peut constater dans la disposition des éléments anatomiques. Les premiers, accidentels, changent ou peuvent changer sous l'influence des milieux; les seconds sont constants, permanents, au-dessous des variations de la surface. Chercher dans les caractères extérieurs le criterium de la détermination spécifique, c'est s'exposer à faire autant de types qu'il y a de variations possibles dans les formes et les contours. Une semblable étude ne peut qu'aboutir à la création d'un nombre infini d'espèces,

(1) M. Duval renvoie aux ouvrages traitant de l'usage du microscope et des préparations. — Pour ceux qui le désireraient, un microtome très-suffisant coûterait 25 fr.

sans limites possibles, car de nouvelles recherches, faites en d'autres régions, feront rencontrer de nouvelles combinaisons de caractères extérieurs dues à d'autres combinaisons d'action. Pour résultat final, constatation *sempiternelle* (*sic*) de faits individuels et particuliers, absence de toute vérité générale, c'est-à-dire négation de toute science; car il n'y a pas de science de ce qui est passager et individuel. »

On ne saurait mieux dire à l'adresse d'une certaine école que l'auteur va bientôt faire entrer en scène et prendre corps à corps; mais n'anticipons pas. L'auteur continue : « Si, au contraire, on s'attaque à la disposition des éléments de l'organisme, on arrive de suite à ce qui est essentiel et nécessaire... Il ne l'est point qu'une plante ait quelques poils de plus ou de moins, ou une ramification plus ou moins divariquée; il l'est qu'elle possède un organisme déterminé, qui la fait être ce qu'elle est. C'est là qu'est l'identité, la permanence, la raison du maintien de la forme spécifique dans l'espace et dans le temps... C'est là qu'il faut aller la chercher et non pas seulement dans les parties extérieures, dans l'enveloppe de cet organisme soumise à des influences de milieu qui la modifient de toute façon tant qu'elles demeurent compatibles avec la permanence de l'intégrité de l'organe, jusqu'au point où la vie, c'est-à-dire la fonction de l'organisme, cesserait d'être possible. » (*Id.*, p. 485-486 et *passim.*)

C'est ainsi que l'auteur, dans une exposition que j'abrège, défend très-habilement sa thèse qui ne me paraît pas sans fondement (1). Nous croyons cependant que l'organi-

(1) Disons tout de suite que la Société botanique belge, le Congrès italien et M. A. de Candolle paraissent très-favorables à la méthode histotaxique.

sation anatomique se traduit dans les manifestations extérieures et que, parmi ces caractères tirés de la forme, des contours, des relations, il en est quelques-uns dont la science apprend tous les jours à mieux connaître la valeur, et qui peuvent conduire à des déterminations spécifiques certaines.

M. Duval-Jouve cite les exemples suivants : les *Juncus effusus* et *conglomeratus* sont habituellement réunis comme variétés d'une même espèce, mais tous les éléments anatomiques diffèrent : cellules médullaires, constitution et agencement des faisceaux fibro-vasculaires, place des lacunes, cellules de l'épiderme ; c'est pour lui deux espèces légitimement distinctes. Dans le *Juncus Bufonius*, au contraire, sous des variations nombreuses d'inflorescence, de rapports des divisions du périanthe avec la capsule, du port général, etc., l'organisation intime anatomique reste la même, immuable dans sa composition comme dans ses détails, et oblige à ne reconnaître sous toutes ces formes qu'un seul type. Ajoutons, et c'est une remarque importante de l'auteur, que ce qui explique et justifie quelquefois la réunion des *Juncus effusus* et *conglomeratus*, c'est que chaque type est susceptible, par des variations parallèles, de présenter soit une anthèse réduite et conglomérée, soit une anthèse ample et étalée et que rarement les deux espèces existent dans la même région ; la distinction n'est bien apparente que quand on voit, comme en Alsace, les deux espèces et leurs variations vivant les unes à côté des autres.

L'étude comparative des organes élémentaires aura donc pour premier résultat direct et assuré, conclut le savant botaniste, la distinction claire de ce qui est constant et de ce qui est variable dans chaque espèce, elle nous donnera ainsi une conception plus juste de la distinction des espèces,

de leur rapport et de leur subordination. *Parva quidem, sed sine quibus magna non possent consistere* (Quintilien).

Nous aurions peut-être pu borner là cet exposé, mais l'auteur aborde ensuite l'examen d'une question pleine d'actualité, occasion de controverses animées, de discussions quelquefois passionnées, à laquelle il croit que la méthode histotaxique peut apporter une solution, je veux parler de la délimitation des espèces. Eternel litige qui, depuis une vingtaine d'années, a montré un nouveau regain de vivacité, de luttes ardentes auxquelles nous avons eu peut-être l'imprudence de nous mêler, et qui nous offrent dans les deux camps des savants également illustres. Prétendre que de chaque côté on ne s'est pas quelquefois exagéré les conséquences, raidi contre des faits gênants, se serait aller contre la vérité :

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se jeter dedans l'excès.

Les naturalistes devant lesquels j'ai l'honneur de parler savent la division profonde qui sépare les deux écoles auxquelles je fais allusion. Leur examen ne se rattachait pas nécessairement à l'exposé de la méthode histotaxique, puisque M. Duval-Jouve n'a pas encore assez de faits concluants pour l'une ou l'autre cause ; mais il s'est jeté dans la mêlée, il nous donne son appréciation et nous allons le suivre. On sait que M. Jordan marche à la tête d'une école que M. Duval appelle *multiplicatrice* ou *dialytique* pour peindre son action dissolvante sur les anciennes espèces. En effet, c'est au morcellement, au démembrement, à l'émiettement, à la pulvérisation, comme on l'a dit, des anciens types, qu'arrive cette doctrine qui prétend que les moindres différences, originaires du commencement des choses, se reproduisent

invariablement et constituent des caractères spécifiques, d'où des séparations sans limites et la création d'un nombre incalculable d'espèces qui touchent presque à l'individualité. C'est ainsi qu'on a pu trouver 200 espèces dans l'ancien *Draba verna* (Jord. *Rem. sur les esp. vég. affines*) et que l'on compte déjà aujourd'hui 5 à 600 espèces de *Rubus*.

Une autre école, le *Transformisme*, auquel dans ces derniers temps on donne plus volontiers le nom de *Darwinisme*, du nom de son dernier et complet initiateur, est la négation absolue de l'espèce ; l'instabilité est la règle ; tout est sorti d'un type unique, né spontanément ou par création ; la sélection naturelle agit sans cesse pour le perfectionnement, et c'est chose vaine que de chercher des types fixes et immuables.

M. Duval-Jouve prend les choses *ab ovo*, entre dans de longs détails que liront avec un grand intérêt ceux qui s'intéressent à ces questions et que je ne puis aborder sous peine de dépasser les limites de temps que vous voulez bien m'accorder. Je ferai seulement deux remarques : il me semble que l'auteur va un peu loin en rattachant au transformisme certaines croyances anciennes, telles que celles-ci : penser que le bouleau pouvait naître des racines du hêtre et que certains fruits, lorsqu'ils tombent dans l'eau à une époque favorable, peuvent donner naissance à des oiseaux. Ces naïvetés d'une science encore dans l'enfance et qui croyait cependant fermement à une création primitive, d'une époque où le mystère était un attrait, n'ont aucun rapport avec les procédés et les principes du transformisme moderne. — En second lieu, M. Duval me permettra de faire observer qu'il y a une distinction à faire quand il réunit dans un même anathème tous les naturalistes qui combattent le darwinisme pour lequel ses sympathies sont évidentes.

MM. Jordan et Muller ne comprennent pas l'espèce de la même façon que Linné, Cuvier, de Candolle et Godron. Pour ces derniers, la fixité des types spécifiques primitifs n'exclut pas certaines variations légères accidentelles, inconstantes ou rendues permanentes par la domesticité ou la culture.

Mais je suis complètement d'accord avec M. Duval lorsque, combattant les procédés dialytiques, il écrit : « En ne comparant que ce qu'il y a d'extérieur, on ne voit rien de ce qui est véritablement permanent. De même qu'aucune feuille ne ressemble exactement à une autre feuille ; de même, par suite des modifications que les circonstances extérieures imposent incontestablement aux parties intimes de l'être vivant, aucune plante d'une localité ne peut exactement ressembler à la même plante d'une autre localité où tout diffère : sol, eau, chaleur, lumière, etc... Les individus d'une même localité, champ ou forêt, diffèrent entre eux ; ceux de la lisière ne sont pas exactement semblables à ceux du centre ; et, si l'on reste logique jusqu'au bout, on arrivera à avoir presque autant d'espèces que d'individus, ou au moins à retomber dans une spécification variée et capricieuse que ne domine plus aucune loi générale, ce qui est la cessation et l'exclusion de la science. » (P. 507.)

Je partage encore l'avis de M. Duval, lorsqu'il ajoute : « L'espèce est pourtant la même dans son organisation intime ; les apparences seules se transforment. Il se produit des variations locales et représentatives ; mais ces altérations ne sont le plus souvent ni assez importantes, ni assez profondes pour soustraire à toujours les nouvelles formes à la domination de la forme typique plus robuste, dont elles dépendent par le fond commun de l'organisation intime, par une première communauté d'*habitat*, et très-probablement

par des croisements plus ou moins fréquents avec elle. » Ici, entraîné par la logique et l'exactitude de ses observations, M. Duval se montre vraiment le défenseur de la fixité en admettant un fond commun, typique, persistant sous les variations de la surface ; mais, au paragraphe suivant, le voilà transformisme, en affirmant que, s'il y a des types vieillis, fixés, inflexibles, il y en a d'autres plus jeunes, mobiles, oscillant encore jusqu'à ce qu'ils s'harmonisent avec les circonstances (p. 511).

Il s'élève contre les conclusions tirées d'une culture suivie pendant quelques années. Qu'est-ce qu'une expérience de quelques années pour ébranler des caractères de races acquis depuis six mille ans. « Nous vivons si peu, que ce qui change moins que nous nous paraît permanent. » (P. 513.)

Enfin, voici une profession de foi bien explicite : « Les transformistes croient, et nous avec eux, que nos types actuels sont venus des types antérieurs, par modifications lentes et insensibles d'arrêt ou de développement ; et que nos espèces actuelles, très-constantes *en apparence* en leur organisation intime et variables seulement *pour nous* à l'extérieur et aux extrémités, continuent à subir, avec toute la nature, des modifications lentes. » (P. 521.) Et, tout aussitôt cependant, il affirme que *pas un seul fait* de transmutation définitive n'a pu être constaté par la science contemporaine ; pas un seul !

Nous l'avons déjà dit, dans un Mémoire sur le Transformisme, cette doctrine est tout à fait hypothétique et conjecturale puisque, de l'aveu même des transformistes, on n'a jamais pu constater un seul fait authentique de transmutation depuis que l'homme observe ; n'est-il pas prématuré d'affirmer qu'il en a été autrement dans les temps les plus reculés ? Les espèces peuvent bien avoir des caractères très-voisins, sans dériver nécessairement les unes des autres.

De même les variations ne sont pas forcément des états intermédiaires, des passages à un autre type en voie de formation. « Aucune somme d'inconstance, a dit très-judicieusement M. Fauvel, dans un excellent Mémoire sur *l'Espèce et ses variations*, aucune somme d'inconstance n'est inconciliable avec l'idée de l'entité spécifique, et nos formes ambiguës ou douteuses ne sont rien que celles dont le cercle des variations ne nous est pas encore bien connu. (*Bull. de la Soc. linn. de Norm.*, 1868.) La fixité des types pour notre époque géologique, que les transformistes ne peuvent guère contester, suffit, et c'est vraiment tout ce que nous pouvons savoir.

Nous voilà loin des essais histotaxiques ; mais j'ai suivi M. Duval-Jouve sur ce terrain brûlant où la mesure est difficile à garder, parce que la science y côtoie les croyances. Je ne répéterai pas, même adoucie, son énergique péroraison contre l'école dialytique et son adhésion au positivisme d'Auguste Comte. Je ne puis que signaler une réponse à ces attaques qui se trouve dans un récent travail de M. Jordan, *de l'Existence en société des espèces affines*. Le chef de l'Ecole dialytique sourit à l'opinion de chercher des caractères spécifiques certains dans les organes microscopiques, et la trouve aussi excentrique que celle de Chaubard, qui ne voulait pas regarder comme de vraies espèces les plantes que l'on ne pouvait distinguer qu'avec la loupe. Il rappelle les difficultés et l'incertitude des observations microscopiques et soutient que des espèces qui présentent une organisation intime peu différente, montrent des caractères extérieurs manifestement distincts et très-nets (p. 21 et 22).

Quoi qu'il en soit de ce débat, on ne peut refuser à M. Duval-Jouve le mérite d'un observateur très-sagace, et ses travaux sérieux resteront toujours. Très-ferme dans ses conclusions, il affirme qu'il lui suffit d'un petit fragment de

la tige ou de la feuille d'un *Cyperus* ou d'un *Equisetum* pour reconnaître l'espèce à laquelle il appartient. D'après lui, la distinction des espèces ne serait pas le résultat le plus important de ses travaux, mais ils confirment et font mieux comprendre certaines vérités plus générales et d'une autre portée.

Nous croyons que, dans cette question si difficile de la délimitation des espèces, on ne s'est pas assez rendu compte encore de la nature et de l'intensité des modifications apportées par les circonstances de situation, de localité, d'altitude, de climat, de sol léger ou fort, d'humidité ou de sécheresse, d'ombre ou de soleil. Beaucoup de caractères légers, inconstants, superficiels, sont dus sans aucun doute à ces influences et ne peuvent fournir aux descripteurs des distinctions spécifiques. Nous ignorons la mesure de l'action de ces influences auxquelles certains types cèdent plus facilement que d'autres. Ce que de Jussieu a fait pour les familles, il faudrait le faire pour les espèces, peser les caractères au lieu de les compter et discerner ceux qui, plus indépendants des actions locales, plus constants et plus profonds, ont une valeur sur laquelle on pourra asseoir enfin les bases de la délimitation des espèces. Entre ces deux écoles : le transformisme qui nous dit : C'est inutile, rien de constant sous le soleil, la sélection naturelle agit sans relâche, modifie, transforme, perfectionne ; et le jordanisme qui nous répète : C'est inutile, tout est certain, immuable, la plus légère comme la plus importante différence ; il y a place pour une opinion intermédiaire plus prudente et plus logique, également éloignée de ces exagérations, et à laquelle se rattachent les plus grands noms : *Stat in medio virtus*. Je veux espérer que les études de M. Duval-Jouve lui apporteront de nouvelles lumières et qu'il aura servi, à son insu, la cause de la fixité des espèces.

PLANTES CRITIQUES OU NOUVELLES

DE LA

FLORE DE NORMANDIE

(2^e Mémoire)

PAR M. MALBRANCHE.

Fumaria officinalis var. *densiflora* GR. GOD. (non DC).
Tige rameuse dès la base, étalée, redressée, d'un aspect glauque purpurin dans toutes ses parties; folioles à segments ovales flabellés, obtusiuscules apiculés. Fleurs en épis un peu serrés, d'une couleur vive purpurine-violacée, presque noire au sommet. Bractées égalant le pédicelle et plus tard un peu plus courtes; sépales colorés, ovales lancéolés ou ovales arrondis denticulés, atteignant à peu près la moitié de la corolle et égalant sa largeur, capsule lisse, subglobuleuse, comprimée, subapiculée par le style, sans fossettes, de la largeur du pédoncule à sa base.

Dans les terrains siliceux, à Saint-Aubin, près Elbeuf; avril.

Nasturtium amphibium R. BROWN, varie par les feuilles

entières ou pinnatifides, par les siliques allongées, elliptiques (*longisilicum* God., fl. Lorr.) ou globuleuses (*rotundisilicum*, ibid.).

La forme suivante est plus remarquable et mérite d'être signalée :

F. abortiva. Les organes sexuels avortent complètement; le calice persiste et l'ensemble de la grappe offre un aspect tout particulier. Cette stérilité des fleurs qui se rencontre dans quelques autres espèces de la famille (*Capsella*) est assez fréquente dans les *Nasturtium amphibium* et *sylvestre*, au bord de la Seine. Il serait intéressant d'étudier à quelle cause peut tenir ce phénomène.

Teesdalia Lepidium DC. Il a été trouvé par M. l'abbé Letendre, à Heurtauville.

Iberis affinis JORD. Cat. Dij. 1848. Feuilles minces, calleuses au sommet, lobées-pinnatifides, à lobes obtus; silicules plus étroites au sommet, arrondies à la base, à lobes ovales aigus, grappes fructifères peu allongées, pédicelles non contractés en corymbe serré à la maturité du fruit. Plante à tige simple dressée, rarement rameuse à la base. Elle diffère de l'*amara* par les silicules moins rétrécies au sommet, à sinus plus élargis, par sa tige plus robuste et plus simple; du *pinnata*, par les rameaux fructifères non contractés. Ses feuilles pseudo-pinnatifides tiennent le milieu entre les deux espèces. L'*amara* a les dents non calleuses, les lobes larges obtus, les lobes de la silique aigus, la grappe fructifère très-allongée et les pédicelles étalés à la maturité. — Sur les rochers, près de Duclair.

Cheiranthus cheiri v. *gynantherus* DC. Les étamines sont soudées pour former une sorte de capsule à six valves, dont deux plus courtes sont béantes et laissent passer la silique normale plus ou moins déformée. Le calice est purpu-

rin, à peu près normal. Les pétales sont atrophiés, de la longueur du calice, étroits, lancéolés pointus, purpurins sur le dos et liserés de jaune. — Rencontré plusieurs fois dans les jardins.

Reseda lutea L. v. *crispa* (MILL.). Tige et pétioles chargés d'aspérités. Assez commun aux environs de Rouen.

Polygala vulgaris v. *angustifolia* DC. in Duby. Saint-Aignan (Rouen).

Dianthus Carthusianorum v. *subuniflorus* DC. *Pròd.* Fleurs solitaires ou gémées; pétales glabres; taille petite, floraison précoce; feuilles étroites. Forme vernale probablement. — Trouvé par M. Etienne, à Saint-Aubin-Jouxte-Boulleng.

Arenaria serpyllifolia v. *glutinosa* KOCH., GR. et GODR. *Aren. viscosa* LOIS. Plante pubescente glanduleuse. Sotteville.

— var. *sphærocarpa* TEN. Plante plus robuste que le type; capsule sphérique renflée, atténuée au sommet. Très-rameuse. Le Havre.

Geranium minutiflorum JORD. Galets du Havre.

Erodium cicutarium v. *pilosum* (THUIL.) A l'Heure, au Havre.

Ulex Gallii PLANCH. M. Letendre a trouvé cette plante à Quevilly. Elle est intermédiaire entre l'*europæus* et le *nanus*; peut-être un hybride?

Genista prostrata var. *pedunculata* GR. et GOD. *Genista diffusa* WILLD. (*Bull. de la Soc. des sc. nat.* 1866.) — Château Gaillard.

Trifolium pratense f. *pedunculata*, forme à capitules pedonculés. Prairies de Sotteville.

— v. *villosum* DE BRÉB. Belle variété des falaises de Fécamp.

Cracca major. v. *Gerardi* DC. (M. Letendre).

Cracca varia Host. Feuill. lancéolées obtuses, mucronées, glabres ou à poils apprimés, grappes non chevelues au sommet, ordinairement plus longues que les feuilles, fleurs d'un violet purpurin, quelquefois à ailes blanches, longuement tubuleuses, onglet de l'étendard deux fois plus long que le limbe; carène offrant à son sommet deux taches pourpres; légume glabre comprimé, elliptique, graines petites, marbrées de taches rapprochées qui les font paraître noirâtres. Moissons, Boisguillaume (D^r Blanche), Gisors, Bordeaux-Saint-Clair.

Cracca villosa GR. et GOD. Plante plus robuste, toute hérissée de poils étalés; jeunes grappes chevelues au sommet; les dents inférieures du calice sont sétacées et beaucoup plus longues; ses graines, moitié plus grosses, sont olivâtres, tachées de brun. — Moissons, Camembert; août 1875.

Prunus sylvatica DESV. Feuilles grandes ovales ou obovales, obtuses arrondies au sommet, crénelées, un peu rétrécies ou échancrées (sur les jeunes rameaux); une ou deux glandes pétiolaires, pétiol. et rameaux pubescents. Fruit.... Saint-Pierre-Manneville.

Rubus. Il est certain que, sans admettre les trop nombreuses espèces de l'école mullérienne, il est impossible de nous contenter des quatre espèces (le *R. idæus* étant indiscutable) de la Flore. Depuis quelques années je recueille des matériaux qui sont très-difficiles à se procurer à cause de la répugnance que les botanistes éprouvent pour la récolte de ces plantes. Je prie tous ceux qui récoltent des plantes de m'envoyer des *Rubus*, même les choses vulgaires, pourvu qu'elles soient bien échantillonnées.

Je présente aujourd'hui, en appelant sur ce travail l'exa-

men des botanistes, un essai de classification des espèces normandes qui me paraît plus méthodique. Il reste beaucoup de formes à étudier dont je n'ai pas su encore reconnaître les affinités ou l'autonomie. Je serai très-reconnaisant aux personnes qui voudraient bien m'envoyer de bons échantillons avec quelques indications de sol et d'exposition, de direction, etc. (*V. l'Essai sur les Rubus normands.*)

Potentilla verna v. *serotina* VILL. Plante plus robuste un peu redressée, feuilles radicales à sept folioles, fleurs un peu grandes, floraison tardive. Juillet; Saint-Aubin-Jouxte-Boulleng.

Potentilla argentea v. *demissa* JORD.? Tiges dressées ou très-rameuses de la base et étalées; feuilles larges, cunéiformes dans leur pourtour, comme tronquées au sommet et dentées-lobées, à lobes obovales obtus, planes; graines larges oblongues, subréniformes, manifestement striées, bordées, brunes. — Sotteville. La forme étalée a les feuilles subconcolores. — Au Madrillet.

Var. *tenuiloba* JORD. Tige dressée; folioles oblongues dans leur pourtour, à bords un peu roulés, pinnatifides, à lobes lancéolés; graines pâles oblongues, lisses ou très-finement striées, à peine ou non bordées. — Sotteville. Forme étalée, rameuse, plante très-blanche, tomenteuse. (*An decumbens* JORD.?) — Rouen.

Rosa commiserata GANDOG. Dec. VI, Pl. nov. in Bull. Soc. ag. Pyr. or., 1874. Voici la description de l'auteur : *Ramosissima, repens vel decumbens; aculeis raris, rectiusculis; foliis latè ovato-ellipticis, basi rotundatis, apice vix attenuatis, præter costam subtus hirterllam utrinque glaberrimis; serraturis simplicibus, ovatis, petiolis aculeatis, pubescentibus parcissimè glandulosis; pedunculis hispidis; tubo obovato glabro; sepalis ovatis*

subpinnatis, apice filiformibus; stylis ultra discum planum in columnam glaberrimam productis; petalis albis haud ciliatis; fructu ovoideo basi attenuato. — OErganchy (Calvados). Rec. par M. le Dr Lebel.

Affinis R. repentis Scop. e tribu Synstylearum.

Valeriana officinalis L. Forme *tristicha*; feuilles et rameaux de l'inflorescence verticillés par trois.

Scabiosa columbaria v. *pratensis* NOB. Diffère du type par sa taille (1 mètre). Ses feuilles radicales obovales, longuem. atténuées, crénelées ou subpinnatifides; les rameaux dressés, flexueux (non ouverts étalés), et par l'époque de floraison. (An *Scabiosa permixta* JORD.?) — Au bord de la Seine, Sotteville; mai-juin. M. Godron parle d'une forme du *Columbaria* qui fleurit en juin dans les prés fertiles, et qu'il avait prise d'abord pour une espèce distincte. Aujourd'hui, il n'en fait pas même une variété. Ne serait-ce pas notre plante?

Alchemilla arvensis (forma). Dans les sables, la plante est plus grêle, très-rameuse, feuilles petites à folioles, simplement bifides ou bilobées. Champs sablonneux. — Sotteville.

Solidago glabra DESF. Est naturalisé sur divers points du département. Saint-Germain-les-Essourts (Debooz); Quevilly, le long de la Seine (M. Letendre).

Carduus pycnocephalus JACQ. M. Blanche, dans une Note insérée au *Bulletin de la Soc. des Amis des sc. nat.*, année 1866, p. 328, démontre que cette composée est échappée du Jardin botanique, qui était situé jadis dans le voisinage.

Hieracium sylvaticum LAM. Me paraît mériter d'être séparé comme espèce du *murorum* qui est plus petit; à rosettes de feuilles radicales persistantes et à tige nue ou à une

feuille. — Le *sylvaticum* a la tige plus élevée dressée rude, les feuilles radicales desséchées de bonne heure, les caulinaires au nombre de 2 à 5 ovales oblongues ou lancéolées, brièvement pétiolées ou sessiles. Les calathides sont disposés en panicule corymbiforme à rameaux-étalés dressés tomenteux. C'est le *vulgatum* de FRIES, Kock, etc. L'espèce est commune dans les bois, les forêts, et présente plusieurs formes.

Leontodon hispidus v. *hyoserioides* Koch; plante très-velue et feuilles pinnatifides. Bonsecours.

— v. *glabratus* Koch. Bois de Saint-Jacques.

Cineraria spatulæfolia. On trouve au pied des falaises, à Fécamp et à Etretat, une forme qui diffère de celle qui croît dans les bois. Elle est basse, très-aranéreuse.

Convolvulus arvensis L. (*forma*) fleurs blanches; pédoncules pluriflores (2-3), plante pubescente, velue plus que le type; feuilles un peu grandes; le long de la Seine. Rouen.

Pulmonaria angustifolia de la plupart des auteurs (non L.) serait le *P. tuberosa* SCHR., d'après Boreau et Martin Donos.

Verbascum. Ce genre, à cause des nombreux hybrides qui se produisent facilement, offre quelques difficultés pour la détermination. Je recommande aux botanistes qui désirent étudier ce genre litigieux, une monographie très-bien faite de M. Franchet. M. Letendre, de son côté et moi du mien, nous avons observé quelques hybrides. Le plus curieux est celui que j'ai rencontré dans l'Eure, à Fontaine-la-Soret. Son port étrange et élégant frappe au premier abord; il a le plus de rapport avec le *Blattaria*, mais s'en distingue aisément au moindre examen. Sa taille est plus élevée de moitié, son inflorescence très-longue, atteignant

70 centimètres, rameuse à la base, se compose de longs rameaux effilés comme la tige principale, à pédoncules très-nombreux, grêles, deux ou trois fois plus longs que la bractée. On remarque aussi la diminution des glandes et la prédominance du système pileux. Les pédoncules sont solitaires ou gémisés et alors presque égaux. Les feuilles radicales étaient détruites, mais celles de la partie inférieure sont encore longuement pétiolées; les supérieures sont sessiles et cordées à la base, non décurrentes. Les dents des feuilles sont évidemment *mucronées*. Dans le *Blattaria* elles sont simplement crénelées. Elle a été trouvée à Fontaine-la-Soret (Eure) le long des murs où croissent les *Verb. nigrum* et *Blattaria*. J'ai proposé de la désigner sous le nom de *Blattaria-nigrum*, selon la nomenclature de Schiède. Les capsules sont petites et avortées.

Voici la liste des *Verbascum* que nous avons observées dans les départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure.

V. Thapsus L. Plante plus petite que la suivante, fleurs également plus petites; moins commune aux environs de Rouen.

V. Thapsiforme SCHR.;

F. bracteatum MALB. Rev. Pl. crit.;

Hyb. *thapsus-thapsiforme* (*V. Humnickii* FRANCHET);

Hyb. *nigro-thapsiforme* FR. (*V. adulterinum* KOCH.);

V. Lychnitis L.; fleurs jaunes ou blanches (*V. album* MOENCH.).

F. axillare DE BRÉB. Val-de-la-Haye (M. LETENDRE).

V. nigrum L.

F. Parisiense THUILL.;

F. Alopecurus THUILL.;

Hyb. *nigro-floccosum* SCH. (*V. Schottianum* FR.);

Hyb. *nigro-lycnitis* SCH. (*V. mixtum* LOIS.) Quevilly (M. LETENDRE).

V. floccosum WALD et KIT.; feuilles entières.

var. *pulvinatum* THUILL. BOR.; feuilles crénelées; Hyb. *Thapsiforme-floccosum* KOCH. Ed. 2; (*V. nothum* BOR. 3^e éd.) Feuilles vertes en dessus, à tomentum inférieur disparaissant; feuell. caulin. légèrement décurrentes d'un côté et arrondies-auriculées de l'autre. Celles de la moitié inférieure sessiles, nullement décurrentes. Fleurs agglomérées cotonneuses, sessiles; bractées de la longueur des glomérules, corolle grande; trois étamines à anthère réniforme, à poils blancs ou les intérieurs violets; deux étamines plus longues à anthères latérales, à poils violets. Stigmate en V renversé. — Pont-de-l'Arche.

V. Blattaria L.

Hyb. *Blattaria-nigrum* NOB. décrite ci-dessus.

V. Virgatum WIRT., GR. et GOD. *V. Blattarioïdes* LAM. Saint-Pierre-Manneville; Quevilly (M. Letendre).

Linaria. M. l'abbé Letendre a eu l'heureuse chance de rencontrer plusieurs formes très-curieuses : 1^o l'état pélorié du *L. vulgaris* et du *striata* avec trois ou cinq éperons (*V. Bull. de la Soc. des Sc. nat.*, 2^e sem. 1874, où la plante a été figurée); 2^o Le *L. ochroleuca*, qui est un hybride du *vulgaris* et du *striata*.

Solanum dulcamara L. *forma polyphylla*. Se distingue du type à première vue par ses feuilles nombreuses plus petites *lancéolées*, par les inflorescences la plupart *terminales*. La plante est très-rameuse. (Dans le type les feuilles sont larges, cordiformes entières ou lobées à la base, et les inflorescences extra-axillaires). Haies aux environs de Rouen.

On trouve assez souvent une déformation qui paraît due à des piqûres d'insecte; les bourgeons sont déformés et feuillés, en tête tomenteuse.

Stachys palustri-germanica. Hybride trouvée par M. Schlumberger à Tourville. Plante assez grande, rameuse d'un vert blanchâtre; feuilles pétiolées, linéaires-lancéolées, obtuses, tronquées ou atténuées à la base (nullement cordées), très-ridées, gaufrées; les inférieures presque concolores, vertes et velues; les supérieures tomenteuses-blanchâtres, toutes un peu glaucescentes, crénelées; fleurs en longs épis interrompus velus-laineux ou longuement soyeux; fleurs purpurines striées de violet, en glomérules de 10-20 fleurs; étamines mal formées. Pas de graines.

Thymus Chamædrys Fr. Cette plante, confondue souvent avec le *T. Serpyllum*, est plus commune peut-être que celui-ci. Elle a à peu près le même port et s'en distingue par sa tige plus ou moins élevée, peu rameuse, redressée, dont deux faces sont glabres, par ses feuilles ovales atténuées, munies de quelques cils sur le pétiole et à la base, par le tube du calice et les dents peu velues. Les étamines sont saillantes ou nulles, d'où une forme *anandra* que je ne vois signalée dans aucun auteur, quoique commune; les tiges sont plus longues que dans le type, la corolle plus petite et les étamines avortées.

v. *rotundifolius*. Feuilles *largement ovales* ou *ovées arrondies* brusquement rétrécies en pétiole, à épis terminés par des feuilles et composés de verticilles *feuillés*. Floraison automnale. Quevilly.

Thymus Serpyllum L. Tiges basses diffuses-étalées, très-rameuses, pubescentes sur toutes les faces, quelquefois grisâtres; feuilles ovales ou ovales-elliptiques, à court pétiole, à cils plus nombreux que dans le *Chamædrys*, verticilles

floraux rapprochés en tête ; tube du calice et dents velues, hispides, à longs poils. Etamines saillantes. Il y a également une forme *anandra*.

v. *angustifolius*. Feuilles étroites. Saint-Léger-du-Bourgeois-Denis.

v. *lanuginosus*. Tige et calices velus, hispides ; feuilles ciliées tout autour et sur les faces.

Primula elatior JACQ. J'ai trouvé, dans la forêt de la Londe, une anomalie de cette plante à calice quinquepartite un peu ouvert, qui donnait à la fleur un aspect singulier.

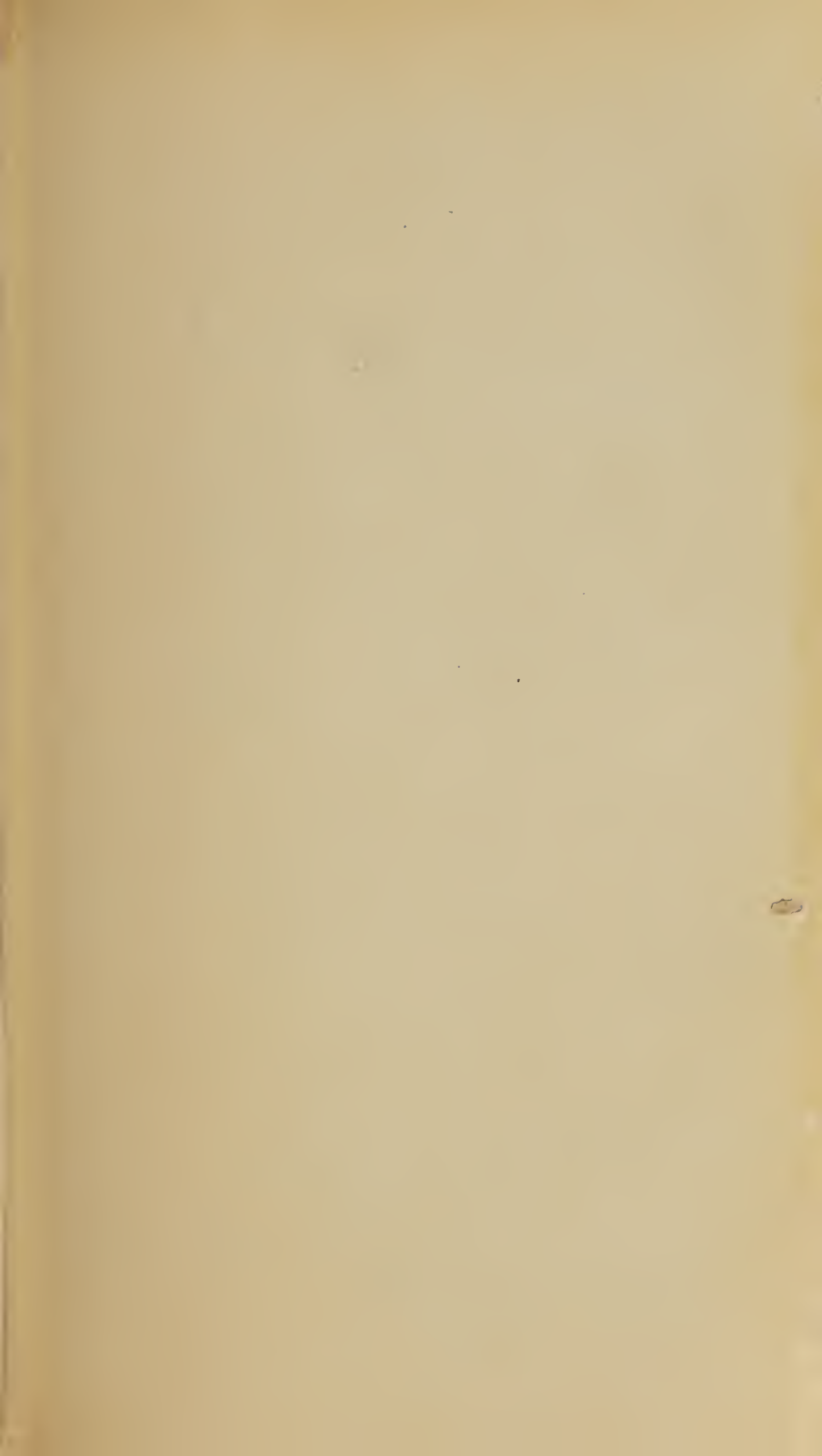
Atriplex hastata v. *deltoïdea* (BAB.) DC. *Prodr.*, XIII, p. 94. Feuilles triangulaires étroites, allongées, lancéolées, entières dans la partie supérieure avec deux grandes dents ou lobes à la base. Valves avec une dent de chaque côté à la base. Quevilly ; Aclou (Eure).

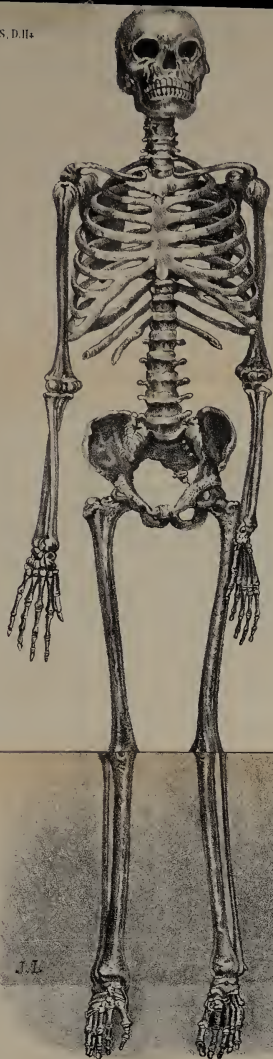
Salix aurita f. *androgyna*. Chatons androgins. Canteleu.

Populus canescens SM. *P. hybrida* REICH. *Grisaille*. Déjà indiqué dans mon premier Mémoire : *Pl. crit.*, p. 29.

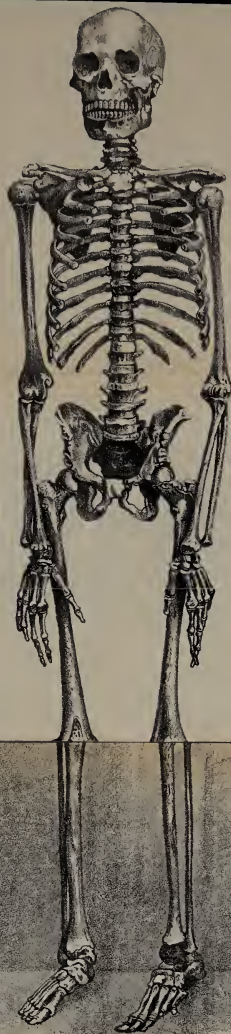
Potamogeton pectinatus. v. *fœniculifolius* CHEV. *Fl. par.* 2, p. 242. « *Caule cylindrico crassiusculo, foliis alternis viridi-nitentibus bi seu trifidis capillaribus, vagina ampla margine scariosa albida, spicæ cylindricæ interruptæ.* » Ces caractères conviennent très-bien à la plante du marais Vernier, qui a été prise à tort quelquefois pour le *P. marinus* L.

Asparagus tenuifolius LAM. Croissanville (Calvados).





TASMANIEN



AUSTRALIEN

ANALYSE

d'un travail de M. J. BARNARD DAVIS intitulé :

ÉTUDE OSTÉOLOGIQUE SUR LES TASMANIENS

PAR M. LOUIS BOUTILLIER.



La Société hollandaise des Sciences naturelles de Haarlem vient de publier, en langue anglaise, un travail de M. J. Barnard Davis, l'un de ses membres les plus autorisés, qui, à la suite d'études approfondies sur les squelettes des habitants primitifs de la Tasmanie, a été conduit à conclure que ces charpentes osseuses ont appartenu à des hommes de race noire essentiellement distincte, par ses traits ostéologiques, des autres races mélanésiennes avec lesquelles elle a été erronément confondue jusqu'à présent.

Au fond de cet opuscule de M. Barnard Davis, il y a une de ces questions pleines d'intérêt que tant d'esprits érudits agitent et traitent de nos jours avec plus ou moins de sagacité : je veux parler du classement des variétés de notre espèce. En effet, rien n'est encore avéré dans l'histoire des origines des peuples, rien même n'est complet dans les observations les plus solidement établies. Ainsi, pour ne citer

que l'une des grandes divisions de la famille humaine, des investigations attentives ont démontré qu'il ne convient plus de désigner sous un même type toutes ces tribus de nègres qui sont dispersées sur le continent africain et dans les îles de la mer Pacifique. Là seulement se bornent les résultats acquis. — C'est donc à peine si le soc brillant de la science a effleuré ce coin obscur du champ de nos connaissances; il est même fort douteux qu'il pénètre jamais assez profondément dans le sol rebelle pour y remuer les sédiments fertiles. Cependant d'intrépides pionniers, dont la constance s'accroît avec les obstacles, poursuivent avec opiniâtreté la mission difficile qu'ils se sont vaillamment imposée. M. Barnard Davis en fournit une preuve des plus éclatantes. Mais avant de passer à l'analyse de son *Etude ostéologique sur les Tasmaniens*, je crois devoir remettre en mémoire quelques détails sommaires.

La Tasmanie, l'une des îles les plus considérables du grand Océan austral, est située au sud-est de l'Australie, dont elle est séparée par le large détroit de Bass. Signalée pour la première fois, en 1642, par Tasman, le célèbre navigateur à qui la géographie doit tant de découvertes importantes, cette contrée fut appelée Terre de Van-Diémén, du nom du gouverneur général des possessions hollandaises aux Indes orientales. Après Tasman, ces parages lointains ne virent aucun Européen jusqu'à Marion, qui y jeta l'ancre en 1772. Furneaux, Cook, Bligh, Hunter, Vancouver, d'Entrecasteaux, Bayes et quelques autres explorateurs y touchèrent successivement; mais on ignorait si ce pays faisait ou non partie du continent australien. Ce problème fut résolu, en 1798, par le chirurgien anglais Bass et immédiatement vérifié par Flinders qui, de concert avec son compatriote, fit le tour de cette île et en donna la configuration

exacte. En 1802, le capitaine Baudin, de la marine française, compléta les travaux de ses devanciers. L'année suivante, les Anglais occupèrent militairement le pays et en firent un lieu de déportation.

Lors de sa découverte, c'est-à-dire en 1642, la Tasmanie comptait une population d'environ 7,000 individus qui se sont graduellement éteints, et dont la si rapide disparition trouve sa cause principale dans les guerres intestines et les maladies endémiques.

L'origine si controversée des Tasmaniens ne saurait être précisée; l'histoire même de leur passé est absolument inconnue. Ce que l'on sait de moins incertain, c'est que ces insulaires paraissent n'avoir communiqué durant des siècles avec aucune autre race humaine. Dans leurs rapports avec les rares navigateurs qui accostèrent leur littoral, ils surent toujours résister avec une invincible fermeté à toute relation intime avec des hommes dont le mode d'existence était si radicalement opposé au leur. Aussi ne possède-t-on sur les aborigènes de la Tasmanie que des données ethnologiques très-éparses et fort incomplètes, souvent même contradictoires, que je me suis appliqué à réunir et à concilier, et que je vais rapporter substantiellement.

Au contraire des Australiens, si chétifs et si misérables, les Tasmaniens se distinguaient par une complexion robuste et vigoureuse. Ils étaient de stature moyenne et assez bien conformés. Ils avaient le teint d'un noir brunâtre. Leur nez, large et plein, n'était point aplati comme celui de la plupart des nègres. Leurs yeux, vifs et expressifs, étaient assez beaux, mais médiocrement ouverts. Ils n'avaient pas non plus ce regard farouche ordinaire aux peuplades sauvages. L'ensemble de leurs traits n'offrait rien de désagréable; leur physionomie reflétait même la douceur et la bien-

veillance. La partie inférieure de leur visage s'avancait légèrement en saillie. Ils avaient la bouche grande, les lèvres épaisses et proéminentes, les mâchoires fortes, les dents larges et inégales. Ils allaient complètement nus. Leurs cheveux étaient courts, laineux et crépus. Les hommes les laissaient croître et les frottaient avec une espèce d'onguent rougeâtre fait de graisse et d'ocre; cette chevelure rouge contrastait étrangement avec leur peau noire, sillonnée de cicatrices ou imprimée de tatouages. Par une de ces bizarreries dont l'état sauvage présente tant d'exemples, les femmes avaient la singulière habitude de se raser la tête avec une pierre aiguisée.

Les demeures des naturels de la Tasmanie étaient extrêmement fragiles et consistaient en des morceaux d'écorce supportés par des pieux fichés en terre; elles n'ouvraient librement que d'un côté. Leurs canots, appelés *cātamorans*, étaient de grossières machines, des sortes de radeaux en jonc à la poupe aiguë, et que l'on mettait en mouvement au moyen de pièces de bois armées latéralement de pointes au lieu de palettes.

Les Tasmaniens ne se livraient à aucun genre d'industrie. Ils savaient cependant confectionner des couvertures avec les feuilles des herbes, des corbeilles avec des roseaux, des cordes avec les nerfs des animaux ou avec les fibres des végétaux, ainsi que des colliers avec des coquilles irisées.

Leurs seuls instruments offensifs se composaient d'une longue sagaïe taillée en pointe aux deux bouts et qu'ils lançaient avec une vigueur et une adresse surprenantes, puis d'un bâton aminci à l'une de ses extrémités, et qu'ils employaient tantôt comme casse-tête, tantôt comme arme de jet.

L'anthropophagie n'était point en usage chez les Tasma-

niens. Très-friands de la chair des animaux, ils livraient aux opossums une chasse active et, pour les atteindre dans les arbres, ils faisaient avec une petite hache en pierre, le long du tronc, des entailles suffisamment profondes pour recevoir les orteils.

Ils semblaient doués d'une grande pénétration. S'ils restèrent relativement ignorants, c'est que la nature se montrait si prodigue envers eux qu'ils n'avaient aucune occasion d'exercer leurs facultés inventives. Il y a, en effet, dans le pays, d'immenses quantités de kangourous, d'opossums, de wombats, d'oiseaux, de coquillages et de végétaux comestibles qui devaient fournir en abondance à leurs besoins.

Comme on voit, malgré quelques grands traits de ressemblance physique et morale avec plusieurs peuplades océaniques, les aborigènes de la Tasmanie formaient un groupe à part. Ils s'opposèrent à l'occupation de leur sol par les Anglais avec une animosité violente, doublée de cette antipathie aveugle que nourrissent les tribus sauvages contre les nations envahissantes, pour peu que ce sentiment d'aversion soit surexcité par des causes réelles d'inimitié. Ils s'acharnèrent surtout avec la rage furieuse du désespoir après les déportés, qui se livraient contre eux à une véritable guerre d'extermination. De là une suite de guet-apens, de trahisons réciproques, d'atrocités inouïes et de représailles terribles qui entretenirent de part et d'autre d'implacables haines et d'inflexibles vengeances dans les esprits. Enfin le gouvernement anglais songea sérieusement à mettre un terme à cette trop longue série de luttes meurtrières, et chargea de ce soin M. G. Auguste Robinson, chef militaire de la nouvelle colonie pénale. Après cinq années de mesures répressives et de tentatives multipliées, l'habile admi-

nistrateur parvint à gagner la confiance de la majorité des indigènes et à les rallier sous son autorité sévère. Dès lors, ceux-ci se dépouillèrent peu à peu de leur empreinte sauvage. Ils habitèrent des maisons qu'ils tenaient avec une extrême propreté, portèrent des vêtements décents et se montrèrent avides d'instruction. En un mot, ils s'élevèrent rapidement de la plus profonde barbarie jusqu'à un degré de civilisation étonnant. Mais le contact des Européens et les excès qui en furent la conséquence déterminèrent chez eux des affections épidémiques, dont le développement intense amena bientôt l'extinction de leur race.

J'arrive maintenant à l'analyse du côté essentiel de l'œuvre de M. Barnard Davis.

Les crânes osseux tasmaniens dont dispose la science ne sont pas communs. On en compte à peine trente, également répartis entre les musées de l'Angleterre, de la Hollande et de la France. Les squelettes, plus rares encore, ne sont qu'au nombre de quatre.

Dès qu'il se trouva pour la première fois en présence d'un squelette tasmanien, M. Barnard Davis fut immédiatement frappé par les caractères généraux de la tête, dont la configuration offre cette particularité curieuse de paraître arrondie dans son ensemble et dans ses différentes parties. S'étayant des observations et des remarques de son collègue français, M. le Dr Paul Topinard, à qui il fait d'intéressants emprunts, auxquels je me suis permis d'ajouter parfois, l'auteur nous apprend que, considérée d'en haut selon la *norma verticalis*, la voûte du crâne présente l'aspect d'un ovale régulier légèrement renflé vers le milieu. A la racine du nez est une dépression transversale, plus ou moins accusée, d'où le front s'élève sans offrir de saillie notable au niveau des bosses frontales, ni de relief allant d'une bosse à

l'autre comme sur certains crânes océaniens, ni de vestige d'une crête médiane quelconque. Mais plus haut, 2 ou 3 centimètres avant le bregma, commence à se dessiner une convexité ovalaire qui se resserre et, franchissant ce bregma, se transforme en une crête antéro-postérieure. Celle-ci alors se creuse à son milieu pour recevoir la suture bipariétale, semble se dédoubler et se termine environ à mi-chemin de la fontanelle antérieure et de la fontanelle postérieure. Sur ces côtés, à 1 centimètre en avant de la suture coronale, prennent naissance en même temps deux gouttières antéro-postérieures, qui s'excavent de plus en plus et finissent également à moitié de l'os pariétal. Tout à fait en dehors, enfin, se trouvent les bosses pariétales, très-développées, coniques même.

C'est à l'ensemble et à la relation de ces trois choses : saillie médiane, bosses latérales et dépressions intermédiaires, que l'on a donné le nom de *disposition en carène*. Ce caractère est constant à divers degrés chez tous les Tasmaniens, à ce point que, grâce à lui, il est facile de reconnaître partout et à première vue un crâne de cette race.

Le reste de la région pariétale est occupé par un aplatissement incliné, auquel succède, par une chute rapide, une convexité elliptique et transversale formée de toute la région sus-occipitale. La protubérance occipitale externe vient après, toute petite.

Les côtés de l'ovoïde crânien offrent un caractère important. Ils sont arrondis en arrière de la suture sphéno-temporale, leur limite supérieure étant tracée par une crête temporale assez peu développée.

En outre, le crâne tasmanien est sous-dolichocéphale, fait capital qu'il importe de ne pas perdre de vue ; tandis que

le crâne australien est dolichocéphale pur, et c'est le premier de ses traits distinctifs.

La face osseuse des Tasmaniens est aussi bien caractérisée que leur crâne. Elle est remarquable par un développement extrême de toute la portion faciale de l'os frontal, et par un chevauchement en arrière de l'extrémité supérieure en bloc des os propres et de l'apophyse montante du maxillaire supérieur. La courbe du front prolongée en bas, en négligeant les arcades surcilières et la glabelle, vient rencontrer les os propres à leur extrémité inférieure et antérieure. Les crêtes surcilières, en se rapprochant de la ligne médiane, se renflent, s'incurvent en bas et forment, par leur réunion, une forte crête transversale qui partage la région sus-nasale en deux parties : l'une, supérieure, occupée par une fossette importante qui fait suite au bas du front et où se place le point de démarcation du crâne et de la face ; l'autre, inférieure, qui est l'échancrure de la racine du nez. Celle-ci, très-profonde, relativement à son peu de hauteur, est constituée en haut par le plan inférieur de la glabelle, et en bas par le dos des os propres brusquement recourbés en avant.

En dehors, les apophyses orbitaires externes du frontal jouent à l'égard des orbites le même rôle que la glabelle à l'égard de la racine du nez. Elles en augmentent la profondeur et donnent au bord orbitaire supérieur une proéminence exceptionnelle, qui les fait surplomber au-dessus de l'inférieur d'une longueur moyenne de 4 millimètres. De plus, les orbites ont l'ouverture assez étroite. Leur axe transversal est à peine incliné soit en bas, soit en arrière, en sorte que les deux yeux sont sensiblement sur une même ligne. Leur forme est celle d'un parallélogramme allongé en travers et plus ou moins régulièrement dessiné.

Une autre particularité que l'on remarque à la face, c'est le tassement des os sur la ligne médiane, et par suite le raccourcissement considérable de son diamètre vertical. Il semble qu'une pression exercée de bas en haut ait obligé les parties du squelette à se rejeter en dehors. Les os malaires sont de petite dimension. Leurs deux faces, l'une antérieure, l'autre externe, sont placées de champ et forment un angle peu obtus; leur bord inférieur est exactement horizontal, et leur apophyse zygomatique dirigée perpendiculairement en arrière : autant de caractères à mettre en première ligne vis-à-vis de certains crânes océaniens, ainsi que ceux fournis par le mamillaire inférieur qui est diminué dans tous les sens.

Par rapport aux Australiens, les Tasmaniens sont peu prognathes de l'un ou de l'autre maxillaire; ce prognathisme est double et porte à la fois sur les dents et sur les arcades alvéolaires. Leur voûte palatine a ses bords divergents en arrière, c'est-à-dire paraboliques.

Voici, au reste, comment M. le Dr Topinard résume les traits les plus saillants de la tête osseuse du Tasmanien : « Crâne globuleux subdolichocéphale, sans dépression transversale notable à la naissance du front, se renflant rapidement d'avant en arrière, à côtés arrondis et à bosses pariétales amples et coniques. Pas de crête frontale, mais une disposition caractéristique du sommet de la tête dite *en carène*. Région pariétale postérieure inclinée.

« Face courte, relativement large et développée dans ses parties sus et inter-orbitaires, ce qui donne aux orbites, à l'échancrure du nez et à l'espace inter-surcilier des caractères spéciaux. Maxillaire supérieur raccourci verticalement, élargi en travers, comme enfoncé sous le crâne. Maxillaire inférieur de petite dimension dans tous les sens. Os malaires

petits, médiocrement écartés, posés de champ, leur face antérieure regardant bien avant, leur face externe bien en dehors ; enfin, prognathisme modéré. »

L'étude comparative du squelette montre une charpente plus robuste chez le Tasmanien. L'os iliaque, très-renversé chez celui-ci, est très-relevé chez l'Australien. L'humérus, plus grêle chez le Tasmanien, est sans fosse olécrânienne chez l'un comme chez l'autre. Le péroné est détaché et droit chez les deux, mais la rotule est moins forte chez l'Australien.

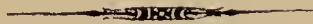
Les caractères intérieurs du crâne prêtent également à la question un témoignage de haute valeur, en établissant que la masse cérébrale du Tasmanien est considérablement plus volumineuse que celle de l'Australien.

De ces faits importants, et autant qu'il est permis de préjuger de l'aptitude intellectuelle par la conformation du crâne et par le développement du cerveau, M. J. Barnard Davis et M. le Dr Paul Topinard tirent cette conséquence, que les Tasmaniens devaient l'emporter de beaucoup en intelligence sur les autres races aborigènes de la Mélanésie. Aussi les deux savants s'élèvent-ils contre le degré très-inférieur que les Tasmaniens occupent dans l'échelle humaine et en particulier dans la série océanienne ; ils avouent qu'aucun des caractères du crâne osseux ne confirme à leurs yeux un jugement aussi sévère. Ce crâne leur a paru beau et régulier de forme. Outre que sa capacité est de 110 centimètres cubes supérieure à celle des crânes australiens, son extrémité frontale est bien développée et ses régions latérales ne sont nullement aplaties. Les autres pièces de la tête osseuse accusent également des différences considérables en faveur des Tasmaniens. Le prognathisme est relativement modéré, et les échancrures nasales ne sont pas

converties en gouttières, comme chez la plupart des individus du groupe nègre océano-africain.

Par conséquent, et en se fondant sur les éléments multiples et appréciables de comparaison qui viennent d'être exposés, M. J. Barnard Davis est porté à considérer les squelettes tasmaniens comme les restes d'une race originellement pure, et il se plaît à penser que sa conclusion paraîtra suffisamment justifiée pour mériter l'assentiment général des hommes de science qui s'occupent d'anthropologie.

(Voir la planche reproduite d'après l'original).



NOTE

SUR UN

DÉPOT DE DÉBRIS ORGANIQUES

et d'objets de fabrication humaine aux environs
de Jarnac (Charente)

PAR M. LOUIS BOUTILLIER.



Lors de mon récent passage par Jarnac, un de mes amis, M. Decloux, observateur des plus distingués, m'engagea vivement à visiter des carrières pleines d'énigmes pour lui, situées dans l'un des faubourgs de cette ville, dans ce village des Grands'Maisons où l'on rencontre des vestiges d'habitations gallo-romaines, et où l'on a découvert, en 1864, une superbe table de dolmen mesurant 5 mètres de longueur sur 2 mètres 75 de largeur.

Ces carrières, ouvertes sur plusieurs points, montrent partout, à une profondeur variable ne dépassant pas 80 centimètres, un lit continu parfaitement horizontal, une sorte de cordon d'une épaisseur d'environ 25 centimètres, composé de coquilles presque exclusivement marines (principa-

lement d'huîtres), d'ossements brisés d'animaux, d'échantillons d'une industrie humaine déjà avancée, de graviers, de sables, d'argile et de moellons grossièrement taillés.

En certains endroits se voient deux et même trois lits semblables et parallèles; parfois ce sont de simples masses isolées qui alternent avec des couches formées tantôt de terre végétale, tantôt de gravier, mais généralement d'un mélange de terre végétale et de gravier. Tous ces lits présentent la même réunion de débris organiques et de fragments d'objets fabriqués, singulièrement enchevêtrés les uns dans les autres.

Dans l'une des principales tranchées, à 1 mètre de profondeur et sous la bande coquillière, est un four à ouverture découverte dont la construction remonte incontestablement à l'époque gallo-romaine. Non loin de là, près du chemin, dans une autre tranchée en grande partie remblayée, l'on retrouverait facilement, et dans des conditions analogues, un foyer à plat qui a été, de la part de M. Decloux, l'objet d'un examen approfondi.

Partout les lits coquilliers, quel que soit leur nombre, se montrent sous la terre végétale superficielle ou sur un dépôt épais et très-régulier de gravier meuble appartenant à la période quaternaire; ils se prolongent dans tous les sens et toujours avec une égale épaisseur.

Les coquilles marines appartiennent à des espèces actuellement vivantes sur les bancs sous-marins de l'Océan atlantique, où elles sont très-communes. J'y ai recueilli : *Ostrea edulis*, *Mytilus barbatus*, *Venus florida*, *Nassa reticulata*, *Buccinum undatum*.

Les huîtres présentent cette curieuse particularité d'avoir conservé, pour la plupart, leurs deux valves en place. Elles sont disposées pêle-mêle, dans toutes les situations, avec les

autres coquilles, ordinairement moins bien conservées, les ossements d'animaux et les produits de fabrication humaine. Ces derniers consistent en débris de poteries à pâte noire, rouge ou jaune, et en clous de fer. Dans l'une des couches intermédiaires de terre végétale, M. Decloux a eu la bonne fortune de trouver un creuset de réduction et un silex éclaté ayant la forme bien accentuée d'une pointe de flèche. Je signalerai aussi, parmi les coquilles, celles d'un mollusque terrestre, l'*Helix nemoralis*, en variétés distinctement reconnaissables.

Comment et dans quelles circonstances ces dépôts coquilliers, dont la remarquable homogénéité de composition atteste une commune origine, se sont-ils constitués dans une localité située à 100 kilomètres de la mer et à une altitude de 40 mètres au-dessus du niveau actuel d'habitation des mollusques d'espèces identiques?... Là me paraît devoir se renfermer la question purement géologique.

Je ferai remarquer, tout d'abord, que par leur situation aussi bien que par la nature, la diversité et la distribution des éléments qui les composent, ces assemblages confus ne sauraient être assimilés aux amas formés avec les rebuts des repas de l'homme et désignés sous le nom danois de *Kjokkenmødings*; ils sont bien certainement le résultat de l'action des eaux.

Cependant tout proteste, dans les dépôts dont il s'agit, contre leur origine sous-marine; rien n'y annonce le fond d'une ancienne plage. Il n'y a, non plus, dans le pays aucune trace du séjour prolongé des mers actuelles, ni de leur retrait graduel. D'un autre côté, la parfaite horizontalité des lits coquilliers, en montrant qu'ils n'ont souffert aucun dérangement depuis leur formation, défend de recourir à l'hypothèse d'un soulèvement brusque du sol. L'idée d'un

exhaussement lent doit être pareillement écartée, car une inspection attentive de la région affermit bientôt la certitude qu'elle avait acquis sa configuration présente lors de l'accomplissement de ce phénomène étrange.

Et pourtant ces dépôts si nettement stratifiés, malgré l'extrême confusion de leurs éléments multiples, sont évidemment l'œuvre superficielle des flots.

Forts de cette conviction, M. Decloux et moi, après avoir agité et discuté les points délicats de la question, nous nous sommes arrêtés à cette pensée qu'un formidable courant marin, résultant d'une oscillation fortuite et momentanée du sol, a dû se répandre passagèrement sur toute la contrée, entraînant avec lui les coquilles arrachées au lit de la mer et les étalant sur tout son parcours parmi les matières qui se trouvaient sur son passage.

A ce moment de dévastation fugitive, la circonscription locale où se sont plus particulièrement concentrées nos observations, aura été entièrement recouverte par le flot, à l'exception des hauteurs de Jarnac et de Chassors, qui ont dû former deux îlots entre lesquels ont été éparpillés les débris coquilliers que l'on y voit sur une étendue d'environ 2 kilomètres.

Notre opinion ne repose pas sur de simples inductions, sur des présomptions hasardées. En dehors des faits manifestes et faciles à constater qui nous l'ont suggérée, elle est étayée des traditions conservées dans ces contrées et d'après lesquelles, du *vi*^e au *vii*^e siècle de notre ère, le territoire alors occupé par les *Pictones* et les *Santones* aurait été entièrement ravagé par une submersion subite et générale.

L'interprétation que nous émettons avec une foi profonde, conduit en même temps à l'explication rationnelle

d'un problème dont les solutions proposées jusqu'à ce jour présentent de très-sérieuses difficultés. J'entends parler des fameuses buttes de Saint-Michel-en-l'Herm et des dépôts analogues plus ou moins importants dont divers lambeaux ont été signalés dans toute la région, et qui se relie avec continuité à celui que je viens de décrire et sur lequel j'appelle l'attention de mes collègues en géologie. Dans cet ordre d'idées, l'amoncellement beaucoup plus considérable des matériaux qui constituent les buttes de Saint-Michel-en-l'Herm serait dû uniquement aux effets répétés du ressac dans les convulsions dernières du cataclysme océanique.



RAPPORT

SUR

L'EXCURSION DE TANCARVILLE

faite le 22 août 1875

(Partie géologique et botanique)

Par M. Alfred LACAILLE.

Dans la séance de juillet, plusieurs Membres de la Société avaient proposé que l'excursion d'automne se fît cette année à Bolbec, à Tancarville et à Lillebonne.,

Cette proposition fut adoptée à une très-grande majorité. En effet, une excursion dans cette partie du pays de Caux offrait un attrait multiple aux Membres de la Société. C'est l'époque où l'on peut le mieux apprécier le prix de l'ombrage que fournissent aux touristes nos bois et nos fermes aux arbres touffus.

Tous, botanistes, géologues, archéologues, nous devons rencontrer de nombreux sujets d'étude et rapporter de notre voyage d'agréables souvenirs.

Arrivés le matin vers neuf heures, les excursionnistes ne font que traverser Bolbec, se dirigeant vers Tancarville, tout en regrettant de ne pouvoir visiter les divers affleurements de craie glauconieuse qui se trouvent dans la vallée de Fontaine.

Ces affleurements, suite de la faille de Fécamp, offrent à plusieurs endroits à découvert le niveau connu vulgairement sous le nom de lit à Céphalopodes. Les fossiles y sont abondants; on y trouve les *Ammonites rhotomagensis*, *A. varians*, *A. mantelli*, *A. navicularis*, *A. falcatus*, *nautilus*, *subradiatus*, *scaphites æqualis*, *arca passyana*, etc., etc. Nous y avons rencontré dernièrement un oursin assez rare, le *Cotalda benetticæ*, remarquable par sa forte taille. Dans la glauconie se trouve un banc relativement considérable d'un petit ostrea, *ostrea vesiculosa*, peu commun dans le cénomanien, mais très-répandu à Bolbec.

Le temps manque pour visiter les dépôts d'argile avec laquelle on fait la brique, ainsi que les carrières de sable à bâtir. Ce sable, coloré par des oxydes de fer et passant du jaune pâle au rouge foncé, renferme des masses considérables de grès qui sert dans le pays à paver les rues

Autrefois on employait beaucoup ces grès dans les constructions; on en a aujourd'hui complètement abandonné l'usage à cause de leurs propriétés hygrométriques. En effet, ils entretiennent une humidité continuelle dans les habitations et les rendent insalubres.

Ces sables et ces grès forment la base du terrain tertiaire dont les couches supérieures manquent complètement dans cette partie du pays de Caux.

Un dépôt lacustre de 7 mètres d'épaisseur, renfermant des empreintes de feuilles de *Salix capræa*, *iris pseudo-acorus*, etc., eut également intéressé géologues et botanistes.

C'est sous ce dépôt que l'auteur de ce Rapport a trouvé, en octobre dernier, des ossements de *Bos primiginius*, *sus scrofa*, *equus fossilis*, etc., accompagnés de silex taillés.

En montant la côte de Saint-Antoine-la-Forêt par la nouvelle route, nous retrouvons des masses de grès tertiaires; plusieurs d'entre eux ne sont composés pour ainsi dire que de fragments de silex réunis par un ciment siliceux. Ces silex appartiennent pour la plupart à la craie blanche, nous y avons rencontré le *Micraster cor anguinum* et le *Spondylus spinosus*.

Cette brèche siliceuse est très-commune à Bolbec et dans les environs; elle y est connue sous le nom vulgaire de *bitte*; le grès poudingue, au contraire, ne s'y rencontre que très-rarement.

Arrivés à Saint-Antoine, nous laissons sur notre droite la petite commune de Mélamare, bien connue dans le pays de Caux par ses fabriques de poteries, dont l'origine remonte à une haute antiquité. On y trouve abondamment l'argile plastique. Le savant et regretté M. Antoine Passy, dans son précieux ouvrage sur la géologie de la Seine-Inférieure, nous apprend que c'est de Mélamare et de Folleville (commune voisine) que les Romains tiraient les matériaux des briques employées à Lillebonne.

Une demi-heure environ nous suffit pour franchir l'espace qui nous sépare de Tancarville. Tancarville ! pays ravissant bien connu de tous ceux qui, sensibles aux beautés de la nature, savent trouver sans sortir de leur belle France des sites dignes d'exciter l'envie et l'admiration de l'étranger.

Dans un champ au bord de la forêt, les botanistes récoltent le *Linaria vulgaris* à fleurs presque entièrement blanches. Dans la forêt le *Luzula maxima* croît en abondance; on y recueille également les *Serratula tinctoria* et *Iris fœtidissima*.

Puis, nous voici sur une étroite table de craie recouverte d'un mince et glissant tapis de verdure. Cette roche isolée, qui s'avance en surplombant à une hauteur considérable, au-dessus des prairies verdoyantes nouvellement conquises sur la Seine, est connue dans le pays sous le nom de la Pierre-Gante (pierre géante).

De cet endroit on découvre un horizon splendide. A droite, le château et ses ruines imposantes ; à gauche, le port Jérôme, la vallée de Lillebonne ; en face, la Seine, Quillebeuf, le marais Vernier, cet eldorado des botanistes ; la pointe de la Roque, et à ses pieds d'immenses prairies, de nombreux troupeaux de bœufs paissant paisiblement à l'endroit où jetaient l'ancre, il y a quelque vingt ans, les navires qui remontaient la Seine.

La Pierre-Gante sert d'habitat à un lichen intéressant, le *Peltigera rufescens*, et à une mousse plus commune dans nos environs, le *Phascum curvicollum*.

A quelques pas de là et à l'entrée d'une grotte taillée dans la craie, croît le rare *Orobanche hederæ*, qu'un de nos zélés botanistes a la bonne fortune d'arracher avec son adhérence. Nous retrouverons cette plante curieuse dans les ruines du château.

La colline à pente glissante et rapide qu'il nous faut descendre pour parvenir au village, fournit aux botanistes des plantes intéressantes. Nous y recueillons : *Libanotis montana*, *Bupleurum falcatum*, *Teucrium montanum*, *Sedum sexangulare hypericum montanum*, *Verbascum lychnitis* var. *album*. Le bel *Epipactis latifolia*, le modeste mais curieux *Spiranthes autumnalis*, commencent à fleurir ; mais il nous est presque impossible de retrouver la trace des *Ophrys arachnites*, *O. aranifera*, *O. apifera*, *O. muscifera*, *Orchis purpurea*, qui fleurissent au même endroit, mais à une époque moins avancée.

Après avoir consacré une heure au déjeuner, nous remontons en suivant le marais la petite rivière de Tancarville, dont les eaux font marcher le moulin. Sur les bords croissent en abondance : le bel *Epilobium hirsutum*, *Mentha aquatica*, *M. rotundifolia*, *eupatorium cannabinum*, *Thypha latifolia*.

Dans le marais même, nous recueillons une bonne scrophulariée, le *Pedicularis palustris*; plus loin se trouvent les *Triglochin palustre*, *Menianthes trifoliata*, *Eriophorum latifolium*.

Cachée sous un épais bouquet d'arbres et jaillissant du milieu des rochers, la source offre aux excursionnistes accablés par la chaleur un délicieux lieu de repos. C'est à qui se rafraîchira à ses eaux limpides. Ça et là croît le charmant forget me not, *Myosotis palustris*, dont les fleurs, d'un bleu céleste, ont le pouvoir d'attirer les regards des plus indifférents et de faire penser aux absents.

On fait une halte d'un quart d'heure environ à cet endroit; les botanistes recueillent sur les rochers le *Chrysosplenium oppositifolium* et une marchantiée curieuse, le *Rebouillia hemisphærica*. A quelques pas de là, dans la forêt, nous récoltons l'*Helleborus viridis* et le rare *Sticta pulmonacea*, mais malheureusement dépourvu d'apothéciés. C'est près de cet endroit qu'il y a quelques années, accompagné de notre savant vice-président Malbranche, nous trouvâmes sur un frêne le *Myriangium duricæi*, lichen nouveau pour notre département.

Nous reprenons bientôt le chemin du château, que tous désirent visiter en détail. Une roche sur la lisière du bois attire notre attention; elle est composée de calcaire siliceux et a servi d'habitation à une légion de pholades.

Le temps nous manque pour explorer les bois qui entourent

le château, mais nous savons qu'ils abritent de leurs épais ombrages les *Doronicum plantagineum*, *Androsæmum vulgare*, *Campanula trachelium* et *Gnaphalium luteo-album*.

La falaise, d'où l'on extrait des masses considérables de craie qui servent à l'endiguement de la Seine, offre aux géologues une coupe intéressante.

En effet, on peut voir distinctement la séparation de la craie marneuse et de la craie blanche, la craie marneuse au niveau de la terrasse formée par les éboulis de la falaise et renfermant de nombreux débris d'*Inoceramus problematicus*.

Dans le lit de craie avec rognons verdâtres qui marque la séparation des deux étages, on peut recueillir assez abondamment les *Echinoconus subrotundus* et *Inoceramus labiatus*.

Entre la terrasse dont je viens de parler et l'endiguement, se trouve un espace de terrain souvent inondé au moment des fortes marées. On y trouve en abondance *Aster tripolium*, *Glaux maritima*, *Cochlearia Anglica*, *Lepturus incurvatus*, *Alopecurus bulbosus*, *Sinapis nigra*, *Apium graveolens*, et quelquefois dans les endroits les plus élevés le rare *Orobanche Picridis*.

Mais l'heure nous presse, il faut nous hâter si nous voulons visiter Lillebonne. En quittant Tancarville et en passant sous la Pierre-Gante, nous avons pour la seconde fois l'occasion de remarquer, à environ 3 mètres au-dessus du niveau de la nouvelle route du Havre à Caudebec, des rochers perforés par des milliers de pholades; au-dessus croît dans les fissures de la roche le *Crithmum maritimum*, ombellifère tout à fait spéciale aux bords de la mer. La mer qui battait autrefois ces côtes a disparu, les pholades qui vivaient au

niveau du balancement des marées ont cessé d'exister depuis longtemps; mais ce *Crithmum*, ce modeste représentant du monde végétal, a résisté à tous les changements qui sont survenus. Il végète et se reproduit chaque année, attestant par sa présence un état de choses disparu depuis des siècles.

Lillebonne ne nous offre que peu d'intérêts au point de vue géologique et botanique. Nous ne pouvons visiter l'affleurement de craie glauconieuse qui se trouve à une certaine distance au Val-Anfray. Après avoir visité les monuments et la magnifique mosaïque de l'antique Juliabona, nous nous dirigeons vers Bolbec, en saluant de loin le marais où croît la reine des fougères, l'*Osmunda regalis*.

Arrivés à Bolbec à sept heures, les excursionnistes reprennent le train de dix heures qui doit les ramener à Rouen.

Tous, nous garderons un excellent souvenir de cette charmante excursion, ne regrettant qu'une seule chose, c'est d'avoir été obligés de nous séparer si vite de collègues auxquels nous unissent les doubles liens de la science et de l'amitié.

SUR LE

CRYPTOCEPHALUS TESSELLATUS, GERM.

(= *elongatulus*, OLIV.)

PAR M. J. BOURGEOIS.



Le coléoptère que je présente à la Société appartient à la série des espèces minuscules du genre *Cryptocephalus*, dont les élytres sont ponctuées-striées. Il se distingue facilement de ses congénères du même groupe par la bande transversale jaune pâle qui borde la base des élytres, depuis l'épaule jusqu'à l'écusson. En outre de cette bande, chaque élytre est ornée d'une bordure marginale, d'une tache apicale et d'une autre tache dorsale de même couleur. Cette dernière tache, toutefois, est sujette à varier de grandeur et peut disparaître quelquefois complètement.

Sur les huit exemplaires que j'ai capturés, cinq ont la tête complètement noire et les trois autres l'ont d'un jaune pâle, avec le pourtour et des taches noirs. Je croyais d'abord à une variété de coloration ; mais en examinant le sexe de chaque individu, j'ai reconnu les cinq exemplaires à tête noire pour des ♀ et les trois exemplaires à tête jaune pour

des ♂. Il est donc à supposer qu'il y a là un caractère sexuel. Cette opinion me paraît d'autant plus probable, que je n'ai remarqué aucun passage entre les deux systèmes de coloration.

Le *Cryptocephalus tessellatus* n'avait pas encore été capturé, que je sache, dans notre département. Il paraît vivre sur le *Geranium sanguineum*, tout comme *Trachys nana*. Du moins, c'est en fauchant sur cette plante que MM. Power, Levoiturier et moi, l'avons capturé en assez grande quantité, le 6 juin dernier, aux roches d'Orival.

INSECTES COLÉOPTÈRES

RÉCOLTÉS PENDANT L'EXCURSION DE LA SOCIÉTÉ AUX ANDELYS

Le 30 Mai 1875

Par MM. G. Power, J. et O. Bourgeois.

Brachinus crepitans, LIN.	Laccophilus hyalinus, DE G.
Dyschirius globosus, HERBST.	Hyphidrus ferrugineus, LIN.
Stenolophus vespertinus, ILL.	Hydroporus inæqualis, FAB.
— Skrimshiranus, STPH.	— palustris, LIN.
Badister peltatus, PANZ.	— planus, FAB.
Anchomenus marginatus, LIN.	Haliplus ruficollis, DE G.
— lugubris, DEJ.	Helochares lividus, FORST.
Trechus minutus, FAB.	Berosus signaticollis, CHARP.
Bembidium articulatum, PANZ.	Helophorus aquaticus, LIN.
— ustulatum, LIN.	Hydrochus elongatus, SCHAL.
— lunatum, DUFT.	Falagria obscura, GRAV. (1).
— flammulatum, CLAIRV.	Aleochara rufipennis, LACD.
— assimile, GYLL.	Calodera longitarsis, ER.
Noterus sparsus, MARSH.	Tachyusa cyanea, KR.

(1) Notre savant collègue, M. Albert Fauvel, a bien voulu se charger de la détermination des Staphylinides.

- | | |
|---------------------------------------|--------------------------------------|
| <i>Tachyusa velata</i> , ER. | <i>Antomara ruficornis</i> , MARSH. |
| <i>Homalota labilis</i> , ER. | <i>Lathridius transversus</i> , OL. |
| — <i>sericea</i> , MULS. | — <i>minutus</i> , LIN. |
| <i>Oligota</i> | <i>Anthrenus varius</i> , FAB. |
| <i>Tachyporus formosus</i> , MATH. | <i>Heterocerus marginatus</i> , FAB. |
| <i>Quedius cinctus</i> , PAYK. | — <i>lævigatus</i> , PANZ. |
| <i>Philonthus atratus</i> , GRAV. | — <i>fuscus</i> , KSW. |
| — <i>quisquiliarius</i> , GYL. | <i>Agrilus angustulus</i> , ILLIG. |
| — <i>nigritulus</i> , GRAV. | <i>Cardiophorus rufipes</i> , FOURC. |
| <i>Xantholinus linearis</i> , FAB. | <i>Athous hæmorrhoidalis</i> , FAB. |
| <i>Stenus biguttatus</i> , LIN. | <i>Agriotes pallidulus</i> , ILL. |
| — <i>pusillus</i> , ER. | <i>Ctenonychus filiformis</i> , FAB. |
| — <i>subæneus</i> , ER. | <i>Helodes minutus</i> , LIN. |
| <i>Bledius subterraneus</i> , ER. | <i>Drilus flavescens</i> , FAB. |
| <i>Platystethus cornutus</i> , GRAV. | <i>Telephorus annularis</i> , MEN. |
| — <i>arenarius</i> , PAYK. | — <i>fuscus</i> , LIN. |
| <i>Oxytelus complanatus</i> , ER. | — <i>lividus</i> , LIN. |
| <i>Trogophlæus bilineatus</i> , STEPH | <i>Rhagonycha testacea</i> , LIN. |
| — <i>memnonius</i> , ER. | <i>Malthodes minimus</i> , LIN. |
| — <i>politus</i> , KSW. | <i>Malachius bipustulatus</i> , LIN. |
| — <i>impressus</i> , LAC. | — <i>viridis</i> , FAB. |
| <i>Philorinum sordidulum</i> , STEPH | — <i>marginellus</i> , OL. |
| <i>Anthobium ophthalm.</i> , PAYK. | — <i>elegans</i> , OL. |
| <i>Bryaxis fossulata</i> , REICHB. | <i>Axinotarsus pulicarius</i> , FAB. |
| <i>Choleva cisteloides</i> , FRÆHL. | <i>Anthocomus equestris</i> , FAB. |
| <i>Sericoderus lateralis</i> , GYLL. | — <i>fasciatus</i> , LIN. |
| <i>Phalacrus corruscus</i> , PAYK. | <i>Charopus pallipes</i> , OL. |
| <i>Brachypterus gravidus</i> , ILL. | <i>Dasytes plumbeus</i> , ILLIG. |
| — <i>pubescens</i> , ER. | <i>Dolichosoma nobile</i> , ILLIG. |
| — <i>urticæ</i> , FAB. | <i>Danacea tomentosa</i> , PANZ. |
| <i>Meligethes rufipes</i> , LIN. | <i>Trichodes alvearius</i> , FAB. |
| — <i>lumbaris</i> , STURM. | <i>Corynetes violaceus</i> , LIN. |
| — <i>æneus</i> , FAB. | <i>Anobium fulvicorne</i> , STURM. |
| <i>Antherophagus pallens</i> , LIN. | <i>Cistela murina</i> , LIN. |
| <i>Atomaria linearis</i> , STEPH. | — <i>murina</i> , V. ochr., KUST. |

- | | |
|-------------------------------|-------------------------------|
| Mordellistena subtruncata, M. | Gymnetron campanulæ, LIN. |
| Anaspis rufilabris, GYLL. | Coeliodes 4-maculatus, LIN. |
| — ruficollis, FAB. | Ceutorhynchus floralis, PAYK. |
| OEdemera virescens, LIN. | — contractus, MULS. |
| — lurida, MARSH. | — assimilis, PAYK. |
| Sitones crinitus, OL. | — campestris, GYLL. |
| — lineatus, LIN. | — pollinarius, FORST. |
| Polydrosus planifrons, GYLL. | — napi, GERM. |
| — sericeus, SCHALL. | — macula-alba, HERBST. |
| Omius pellucidus, BOHM. | — quadridens, PANZ. |
| Phyllobius oblongus, LIN. | Rhinoncus pericarpus, FAB. |
| — pomonæ, OL. | Baridius picicornis, MARSH. |
| — uniformis, MARSH. | Urodon rufipes, FAB. |
| Phytonomus variabilis, BOHM. | — suturalis, FAB. |
| Erirhinus tremulæ, PAYK. | Bruchus pisi, LIN. |
| Hydronomus alismatis, MARSH. | Clytus arcuatus, LIN. |
| Tanysphyrus lemnæ, PAYK. | Chrysomela fastuosa, LIN. |
| Apion pomonæ, FAB. | — fucata, FAB. |
| — Caullei, WENCK. | Gastrophysa raphani, FAB. |
| — onopordi, KIRB. | Phædon betulæ, LIN. |
| — ulicis, FORST. | Phratora vitellinæ, LIN. |
| — vernale, FAB. | — vulgatissima, LIN. |
| — malvæ, FAB. | Prasocuris phellandrii, LIN. |
| — flavofemoratum, HBST. | Galeruca californiensis, LIN. |
| — æneum, FAB. | — sagittariæ, GYLL. |
| — rufirostre, FAB. | Luperus circumfusus, MARSH. |
| — miniatum, GERM. | — rufipes, FAB. |
| — trifolii, LIN. | — flavipes, LIN. |
| — striatum, MARSH. | Crepidodera salicariæ, PAYK. |
| — Spencei, KIRB. | — transversa, MARSH. |
| — livescerum, GYLL. | — ferruginea, SCOP. |
| — elegantulum, PAYK. | — helxines, LIN. |
| Rhynchites germanicus, HER. | — aurata, MARSH. |
| Orchestes avellanæ, DONOV. | — chloris, FOUD. |
| Tychius canus, HERBST. | — pubescens, HOFFM. |

- | | |
|------------------------------|--------------------------------|
| Phyllotreta antennata, HOFF. | Psylliodes chrysocephala, LIN. |
| — atra, HOFF. | — affinis, PAYK. |
| — nigripes, PANZ. | — dulcamaræ, HOFF. |
| — ochripes, CURT. | Aphtona euphorbiæ, SCHR. |
| — vittula, REDT. | Dibolia occultans, HOFF. |
| Batophila ærata, MARSH. | Cassida equestris, FAB. |
| Thyamis verbasci, PANZ. | Adalia bipunctata, LIN. |
| — melanocephala, GYL. | Coccinella variabilis, ILLIG. |
| — atricilla, GYLL. | Propylea 14-punctata, LIN. |
| — anchusæ, PAYK. | Coccidula rufa, HERBST. |



COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

Pendant l'année 1875

PAR M. N. BEAURAIN, SECRÉTAIRE.

MESSIEURS ,

Chacune des trois grandes divisions des sciences naturelles a été l'objet de communications à vos séances durant l'année qui vient de s'écouler. Deux d'entre elles, la zoologie et la botanique, ont pris les plus larges parts dans l'ensemble des travaux qui vous ont été présentés. Ce n'est pas sans quelque regret qu'il nous faut constater ici que la troisième ne nous a offert qu'un contingent relativement peu important, du moins si nous regardons le nombre des observations signalées à votre attention. Mais, hâtons-nous de le rappeler, dans le cours de la même année, notre Compagnie a vu se constituer, parmi ses membres, un Comité de géologie, et cette création peut nous faire espérer que des

communications nouvelles et plus nombreuses viendront s'ajouter dans nos Bulletins à celles dont nous allons vous entretenir maintenant.

L'organisateur et le Président de notre Comité de géologie, M. Louis Boutillier, éloigné quelque temps de nos réunions pour des raisons de santé, ne laissa pas, durant un voyage qu'il fit en 1875, de songer à sa chère Société rouennaise. Dès son retour dans notre ville, nous l'avons vu revenir parmi nous et nous offrir une fort intéressante Note sur des dépôts de débris organiques qu'il avait observés dans la Charente, aux environs de Jarnac.

M. Boutillier, vous vous en souvenez, a examiné et déterminé les amas coquillers dont se composaient en partie ces dépôts ; en outre, il a constaté, avec un autre observateur, M. Decloux, que tous ceux-ci possèdent une remarquable homogénéité attestant une commune origine : « Comment donc, — s'est alors demandé notre honorable collègue, — et dans quelles circonstances se sont-ils constitués, dans une localité située à 100 kilomètres de la mer et à une altitude de 40 mètres au-dessus du niveau actuel d'habitation des mollusques d'espèces identiques ? »

Il y avait à considérer si ces assemblages confus de matériaux n'étaient pas des rebuts de repas humains ; — si l'on devait reconnaître là le fond d'une ancienne plage ; — si enfin l'altitude de ces dépôts n'était pas le résultat d'un soulèvement brusque du sol ou bien au contraire celui d'un exhaussement qui se serait produit lentement.

M. Boutillier a cru devoir abandonner chacune de ces hypothèses et sa Note nous dit que, pour lui et pour M. Decloux, « un formidable courant marin, résultant d'une oscillation fortuite et momentanée du sol, a dû se répandre passagère-

ment sur toute la contrée où ces dépôts ont été découverts, entraînant avec lui les coquilles arrachées au lit de la mer et les étalant sur tout son parcours parmi les matières qui se trouvaient sur son passage. »

L'interprétation donnée, dans le *Mémoire* que vous trouverez dans votre *Bulletin*, si elle peut être confirmée par de nouvelles observations, fournirait une explication à des problèmes géologiques restés jusqu'à présent sans solution.

M. Lacaille, chargé de vous rendre compte de la partie principale de votre excursion à Bolbec, à Lillebonne et à Tancarville, vous a lu, sur ce coin de notre département, quelques pages qui doivent être mentionnées ici. En effet, le Rapport de notre collègue nous indique toutes les coquilles et plantes fossiles, qui ont été recueillies dans cette contrée et parmi lesquelles se trouvent quelques raretés qu'il a été assez heureux pour y rencontrer lui-même.

En botanique, nous avons à vous rappeler les expositions variées de MM. Louis Boutillier, Coquerel, Léon Dupré, Gosselin, Lacaille, André Le Breton, Nicolle, G. Witz et Schlumberger.

La plupart des plantes mises sous vos yeux ont été présentées dans les séances qui ont immédiatement suivi vos excursions, durant lesquelles la plupart avaient été recueillies; vous avez dû les autres à des herborisations particulières de quelques-uns des membres dont nous venons de consigner les noms.

En 1869, M. Malbranche vous avait présenté une Note

sur la quatrième édition de la *Flore de Normandie* de notre regretté membre honoraire M. de Brébisson (1). L'année dernière, il nous a offert un nouveau travail contenant des observations de même nature faites par lui et par quelques autres botanistes, parmi lesquels nous rencontrons nos honorables collègues MM. Blanche, Letendre et Schlumberger.

Le même membre, qui possède une autorité si grande pour apprécier au milieu de nous le mérite des découvertes faites en botanique, a bien voulu nous entretenir des nouveaux procédés dus à M. Duval-Jouve, pour la détermination des espèces, dans le règne végétal.

Deux raisons, croyons-nous, excellentes toutes les deux, avaient porté notre collègue à s'occuper des travaux de M. Duval-Jouve. La principale, sans doute, c'est que les belles observations de ce botaniste ont une véritable importance pour l'étude des plantes ; la seconde, M. Malbranche n'hésiterait pas, nous en sommes persuadé, à en faire l'aveu, c'est que M. Duval-Jouve est, comme notre laborieux collègue, de cet arrondissement de Bernay que vous avez visité l'année dernière et qui a produit encore un autre savant, auquel nous sommes redevables de bonnes et nombreuses recherches (2).

(1) V. le Bulletin de lad. année, p. 205.

(2) Auguste LE PREVOST, né à Bernay, le 3 juin 1787, mort le 21 juillet 1859, auteur d'un grand nombre de publications parmi lesquelles nous citerons les suivantes : *Sur les plantations en massif*, 1816 ; *Observations sur les suites du changement de niveau dans une plantation de hêtres, chênes et ormes*, 1821 ; *Observations sur quelques maladies et autres circonstances nuisibles à plusieurs arbres verts*, 1822 ; *Nouveau procédé employé dans l'île de Guernesey pour l'amélioration et la conservation des cidres*, 1823 ; *Instruction sur les cultures sarclées*, id. ; *Observations sur une maladie des Abeilles*, id. ; *Mémoire sur le puceron lanigère*, 1825 ; *Mémoires sur les lichens calicioïdes*, 1^{re} partie : *Description des genres Lymbaria*

Quelle qu'ait été, d'ailleurs, l'intention dominante dans la pensée de M. Malbranche, nous devons lui savoir beaucoup de gré d'avoir si heureusement mis en lumière, devant nous, les procédés histotaxiques de son compatriote.

Nous savons que M. Duval-Jouve croit devoir classer les espèces, chez les plantes, moins par la forme des organes extérieures que par l'examen comparatif des éléments anatomiques des tissus.

M. Duval-Jouve pense aussi que sa méthode peut permettre la solution de la grande question de la délimitation des espèces. Mais, ici, il se trouve en face de deux écoles également ardentes : l'école *multiplicatrice* ou *dyalitique*, qui morcelle à l'infini les anciennes divisions, et l'école *transformiste* ou *darwiniste*, qui fait disparaître les espèces et rapporte le tout à un type unique.

M. Malbranche, qui suit M. Duval dans tout ce qu'il observe et qui recueille toutes ses propositions, se trouve à ce moment sur un terrain où il s'est déjà porté devant vous et sur lequel la lutte est engagée depuis environ une vingtaine d'années. M. Duval, par la direction qu'il donne à ses déductions, passe quelquefois, selon notre collègue, de l'un des deux camps dans l'autre. Mais M. Mal-

et Cyphelium, par Erik Acharius, trad. du suédois par Aug. Le Prevost, 1827; *Note sur une expérience d'agriculture faite dans l'arrondissement de Bernay* (emploi du plâtre cru pour le plâtrage des trèfles), 1830; *Note sur le Pogonus pallidipennis*. En outre, Aug. Le Prevost, qui ne cessa jusqu'à sa mort de s'intéresser au progrès des sciences naturelles, a enrichi les Recueils de plusieurs Sociétés de nombreux Rapports sur des ouvrages relatifs à ces matières. On sait, cependant, que ses travaux principaux ont eu pour objet l'histoire de notre province et la description de ses monuments, et que c'est à titre d'archéologue qu'en 1833 il fut élu membre de l'Institut (Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres).

branche, en terminant l'analyse raisonnée des derniers travaux de M. Duval-Jouve, exprime l'espérance que les études poursuivies par ce botaniste lui apporteront de nouvelles lumières et qu'elles auront servi la cause qu'il soutient lui-même, celle de la fixité des espèces.

Ici vient se placer l'excellente monographie que nous devons au même membre. Nous voulons parler du travail de M. Malbranche sur les Ronces de la Normandie.

A propos de la description et de la classification des *Rubus* normands, M. Malbranche s'est livré devant vous à des observations générales sur le genre dont il s'agit, « un de ceux, — a-t-on dit, — dont la spécification est des plus difficiles à établir. » Dans cette introduction, les diverses opinions qui ont été émises à propos de ce genre, sont examinées, discutées, combattues ou confirmées. Les travaux des Muller, des Jordan, des Timbal-Lagrave, des Chaboisseau, des Boulay, des Lefèvre et des Genevier, sont tour à tour soumis au contrôle de l'auteur qui s'élève, ici encore, avec la plupart de ceux dont les noms viennent d'être cités, contre la tendance d'un certain nombre de botanistes à multiplier l'espèce.

Enfin, M. Malbranche indique tous les caractères qui, selon lui, doivent être considérés comme distinctifs de l'espèce, et il est amené à cette conclusion, qu'il n'est pas plus difficile de distinguer les espèces de *Rubus* que celles des *Hieracium*, des *Gnaphalium*, des *Rosa*, dont les caractères sont tirés également de la forme des feuilles, de la vestiture, de l'inflorescence, etc.

Après vous avoir rappelé les communications qui vous

ont été faites en géologie et en botanique, il nous reste à vous entretenir de celles que vous avez entendues sur la dernière partie des sciences naturelles.

Nous voudrions qu'il nous fut permis de vous rendre compte du travail qui vous a été présenté par M. Lhomme, à la suite de ses *Recherches sur les changements et les variations de l'existence humaine, depuis l'époque de la période quaternaire jusqu'à la civilisation*.

Vous savez que l'importance et l'étendue de l'étude à laquelle s'est livré M. Lhomme, en ont fait réserver la publication à une année ultérieure. Par ce motif, nous croyons devoir nous abstenir de vous faire connaître la nature et l'ordre des *Recherches* de notre collègue. Nous craindrions, d'ailleurs, qu'une analyse quelconque ne vous fît regretter, bien plus encore, de ne pouvoir lire l'ouvrage intégralement dans votre Bulletin.

Nous rappellerons immédiatement un autre travail anthropologique, qui vous a été présenté, celui-ci, par M. Louis Boutillier, et qui consiste dans une excellente analyse de l'*Etude ostéologique sur les Tasmaniens*, publiée dernièrement à Haarlem, par M. J. Barnard-Davis.

Des observations du savant anglais, vous avez vu qu'il résulte que les habitants primitifs de la Tasmanie appartiennent à une race noire essentiellement distincte, par ses traits ostéologiques, des autres races mélanésiennes avec lesquelles elle a été jusqu'à présent confondue.

Le Mémoire dont notre collègue vous a fait connaître toute la substance, offre une description très-détaillée des crânes de Tasmaniens qui sont à la disposition de la science, dans quelques collections de l'Angleterre, de la Hollande et de la France.

M. Boutillier ne s'est pas contenté d'analyser l'œuvre publiée par la Société des Sciences naturelles de Haarlem; il s'est livré lui-même à de curieuses recherches sur l'histoire et les mœurs des hommes que le savant M. Barnard-Davis a si profondément étudiés au point de vue ostéologique.

L'ornithologie et l'entomologie ont été l'objet de communications fort intéressantes.

La première nous a donné les expositions, sur le bureau, de MM. E. Blanche, Edde, A. Le Breton, Lemetteil et Mocquerys.

Vous avez surtout reçu, avec un très-vif intérêt, une communication de M. André Le Breton, relative à un melopsitte ondulé, dont la mandibule supérieure offrait cette fort curieuse anomalie que, non-seulement, cet organe était beaucoup plus long que dans l'état ordinaire, mais encore qu'il était contourné en spirale et de telle façon qu'il privait l'oiseau de se pourvoir de sa nourriture.

Avant de vous signaler cette monstruosité, M. André Le Breton a voulu rechercher celles qu'on pouvait en rapprocher et qui avaient été publiées antérieurement.

Vous vous rappelez qu'il lui a été permis de rencontrer un même cas tératologique, signalé par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, précisément chez une perruche : « Il ne manquerait assurément, dit M. Le Breton, pour rendre plus surprenante cette coïncidence de forme et de mode d'anomalie, que la perruche citée par Geoffroy Saint-Hilaire ne fût le mâle du melopsitte ondulé. »

L'observation dont M. André Le Breton vous a rendu compte lui a donné l'occasion de s'étendre quelque peu sur

les mœurs d'oiseaux charmants qui contribuent aujourd'hui à l'ornement de nos volières et de nos collections.

Le même membre, dans une séance précédente, vous avait signalé une autre anomalie offerte par la même classe d'animaux; celle-ci consistait dans la coloration des couvertures alaires et des plumes dorsales d'un pic-épeiche femelle.

Contrairement à ce qui ressort de toutes les descriptions qui avaient été faites jusqu'alors, le plumage de l'oiseau, qui a été placé sous vos yeux, présentait une couleur marron bien accentuée dans les parties que nous venons d'indiquer. Ordinairement, ces oiseaux montrent le dessus du corps d'un noir lustré et les couvertures alaires supérieures, noires aussi, sont tachetées de blanc.

Cette nouvelle communication de M. A. Le Breton a fourni, à deux autres membres, MM. Lemetteil et Frontin, l'occasion de rappeler des observations de même nature faites par eux sur d'autres oiseaux.

Vous devez aussi à M. Lemetteil une Note sur la présence, dans notre département, du Martin Roselin qui a été aperçu dans les environs du Havre, vers la fin de mai, en troupes assez nombreuses.

Le Président de notre Comité d'ornithologie vous a en outre communiqué l'ensemble des observations qu'il avait consignées à propos des demandes produites, de divers côtés, pour la destruction des corneilles.

Notre collègue s'est particulièrement attaché à étudier les mœurs du corbeau freu, plus connu dans les campagnes sous le nom de corneille, lequel est bien l'oiseau dont la mort a été demandée, sans pitié.

M. Lemetteil est le défenseur des freux. Il reconnaît bien que presque tout le mal dont on les accuse peut leur être imputé; mais il est convaincu que les services qu'ils nous rendent particulièrement dans la destruction des mans l'emportent de beaucoup. Il regarderait enfin comme une véritable calamité la disparition de ces oiseaux, et M. Lemetteil cite de nombreux faits à l'appui de cette opinion.

Vous avez, par un vote spécial, approuvé son Mémoire qui a été transmis au Conseil général de notre département, appelé lui-même à émettre un avis sur la question.

L'entomologie nous a fourni les expositions variées de MM. E. Blanche, J. Bourgeois, Boutillier, Frontin, Lhotte et Power.

Les dégâts commis en 1875 à un grand nombre d'arbres de nos promenades publiques, ont offert au Secrétaire de votre Comité d'entomologie, M. Jules Bourgeois, l'occasion d'entreprendre sur les galéruques de l'orme une de ses monographies faites avec le soin et la méthode qu'il met si heureusement en pratique, dans tous les travaux dont il veut bien nous faire profiter.

Le même membre, en signalant la récolte qu'il a faite, sous des pierres, à la côte Sainte-Catherine, d'un carabique « assez rare partout, » dit-il, a bien voulu ajouter quelques mots à sa communication, pour fournir d'utiles indications, particulièrement à l'adresse des coléoptéristes, mais dont lui sauront gré tous ceux qui s'intéressent à notre faune locale.

M. J. Bourgeois vous a en outre fait connaître les publi-

cations que vous avez reçues de la Société suisse d'entomologie. Vous avez remarqué, dans l'excellent Rapport qu'il vous a lu, les observations faites sur l'époque d'apparition des noctuelles de la Suisse sur les plantes qui servent de nourriture à leurs chenilles, sur les localités où ces lépidoptères ont été observés, sur leur degré de rareté, sur les altitudes *maxima* auxquelles ont été rencontrés les chenilles et les insectes parfaits des sphingides et des bombycides de la même contrée; sur la soie du *bombyx pernyi*, plus grosse que celle du vers à soie du mûrier (*bombyx mori*); sur l'analogie de formes de certains hémiptères avec les fourmis; sur le mode de stridulation du *Coranus subapterus*, de Gée; sur une nouvelle classification des gryllides, etc., etc.

Un autre chercheur infatigable parmi les entomologistes de notre Compagnie, M. Frontin, vous a donné quelques Notes sur des insectes qu'il a placés sous vos yeux, à la suite de ses chasses.

L'une d'elles est relative au genre *Catocala* et à la *Nemeophila plantaginis*.

M. Frontin indique les procédés qu'il emploie pour la chasse de ces insectes.

A l'égard du *Nemeophila plantaginis*, il émet une opinion qu'il livre aux observations et aux méditations de ses collègues. Boisduval et Berce disent que ces lépidoptères apparaissent annuellement en juin et que leurs chenilles hibernent, pour ne se transformer que l'année suivante.

M. Frontin croit que les chenilles qui hibernent, proviennent d'une seconde génération, laquelle, selon lui, n'aurait point encore été signalée.

Le même membre nous a dit aussi quelques mots, à propos

de coléoptères capturés par lui, aux rochers d'Orival : le *Trachys nana*, le *Cerocoma Schæfferi* et l'*Haplocnemus chlorosoma*.

Une Note de M. le Dr de Boutteville vous a signalé un curieux procédé de destruction de chenilles par l'inoculation de la fibrine ou quelque autre maladie fungoïde, sur laquelle l'attention est appelée par l'une des Sociétés d'horticulture des États-Unis.

Vous devez à MM. E. Power, Jules et Oct. Bourgeois une liste des insectes qui ont été recueillis durant notre excursion des Andelys.

Enfin M. Mocquerys vous a offert une nouvelle série de ses intéressants *Coléoptères anormaux*, dont il a lui-même gravé les planches, que vous trouverez dans votre Bulletin.

Nous avons eu l'occasion, dans le cours de ce Rapport, de vous parler des observations faites collectivement dans quelques localités de notre région normande. Durant l'année 1875, la Compagnie a invité trois fois ses membres à se déplacer.

Votre première excursion a eu lieu aux Andelys. M. L. Dupré vous a fait, sur la partie botanique de celle-ci, un charmant compte rendu inséré dans le premier fascicule de votre Bulletin. Quoique ce membre n'ait pu échapper à la tentation de toucher le côté archéologique, si imposant d'ailleurs dans cette visite au berceau du Poussin et aux ruines du château du roi Richard ; un autre membre, M. Jules Adeline, a trouvé, devant la statue du grand peintre, devant l'église Sainte-Clotilde, si curieuse par son architecture

variée, par ses vitraux et par les souvenirs qu'elle rappelle, devant l'hôtel du Grand-Cerf et surtout en présence du vieux château Gaillard, autant de sujets de nous intéresser vivement, dans l'une de nos séances de la même année.

C'est à M. Malbranche que nous devons le Rapport sur l'excursion faite à Bernay, localité, nous l'avons vu, qu'il connaissait mieux que personne.

Dans ce travail de notre collègue se trouvent consignées les observations faites par nos botanistes, dans la forêt de Beaumont-le-Roger, dans le parc de M. le comte de Boisgelin, puis au Bas-Bouffey, près de Bernay, et encore à Saint-Aubin-le-Vertueux, sur les terres de notre collègue M. Niel. Enfin M. Malbranche nous a donné la relation détaillée de la séance tenue par la Société linnéenne de Normandie, qui avait bien voulu nous convier à cette solennité. La réunion de notre jeune Société à ses aînées du Calvados et de l'Eure est un souvenir très-honorable que M. Malbranche a fort heureusement rappelé et qui se trouvera conservé dans nos Bulletins.

Dans une troisième excursion faite en 1875, la Compagnie a visité les trois localités de Bolbec, de Tancarville et Lillebonne. — Un Rapport géologique et botanique sur cette dernière vous a été présenté par M. Lacaille. Nous avons eu l'occasion d'en dire un mot. Ajoutons qu'avec les observations géologiques que nous avons signalées, M. Lacaille nous a fait connaître les bonnes récoltes faites par nos botanistes dans les bois et les prés qui forment le territoire des localités que nous avons explorées.

Comme les années précédentes, ces courses à l'extérieur

ont fourni quelques occasions d'augmenter les collections de la Compagnie. Mais nous devons mentionner, en dehors et d'une manière toute particulière, les dons qui vous ont été faits, pour votre herbier, par M. Schlumberger.

Et, puisque nous parlons des libéralités de nos collègues, ayons garde d'omettre ici le cadre de bombyx offert par M. Lhotte, et les belles vues de l'Etna rapportées d'Italie par M. Muller, qui ornent aujourd'hui la salle de vos collections.

Votre Bibliothèque s'est accrue aussi par suite d'acquisitions et d'échanges. Elle a reçu notamment, de notre collègue, M. l'abbé Hertel, sa traduction de l'ouvrage allemand de Reusch, *la Bible et la Nature*.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'après la relation de tant d'actes de vitalité de notre Compagnie, et dont le souvenir nous laisse à tous quelque satisfaction, nous ayons, cette année encore, à vous rappeler des jours de deuil ? En 1876, trois de nos collègues ont succombé : MM. Antoine Blanche, ancien avocat général à la Cour de cassation, Nos d'Argence et Sauvage, chimiste à Elbeuf.

A des titres divers, ces trois membres ont rendu de réels services à notre Compagnie. Qu'il nous soit permis d'adresser à leur mémoire l'expression des regrets que leur perte nous fait éprouver à tous.

La mort frappe aveuglément et sans mesurer ses coups. Chaque jour, nous la voyons nous ravir les forces les plus vives et sur le concours desquelles il semblait que nous eussions pu compter longtemps encore.

Hâtons-nous donc de profiter de celles qui nous restent et

rendons hommage, manifestons notre sincère gratitude, durant leur vie, aux hommes qui mettent à notre disposition toute leur activité intellectuelle pour les progrès de nos connaissances.

C'est par des sentiments de cette nature, qu'en 1876, vous avez appelé à vous, à titre de membre honoraire, un savant qui n'appartient pas à notre ville, mais qui, dans cette cité même, s'est élevé à l'une des plus hautes dignités de la science, M. J. Girardin, correspondant de l'Institut. Par une même pensée de reconnaissance, vous avez décerné le titre de Président d'honneur à l'ancien Président-fondateur de votre Compagnie, M. le Dr Emmanuel Blanche, empêché désormais, par de nouvelles fonctions, de prendre part d'une manière assidue à vos séances.

Les noms de ces deux hommes unis à ceux d'autres savants qu'une existence bien remplie a entourés de respect et de considération et qui veulent bien nous honorer de leurs sympathies, comportent de précieux exemples pour notre jeune Société, qui vient de parcourir une première période de dix années et qui peut en espérer de nouvelles, grâce à ses bonnes relations avec ses correspondantes, grâce aux encouragements qu'elle reçoit de divers côtés, grâce surtout au zèle qu'elle doit attendre de tous ses membres.



TABLE ANALYTIQUE

DES OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

PAR M. le Dr BOUTEILLER.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, HISTOIRE NATURELLE ET ARTS UTILES DE LYON, t. V, 1872 (4^e série). — Poissons fossiles des gisements coralliens du Jura. — Reptiles du calcaire lithographique de Cerin. — Plantes fossiles du niveau des lits à poissons de Cerin. — Terrains subordonnés aux gisements des poissons et des végétaux fossiles du Bas-Bugey. — Fossiles du kimméridgien du Bugey. — Sériciculture. — Procès-verbaux contenant une foule de sujets. — T. VI, 1873 (4^e série). — Coléoptères brévipennes, tribu des Brévipennes, famille des aléochariens, 7^e branche; myrmédoniaires. — Sériciculture. — Thermodiffusion gazeuse qui se produit dans les feuilles. — Diffusion gazeuse des feuilles. — Coupe de l'infra-lias au mont d'Or. — Procès-verbaux contenant une foule de sujets.

ARCHIVES NÉERLANDAISES DES SCIENCES EXACTES ET NATURELLES, t. X. — 1^{re} livraison : Pas d'histoire naturelle. —

2^e livraison : Eleotriiformes, trois espèces nouvelles. — Famille des gobioides. — Ornithologie des Pays-Bas. — 3^e livraison : Pas d'histoire naturelle.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS, t. IX (11^e série). — 4^e fascicule : Juillet à novembre 1874. — De la fécondité. — Squelette humain de l'abri sous roche de la Madelaine. — Ossements humains du dolmen des Vignettes, à Léry (Eure). — Lobes antérieurs du cerveau dans leurs rapports avec la crosse de l'aorte. — Crânes de Solutré. — Le cheval de Solutré (2^e articles). — Squelette humain fossile.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE DE BELGIQUE, t. XIII. — N^o 1 : Hépatiques de l'Europe. — Collections botaniques de Florence. — Flore du monde primitif. — Plantes ornementales à feuillage panaché et coloré. — Feuille et ramification dans les ombellifères. — *Typha minima*. — *Ranunculus polyanthemus*. — *Erucastrum pollichii*. — *Stratiotes*. — *Aloïdes*. — N^o 2 : Flore du Kraene-Poel. — Histoire des Roses. — *Chara aspera*. — Mousses de Belgique. — Flore anglaise. — *Cyperus* de France. — Fruits belges. — Nomenclature botanique. — Flore de Belgique. — *Bromus asper*. — N^o 3 : Herborisation sur les bords de l'Escaut. — Mousses de Belgique. — Flore de la province de Liège. — Flore cryptogamique de Belgique (mousses, hépatiques et lichens). — La Botanique systématique. — T. XIV.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES DE NIMES, 3^e année, 1873. — N^o 1 : L'espèce en botanique. — Platypodes du Gard. — Algues. — Insectes

comestibles. — La chlorophylle. — Insectes tinctoriaux.
— Genre peltarion. — Monstruosité oologique. — Mol-
lusques marins du Gard. = N° 2 : Flore des environs de
Nîmes (3 articles). — Les foraminifères. — Géographie
botanique. — Parthénogénie. — Du *Stipa pennata*. —
Variété du *Pagurus sculptimanus*. — *Codium Bursa*.
— Zone à *avicula contorta* de Bois-Commun, près Alais
(Gard). — Espèces nouvelles pour la flore du Gard (*al-
lium album*). = N° 3 : Oologie. — Flore des environs
de Nîmes (3 articles). — Vol des oiseaux et de la loco-
motion aérienne en général (2 articles). — Origine du
calcaire (3 articles). — Excursion à l'Esperou (botanique,
insectes, malacologie). — Espèce nouvelle pour la flore
du Gard (la *Senebiera pinnatifida*).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE NORMANDIE, t. II,
3^e fascicule, 1874. — Sol et rivage primitif du Havre.
— Rapport sur les travaux de la Société. — Elie de
Beaumont, biographie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE,
8^e année, 1873-1874. = 1^{er} fascicule : *Clausilia arnaldi*
(de Folin). — Salpingiens européens. — Genre melano-
phila, une espèce nouvelle. — Station de Saint-Léon-
sur-Vezère (Dordogne), géologie. — Ornithologie de la
Haute-Garonne. = 2^e fascicule : Ornithologie (suite). —
Grand kangaroo rouge (*macropus fuliginosus*). — Du
cheval, de l'âne et du bœuf à l'époque de l'homme qua-
ternaire. — Coléoptères (famille des brachélytres). —
Poissons tertiaires de l'Auvergne. — Mines de Banca
(Basses-Pyrénées), géologie. = 4^e fascicule : Habitation
préhistorique de la Crouzade. — Le Museum de Paris.

— Essai sur les Pyrénées. — Un gîte calaminaire à Bagnères-de-Luchon. — Saint-Beat, géologie. = 9^e année, 1874-1875. = 1^{er} fascicule : Ornithologie de la Haute-Garonne (suite). = 2^e fascicule : Ornithologie (suite). — Mollusques de la région de Toulouse. — Les landes de Dax au point de vue préhistorique. — Coléoptères des landes. = 3^e fascicule : Cheval de Solutré. — *Planorbis corneus* et autres *planorbis*. — Dépôts glaciaires des Pyrénées-Orientales (voir la 9^e année de ce Bulletin). — Le val de la Dala-Héron. — Cendré-Pourpré. — Insectes hyménoptères du Languedoc. — *Faucon pelerinoïde*, figure. — Epervier, figure.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE ROUEN. 2^e année, n^o 4, fin de 1874. — Sources artificielles de M. Rouby. — 3^e année, n^o 1 et n^o 2, 1875. — Pas d'histoire naturelle.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'HORTICULTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE, 1874, 4^e cahier; 1875, 1^{er} et 2^e cahier : Rien qui soit relatif aux objets d'études de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE COLMAR, 14^e et 15^e années, 1873 et 1874. — Bibliographie scientifique alsatique; travail très-étendu, 282 p. — Des progrès et de l'état présent des Sciences naturelles. — Insectes de la promenade Lenôtre à Strasbourg. — Coléoptères nouveaux ou rares pour l'Alsace et les Vosges. — De la Perdrix voyageuse ou à pieds jaunes. — Supplément au Catalogue des Lépidoptères d'Alsace.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATU-

RELLES DE L'YONNE, année 1875, 29^e volume, 9^e de la 2^e série.
— Apiculture, dans le procès-verbal du 4 avril 1875.

EXTRAIT DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE, 184^e cahier,
1873. — Stérilité des Génisses jumelles de Taureaux. —
185^e cahier, 1874 : Rapport sur les Bulletins de la Société
linnéenne du Nord. (Insectes.)

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE NATIONALE DES SCIENCES, ARTS ET
BELLES-LETTRES DE CAEN, 1875. — Rôle des Feuilles dans
le développement des plantes.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE METZ, 1872-1873. — Phylloxera
vastatrix. — Forme de la tige du Tilleul.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET
ARTS DE SAVOIE, 3^e série, t. I, 1875. — Pas d'histoire
naturelle. — T. II, 1875 : Sériciculture.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, DE L'AGRICUL-
TURE ET DES ARTS DE LILLE, 1830, 1^{re} partie. — Du Bassin
tertiaire immergé de Caunelle. — Cryptogames inédits.
— Anatomie et physiologie des végétaux. — Podures. —
Catalogue des Oiseaux d'Europe, principalement en
France et surtout dans le nord de ce royaume.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDI-
CALES DE SEINE-ET-OISE, de 1872 à 1874. T. XI, 1875. —
Procès-verbaux traitant de sujets divers. — Pas de Mé-
moire relatif aux sciences naturelles.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

DE BORDEAUX, t. IX, 1^{er} cahier. — Pas d'histoire naturelle. — T. X, 2^e cahier : Du *Phylloxera*. — Expériences sur des Vignés saines avec des agents vénéneux. — Expériences sur des Mouches avec des agents gazeux ou volatils. — Etudes dans le massif du mont Perdu (géologie). — T. I de la 2^e série : Pas d'histoire naturelle.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE LIÈGE, 2^e série, t. V. — Insectes recueillis au Japon : Elaterides. — Les Antarcia. — Les Cléonides. — Les Aranéides du midi de l'Europe (2^e Mémoire).

REVUE AGRICOLE INDUSTRIELLE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE DE VALENCIENNES, octobre et novembre 1873. — Pas d'histoire naturelle.

REVUE DES SCIENCES NATURELLES, t. III, n° 3. — Métamorphoses des Anatifes. — Plantes montpelliéraines. — Coquilles fossiles des environs d'Oran. — Grasserie du ver à soie. — Revue scientifique. — Bibliographie. — Nécrologie. — Tome IV, n° 4. — Développement des Actinies. — Le Crustacé *prosopistoma* est un insecte de la tribu des Ephémérines. — Plantes montpelliéraines (suite). — Cœcilianella fossile. — Revue scientifique. — Bibliographie.

SOCIÉTÉ LIBRE D'AGRICULTURE, SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE L'EURE, CONCOURS DE 1875, A BEAUMESNIL. — Pas d'histoire naturelle.

UNION MÉDICALE DE LA SEINE-INFÉRIEURE, JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE ROUEN, numéro du 15 janvier 1875 : Pas d'histoire naturelle. — Numéro du 15 avril 1875 : Anomalie très-rare des organes génitaux de l'homme. — Cas de rage exceptionnel.

ANNÉE 1875

BIBLIOTHÈQUE ET COLLECTIONS.

BIBLIOTHÈQUE.

I. — *Publications offertes à la Société.*

Annales des Sciences géologiques. Tome I, 1869.

Catalogue des Mollusques marins du Gard, par C. Clément.

Offert par M. Lemetteil.

Catalogue raisonné des Oiseaux de la Seine-Inférieure, par
E. Lemetteil (2 volumes).

Offert par l'auteur.

Concours de Valcongrain (liste des prix, mentions honorifiques, etc.), par V. Châtel.

Offert par l'auteur.

Dégâts causés aux végétaux par les Acarus, par V. Châtel.

Offert par l'auteur.

De la convenance et de l'utilité des Jardins botaniques dans
les localités secondaires, par M. Bertot.

Offert par l'auteur.

Ein Fundvorgesichtlicher Steingeräthe bei Basel, von
Albert Müller.

Offert par l'auteur.

Eloge historique de Elie de Beaumont, par J. Bertrand,
prononcé à la séance publique de l'Académie des
Sciences en 1875.

Offert par l'auteur.

Enquête sur l'utilité ou la nuisibilité de nos Oiseaux séden-
taires et migrants, et des Oiseaux de passage,
par V. Châtel.

Offert par l'auteur.

Entomologische Nachrichten. N^{os} 1 et 2 (specimen).

Essai sur les Fonctions hyperboliques, par M. Paisant, ca-
pitaine du génie.

Florule du Grand et du Petit-Quevilly, par M. l'abbé Le-
tendre.

Extrait du *Bulletin de la Soc. des Amis des Sc.
natur. de Rouen*. Année 1874.

Offert par l'auteur.

Journal d'Hygiène. N^o 1 (specimen).

L'Echo universel. N^o du 18 avril 1875.

Offert par M. V. Châtel.

La Bible et la Nature, par F.-Henri Reusch, traduction par
l'abbé X^r Hertel.

Don de l'auteur.

Le Moniteur du Calvados, de la Manche et de l'Orne. N^o du
25 octobre au 1^{er} novembre 1875.

Offert par M. V. Châtel.

Le Tréport, la ville d'Eu, etc. Notes à la plume et croquis à
l'eau-forte, par M. J. Adeline.

Offert par l'auteur.

L'Industriel. (Journal universel des Sciences et des Sociétés savantes.) N° 106.

Mémoires de la Société royale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille. Année 1839.

Offert par M. le Dr Bouteiller.

Mémoires sur les premiers états de l'Hépiale louverette, par M. X^r Raspail.

Offert par l'auteur.

Note sur le *Doryphora 10-lineata*, par J. Bourgeois.

Extrait du *Bulletin de la Soc. des Amis des Sc. nat. de Rouen*. Année 1874.

Offert par l'auteur.

Note sur les Sources artificielles de M. Rouby, par Léon Deshays.

Extrait du *Bulletin de la Soc. industrielle de Rouen*. Année 1874.

Offert par l'auteur.

Note sur des empreintes d'Insectes fossiles, par A. Preudhomme de Borre.

Offert par l'auteur.

Notice nécrologique sur A.-F. Passy, par M. L. Boutillier.

Extrait du *Bulletin de la Soc. des Amis des Sc. nat. de Rouen*. Année 1874.

Offert par l'auteur.

Recueil des publications de la Société havraise d'Etudes diverses. 26^e, 27^e, 28^e et 29^e années (3 volumes).

Offert par M. Deshays.

Quelques remarques sur les règles de la nomenclature zoologique.

Offert par M. Lemetteil, au nom de M. Fairmaire.

Résultats orthopédiques, par M. Loisel fils.

Offert par l'auteur.

The Times. N° du 31 mars 1875.

II. — *Publications des Sociétés correspondantes.*

(Echanges contre le Bulletin.)

A. — SOCIÉTÉS FRANÇAISES.

AMIENS. Bulletin mensuel de la Société linnéenne du nord de la France. N^{os} 31 à 42.

ANGERS. Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques d'Angers. Année 1873.

— Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire. Tomes XXIX et XXX, 1874.

AUXERRE. Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Tome XXVIII, 1874, et XXIX, 1875.

BORDEAUX. Mémoires de la Société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux. 2^e série, tome I, 1^{er} cahier, avec le Bulletin des publications reçues en 1874-75.

CAEN. Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen. Année 1875.

CHAMBÉRY. Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie. Tomes I et II.

COLMAR. Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Colmar. 14^e et 15^e années, 1873-74.

EVREUX. Recueil des travaux de la Société libre d'Agricul-

ture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure. 4^e série, tome I. Années 1869-70-71-72. (Avec le compte-rendu du concours de Beaumesnil en 1875.)

HAVRE. Bulletin de la Société géologique de Normandie. Tome II.

LYON. Annales de la Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon. Tome V, 1872, et VI, 1873.

METZ. Mémoires de l'Académie de Metz. 54^e année, 1872-73. (Avec le programme des concours ouverts en 1875-76.)

NANTES. Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. Années 1874, 2^e semestre, et 1875, 1^{er} semestre. (Avec le programme des prix proposés.)

NIMES. Bulletin de la Société d'Etudes des Sciences naturelles de Nîmes. Année 1875, n^{os} 1, 2 et 3.

PARIS. Bulletin de la Société botanique de France. (Compte-rendu des séances.) Tome XXI, et Revue bibliographique C. E.; tome XXII, et Revue bibliographique A.

— Bulletin de la Société d'Anthropologie. 2^e série, tome IX, n^{os} 3, 4 et 5; tome X, n^{os} 1, 2, 3, 4.

— Société internationale d'Insectologie agricole. (Prospectus pour 1875.)

ROUEN. Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure. Tome II, n^o 3; tome III, n^o 2.

— Bulletin de la Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure. Tome XVI, n^{os} 2, 3 et 4; tome XVII, n^{os} 1 et 2.

— Bulletin de la Société industrielle de Rouen. 2^e année, n^{os} 3 et 4; 3^e année, n^{os} 1, 2 et 3.

ROUEN. Extrait des travaux de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure. 185^e cahier, 1874.

— Procès-verbaux de la Commission départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure. Tome I, 1818-1848.

— Union médicale de la Seine-Inférieure (Journal de la Société de Médecine). N^{os} 38, 39, 40.

SAINT-QUENTIN. Mémoires de la Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie de Saint-Quentin. Tome XII, 1873-74.

SEMUR. Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur. 10^e année, 1873.

TOULOUSE. Bulletin de la Société des Sciences physiques et naturelles de Toulouse. 1872 et 1873 (2 volumes).

— Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse. 8^e année, n^{os} 1, 2, 3, 4; 9^e année, n^{os} 1, 2, 3.

— Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Tome VI.

TROYES. Mémoires de la Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube; année 1874.

VERSAILLES. Mémoires de la Société des Sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise. Tome XI, 1872 à 1874.

VITRY-LE-FRANÇOIS. Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François. Tome VI, 1873-74.

B. — SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

BRÈME. Abhandlungen herausgegeben vom naturwissenschaftlichen Vereine zu Bremen. Tome IV, n^{os} 2, 3.
(Avec Beilage n^o 4.)

AUTRICHE.

VIENNE. Verhandlungen der kaiserlich-königlichen zoologisch-botanischen Gessellschaft in Wien. Tome XXIV, 1874.

BELGIQUE.

BRUXELLES. Annales de la Société entomologique de Belgique. Tome XVII, 1874.

— Annales de la Société géologique de Belgique.
Tome I, 1874.

— Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique. Tome XIII, n^o 3; tome XIV, n^o 1.

— Compte-rendus des séances de la Société entomologique de Belgique. N^{os} 6 à 15.

ETATS-UNIS.

(Publications de la Société Smithsonianne.)

WASHINGTON. Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian institution fort the year 1874.

WASHINGTON. Annual Report of the United-States Geological and Geographical Survey of the territories, 1873.

- Birds of the Northwest.
- Catalogue of the publications of the United-States Geological Survey of the territories.
- List of elevations principally in that portion of the United-States west of the Mississippi.
- Report of the Geological Survey of the State of Missouri.
- Report of the United-States Geological Survey of the territories.

WISCONSIN. Transactions of the Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters. Tome II, 1873-74.

HOLLANDE.

(Publications de la Société hollandaise des Sciences).

HARLEM. Archives néerlandaises des Sciences exactes et naturelles. Tome IX, n° 4; tome X, n°s 1, 2, 3.

- On the Osteology and Peduliarities of the Tasmanians, a race of Man recently become extinct, par J. Barnard-Davis.
- Révision des espèces insulindiennes de la famille des Synancéoides, par P. Bleeker.

ITALIE.

FLORENCE. Bulletino della Societa Entomologica Italiana. 6^e année, n°s 1, 2, 3, 4; 7^e année, n°s 1, 2, 3.

TRIESTE. Bulletino della Societa adriatica di Scienze naturali in Trieste. N° 1.

NORWÉGE.

(Publications de l'Institut royal des Sciences de Christiana).

CHRISTIANA. Beretning om nogle Undersogelser over Sparragnutkvarts-Fjeldet i den ostlige Deel, etc., af O.-E. Schiotz.

- Bidrag til Kunskaben om Dyrelivet paa vore Harbanker, af G.-O. Sars.
- Bidrag til Kunds-Kaben om Norges Hydroider, af G.-O. Sars (4 planches).
- Enumeratio insectorum Norwegicorum. Fasciculus I (Catalogum hemipterorum et orthopterorum continens), par M. Siebke.
- Forekomster af Kise i visse, etc.
- Jettegryder og Gamle, etc., by S.-A. Sexe.
- Om en dimorph Udrikling samt Generations-vexel hos Leptodera, af G.-O. Sars.
- Om en hidtil lidet kjendt mærkelig Støegtstype af Polyzoer, af G.-O. Sars.
- Om Craniets Assymetri hos Nyctala tengmalmi, Gmel. af Robert Collett.
- On the rise of Land in Scandinavia, by S.-A. Sexe.
- Remarks on the ornithology of Nothern, by Robert Collett.
- Slægten Latrunculus, Günth., og dens nordiske Arter, af Robert Collett.

SUISSE.

SCHAFFOUSE. Mittheilungen der Schweizerischen entomologischen Gessellschaft. Tome IV, nos 6, 7.

III. — *Ouvrages acquis par la Société.*

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Revue des Sciences naturelles, publiée sous la direction de
M. Dubrueil. Tome III, n^{os} 3, 4 (avec la table des
matières du tome III). Tome IV, n^{os} 1, 2.

BOTANIQUE.

De Cladoniis difficillimo Lichenum genere.

De la Bibliothèque Roussel.

Les Hyménomycètes, par C.-C. Gillet. Texte et planches :
livraisons V, VI, VII, VIII, IX. — Planches : livrai-
sons III, IV.

Mémoires sur la tribu des Hystérinées (famille des Hypo-
xylées), par le pasteur Duby (avec pl. n.).

De la Bibliothèque Roussel.

Monographie des Orobanches, par J.-P. Vaucher (de Ge-
nève). — Pl. col.

De la Bibliothèque Roussel.

Recueil d'Observations sur les Jungermanniacées, par B.-
C. Dumortier. Fascicule I.

De la Bibliothèque Roussel.

Salices Lapponiæ, par N.-J. Anderson. Pl. n.

De la Bibliothèque Roussel.

Specimen floræ cryptogamæ Septem Insularum (république
des Sept-Iles).

De la Bibliothèque Roussel.

Sylloge Jungermannidearum Europæ indigenarum, auctore
B.-C. Dumortier. — Pl. col.

De la Bibliothèque Roussel.

ENTOMOLOGIE.

Histoire naturelle des Insectes. — Hémiptères, par Amyot
et Serville. — Pl. n.

De la Bibliothèque Roussel.

Histoire naturelle des Insectes. — Hyménoptères, par Le
Pelletier de Saint-Fargeau. 4 vol. — Pl. n.

De la Bibliothèque Roussel.

Petites Nouvelles entomologiques, publiées par Deyrolle.
N^{os} 115 à 138.

Donateurs : MM.

COLLECTIONS.

- N^{os} 211. Une Bergeronette boarule (*Motacilla boarula* Gm.). . . EDDE.
212. Un fragment de Bois fossilisé,
trouvé aux environs de Gail-
lon TEINTURIER fils.
213. Glande sébacée de Goëland . LEMETTEIL.
214. *Dædalea quercina* Persoon,
champignon trouvé à Bolbec
sur un têtard de chêne . . LA CAILLE.
215. Graine de *Lucuma mammo-*
sum Gærtn. fils. D^r NICOLLE.
216. *Helvella monachella* Fries,
champignon récolté à El-
beuf-sur-Andelle. LIEURY.

217. OEufs d'Hémérobe perle (*Hemerobius perla* L.) . . . LHOMME.
218. Mâcle cruciforme du Morbihan. D^r BOUTEILLER.
219. Manne d'Egypte BOUTILLIER.
220. Mousse recouverte d'un commencement de pétrification calcaire. L'abbé LETENDRE.
221. Collection d'environ 400 plantes desséchées pour l'herbier . SCHLUMBERGER.
222. Tableau faisant apprécier les différents labelles des *Orchis*, connus sous les noms de *Fusca* (le plus large) jusqu'au *Simia* (linéaire). . . SCHLUMBERGER.
223. Tableau des divers Lépidoptères producteurs de soie avec leurs cocons, et des échantillons de soie dévidée.
Educations 1873-74 . . . H. LHOTTE.
224. Deux vues photographiques du théâtre de Taormina (Sicile). A. MULLER.
225. *Ledra aurita* F. (le grand diable, Geoffr.), hémiptère rare trouvé à Boisguillaume. DESHAYS.
226. Un Faucon crécerelle (*Falco tinnunculus*), mâle adulte. MOCQUERYS.
227. Ravages de la Galéruque de l'orme J. BOURGEOIS.
228. Excréments de chauves-souris renfermant des débris de coléoptères (*Geotrupes?*) . . . D^r BLANCHE.

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 31 DÉCEMBRE 1875.

Membres du Bureau.

<i>Président honoraire</i>	M. le Dr Emm. BLANCHE.
<i>Président</i>	M. L. BOUTILLIER.
<i>Vice-Présidents</i>	{ M. MALBRANCHE. M. le Dr E. NICOLLE.
<i>Secrétaire de Bureau</i>	M. N. BEAURAIN.
<i>Secrétaire de correspondance</i> .	M. A. LE BRETON.
<i>Archiviste</i>	M. J. BOURGEOIS.
<i>Trésorier</i>	M. L. DESHAYS.

Membres du Conseil d'administration.

MM.	MM.
DE BOUTTEVILLE ✱.	LIEURY.
BONNIÈRE-NÉRON.	MOREL.

Membres honoraires.

Son Eminence Monseig^r le Cardinal DE BONNECHOSE O ✱,
archevêque de Rouen.
M. LIZOT O ✱, Préfet du département de la Seine-Infé-
rieure.
M. NÉTIEN ✱, Député, Maire de la ville de Rouen.

Comité d'Ornithologie.

Président M. LEMETTEIL.

Secrétaire M. LHOTTE.

Membres :

MM. DESCHAMPS.

M. A. LE BRETON.

J. BOURGEOIS.

Comité d'Entomologie.

Président M. LEBOUTEILLER.

Secrétaire M. J. BOURGEOIS.

Membres :

MM. DESCHAMPS.

MM. MOREL.

MOCQUERYS.

PETIT.

LIEURY.

POWER.

A. LE BRETON.

VASTEL.

LHOTTE.

VIRET.

Comité de Botanique.

Président M. LIEURY.

Secrétaire M. l'abbé LETENDRE.

Membres :

MM. ANGRAN.

MM. PINEL.

BONNIÈRE.

SCHLUMBERGER.

L. DUPRÉ.

MALBRANCHE.

DESHAYS.

MARABOT.

DUMORT.

BLANCHE.

l'abbé HÉLIE.

LACAILLE.

LE MARCHAND.

ETIENNE.

Comité de Géologie.

Président. M. L. BOUTILLIER.

Secrétaire. M. le D^r LAURENT.

Membres :

MM. DUPRÉ.

MM. LE MARCHAND.

GOSSELIN.

Membres.

MM.

1866. ADELIN (Jules), architecte, rue Eau-de-Robec, 36.

1865. AIZE, chef d'institution, à Caen.

1866. ALLAIRE (Philibert), à Evreux.

1875. ALLIX, pharmacien, rue de la Vicomté, 91.

1873. AMSLER, dessinateur, à Déville.

1874. ANGRAN, propriétaire à Déville.

1865. APVRILLE, docteur en médecine, à Sotteville-lès-Rouen.

1873. ARRAS(d'), architecte, rue Guillaume-le-Conquérant, 3.

1875. AUGÉ, libraire-éditeur, rue de la Grosse-Horloge, 36.

1870. BALLAY (E.), docteur en médecine, aide-naturaliste à l'Ecole supérieure des Sciences et des Lettres, 50, rue Beauvoisine.

1873. BARABÉ, avoué, rue des Arsins, 10.

1867. BARBIER-MONTAULT, propriétaire, rue du Petit-Maur, 10, à Poitiers.

1865. BARBIER, médecin, boulevard Saint-Hilaire, 13.

1875. BAUDRY (Alfred), place de la République, 1.

1866. BEAURAIN (N.), sous-bibliothécaire de la ville de Rouen, à l'Hôtel-de-Ville.

1870. BEAURAIN (Th.), employé au service des Eaux, rue Jeanne-Darc, 15 b.

MM.

1870. **BEAUP** (de), rue de l'Hôtel-de-Ville, 37.
1865. **BELLENCONTRE**, docteur en médecine, rue de la République, 74.
1872. **BELLEST** (Adolphe), étudiant en médecine, 91, rue Jeanne-Darc.
1866. **BÉNARD-LEDUC** ✱, propriétaire, quai de la Bourse.
1866. **BÉNARD**, pharmacien, au Havre.
1872. **BÉRAUD**, 15, rue de Crosne.
1865. **BERTOT**, pharmacien, à Bayeux (Calvados).
1875. **BERNARD** (Henri), à Gonneville.
1865. **BESSELIÈVRE**, manufacturier, conseiller général, Maromme.
1865. **BLANCHARD**, pharmacien, rue de Lecat.
1865. **BLANCHE** (Alfred) C ✱, boulevard Malesherbes, 75, à Paris.
1865. **BLANCHE** (Emmanuel), docteur en médecine, directeur de l'Ecole de botanique de Rouen, rue de l'Ecole, 8.
1874. **BLAY** (G.), à Elbeuf.
1866. **BLOSSEVILLE** (marquis de) ✱, conseiller général de l'Eure, à Amfreville-la-Campagne (Eure).
1873. **BOITOUT**, rampe Bouvreuil, 28.
1865. **BONNIÈRE-NÉRON**, propriétaire, à Déville.
1874. **BOURDIN**, entrepreneur, route de Bonsecours.
1865. **BOURGEOIS**, vétérinaire, rue de l'Hôtel-de-Ville.
1872. **BOURGEOIS** (Louis), docteur en médecine, à Mesnil-Réaume, près Eu.
1873. **BOURGEOIS** (Jules), fabricant, rue Saint-André, 7. (Entomologie.)
1875. **BOURGEOIS** (Octave), rue Saint-Audré, 7.
1868. **BOURLET DE LA VALLÉE**, propriétaire, à Gravelle-Havre.
1865. **BOUTEILLER**, docteur en médecine, 31, rue St-Nicolas.
1868. **BOUTILLIER**, à Roncherolles-le-Vivier. (Géologie, paléontologie, minéralogie, lithologie et conchyliologie)
1865. **BOUTTEVILLE** (de) ✱, Président honoraire de la Société centrale d'Agriculture, grande rue Saint-Gervais, 10.

MM.

1872. BRAQUEHAIS, horticulteur, 15, rue des Petites-Eaux.
1869. BRAVAIS, pharmacien, au Havre.
1865. BUCAILLE, rue Saint-Vivien, 132. (Géologie).
1871. BUSIQUET (J.), rédacteur à la Mairie de Rouen.
1866. CANEL, ancien député, membre de l'Académie de Rouen, à Pont-Audemer.
1866. CARPENTIER, chef de bureau à la Mairie, rue de la Cigogne, 12.
1875. CAUCHOIS, docteur en médecine, rue de Lenôtre, 8.
1875. CAUDRON (G.), rue de Fontenelle, 13.
1865. CHATEL (Victor), à Valcongrain (Calvados).
1866. CHENNEVIÈRE (Edg.), à Elbeuf.
1866. CHÉRAMY, propriétaire, à Evreux.
1867. CHÉREL, entrepreneur de travaux publics, à Evreux.
1874. CHEVALIER, ancien pharmacien, rue Chasselièvre.
1866. CLOUET fils, professeur à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie, rue de la Grosse-Horloge, 52.
1865. COLOMBEL, avocat, à Evreux.
1865. CONDÉ, proviseur du Lycée de Saint-Omer.
1865. COQUEREL, rue du Thym, impasse Leroy, à Caudebec-lès-Elbeuf.
1874. COUETIL, professeur au Lycée du Havre, rue Piedfort, 24.
1869. COURTIER, secrétaire de l'inspecteur d'académie, route de Neufchâtel, 5.
1865. CUSSON ✱, avocat, secrétaire en chef de la Mairie, à l'Hôtel-de-Ville.
1867. DAMIENS, employé à la préfecture de l'Eure, à Evreux.
1866. DEBRAY (Ernest), rue de la Glacière, 23, au Havre.
1865. DECAEN, pharmacien, à Lyons-la-Forêt.
1869. DEDESSUSLAMARE, avoué, rue de la République, 11 b.
1872. DELABARRE, rue Jeanne-Darc, 77.

MM.

1865. DELAHAYE, ingénieur civil, 34, rue de l'Hôpital.
1873. DELAHAYE, vétérinaire, rue Cauchoise, 30.
1870. DELALANDE fils, à Elbeuf.
1865. DELAMARE (Jules), rue Armand-Carel, 12.
1867. DE LÉPINE, docteur en médecine, à Sainte-Géneviève (Oise).
1869. DENOUEFFE, docteur en médecine, au Havre.
1873. DÉPIERRE (J.), chimiste, à Malaunay.
1872. DEROMÉCAMP, 63, rue de la Grosse-Horloge.
1872. DESCHAMPS (F.), rue d'Eauplet, 18, à Eauplet, près Rouen. (Oologie de la Seine-Inférieure.— Hémiptères d'Europe. — Hyménoptères de France).
1873. DESHAYES, docteur en médecine, médecin-adjoint à l'Hôtel-Dieu de Rouen, rue Pavée, 16.
1866. DESHAYS, imprimeur-libraire, rue Saint-Nicolas, 30.
1869. DESSAUX (Paul), étudiant, rue Saint-Hilaire, 55.
1875. DOSNE (Paul), chimiste, à Darnétal.
1865. DOUVRE, docteur en médecine, chirurgien-adjoint à l'Hôtel-Dieu de Rouen, 7, rue Duguay-Trouin.
1869. DROUIN (G.), rue des Arsins, 8.
1874. DUBOIS, ingénieur des Arts et Manufactures, au Havre.
1871. DUBREUIL (G.), docteur en médecine, 20, rue de la Savonnerie.
1866. DUCOTÉ ✱, conseiller de préfecture, rue des Carmélites, 16.
1865. DUCOTÉ (Eugène), avocat, conseiller général, 32, rue Saint-Nicolas.
1865. DUCOUDRÉ, proviseur du Lycée de Lons-le-Saulnier.
1865. DUHAMEL, à Camembert.
1866. DUMÉNIL, docteur en médecine, chirurgien-chef à l'Hôtel-Dieu, rue de l'Hôtel-de-Ville, 45.
1874. DUMORT, élève en médecine, à Rouen.
1875. DUPRÉ (E.), propriétaire, rue du Pré, 31.
1872. DUPRÉ (L.), propriétaire, rue du Pré, 31.

MM.

1865. DUPREY, professeur de chimie à l'Ecole de médecine et de pharmacie, et à l'Ecole professionnelle, rue de la Grosse-Horloge, 62.
1869. DUPUTEL, docteur en médecine, à Pont-de-l'Arche.
1871. DUQUESNE, pharmacien, à Pont-Audemer.
1875. DUVAL, président du Syndicat des rivières de Varenne et d'Arques, à Saint-Saëns.
1865. DUVEAU, ingénieur civil, rue des Minimes, 10.
1870. DUVIVIER fils, rue Alain-Blanchard, 5.
1874. EBRAN, ancien pharmacien, au Havre.
1874. EDDE (Adelphe), rue Thouret, 18.
1865. ESTAINOT (Cte d') ✱, 8, rue de la Cigogne.
1865. ESTAINOT (Vte d'), avocat, 9, rue des Arsins.
1865. ETIENNE, pharmacien, à Gournay-en-Bray.
1874. FARAL, à Forges-les-Eaux.
1872. FABULET, place Saint-Sever, 12.
1873. FORESTIER (Amédée), étudiant en pharmacie, route de Caen, 36.
1868. FOURTET (Ch.), médecin, au Bourg-Dun.
1874. FRÉCHON, professeur au collège d'Eu.
1868. FROMAGE (Albert), à Darnétal.
1875. FRONTIN, quai de la Grande-Chaussée, 63.
1869. GAHINEAU, employé au chemin de fer de l'Ouest, Sotteville-lès-Rouen.
1865. GAILLARD, médecin, rue Eau-de-Robec, 146.
1865. GASCARD, pharmacien, 47, rue du Bac.
1871. GÉNOT, contrôleur de l'Octroi, rue Duguay-Trouin.
1865. GERMINY (Cte de) ✱, payeur général, rue de la Seille.
1869. GERVAIS (Emile), 56, rue de la Barrière, à Elbeuf.
1872. GESBERT, pharmacien, à Damville.
1870. GILLE, architecte, à Villeneuve-sur-Lot.

MM.

1865. GLANVILLE (de), directeur général de l'Association normande, rue Bourg-l'Abbé.
1872. GOBLED, 66, rue Jeanne-Darc.
1865. GOSSELIN, pharmacien, à Caudebec-lès-Elbeuf.
1869. GOSSELIN (L.), au Mesnil-Esnard.
1873. GROUVELLE (A.), ingénieur des manufactures des tabacs de Dieppe. (Entomologie).
1865. GUÉRIE, pharmacien, 14, rue Saint-Hilaire.
1865. GUÉROULT, docteur en médecine, à Caudebec-en-Caux.
1865. HARLÉ O ✱, ingénieur des mines, rue de Milan, 15. à Paris.
1865. HÉBERT, professeur au Lycée de Limoges.
1869. HÉLIE (l'abbé), curé du Grand-Quevilly.
1870. HELOT (Paul), docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hospice-Général, 32, rue Saint-Nicolas.
1873. HÉRON, professeur de lettres, 20, rue du Champ-du-Pardon.
1865. HERTEL (l'abbé), curé de Saint-Aubin-Celloville.
1873. HOUDARD, apprêteur, rue Duguay-Trouin.
1868. HOUZARD, 61, rue de la Grosse-Horloge.
1867. HUE (l'abbé), à Croissy.
1869. HUE (Jude), docteur en médecine, rue Jeanne-Darc, 15.
1871. ISABELLE, artiste peintre, rue des Charrettes, 24.
1867. JOUANNE, pharmacien, à Ry (Seine-Inférieure).
1872. LABBÉE, docteur en médecine, 15, rue des Feuillantines, à Paris.
1865. LABIGNE, pharmacien, place Saint-Marc.
1865. LACAILLE fils, propriétaire, à Bolbec.
1865. LAIR, à Epinay-sur-Duclair.
1866. LALLEMAND, docteur en médecine, à Dieppe.

MM.

1869. LAMETTE, 3, rue Louette.
1869. LANCELEVÉE, comptable, à Elbeuf.
1869. LANGLOIS (Aug.), docteur en médecine, à Saint-Denis-d'Anjou (Mayenne).
1870. LANGLOIS (Ch.), docteur en médecine, aux Andelys.
1872. LANGLOIS (Em.), étudiant en médecine, rue Lecourbe, 65, à Paris.
1875. LANIOL, chirurgien-dentiste, rue du Vieux-Palais.
1866. LAPEYRUQUE, conducteur des ponts et chaussées, à Evreux.
1872. LAURENT, docteur en médecine, ex-médecin en chef des asiles d'aliénés, médecin-adjoint des hôpitaux de Rouen, rue Jeanne-Darc, 25.
1873. LEBLOND, rue de l'Hôpital, 36.
1865. LEBOUTELLER, ancien pharmacien, rue Malatiré, 32.
1873. LE BRETON (André), rue de Buffon, 21. (Entomologie, ornithologie.)
1872. LE BRETON (G.), rue Jeanne-Darc, 66.
1865. LE BRUMENT, docteur en médecine, 54, rue Jeanne-Darc.
1875. LE BRUMENT, ancien libraire, rue Bihorel.
1873. LECROQ, ancien pharmacien, rue des Emmurées.
1869. LEFEBVRE (Al.), entrepreneur, rue d'Elbeuf, 90.
1872. LEFEBVRE, interne à l'Hospice-Général.
1871. LEGENDRE, pharmacien, place Basse-Vieille-Tour, 12.
1869. LEGRIP (Albert), rue de la République, 49.
1871. LELEU, pharmacien, au Neubourg.
1869. LELOUTRE, docteur en médecine, à Saint-Valery-en-Caux.
1868. LEMAITRE, propriétaire, rue du Cordier, 13.
1874. LEMAITRE, pharmacien, rue des Charrettes, 13.
1870. LE MARCHAND, constructeur, aux Chartreux.
1865. LEMETTEIL, maître de pension, à Bolbec.
1875. LEMETTEIL fils, rue des Bons-Enfants, 54.

MM.

1865. LEPAGE, pharmacien, à Caudebec-lès-Elbeuf.
1874. LEPAGE fils, élève en pharmacie, rue Thouret, 9.
1870. LEPORG, 63, rue de la Grosse-Horloge.
1865. LEPROU, propriétaire, rue du Champ-des-Oiseaux, 82.
1865. LE ROY, docteur en médecine, rue des Arsins, 12.
1873. LESEIGNEUR, pharmacien, maire de Barentin.
1870. LESONNEUR, docteur en médecine, rue Ganterie, 52.
1865. LESOUËF, docteur en médecine, conseiller général,
rue de Fontenelle.
1872. LETENDRE (l'abbé), curé du Petit-Quevilly.
1865. LEUDET ✱, docteur en médecine, médecin en chef, à
à l'Hôtel-Dieu, boulevard Cauchoise, 49.
1865. LEVASSEUR (L.), docteur en médecine, rue du Champ-
des-Oiseaux, 89.
1874. LEVAVASSEUR, pharmacien, rue Percière.
1865. LEVOITURIER, rue du Pré-Bazile, 2, à Elbeuf. (Ento-
mologie.)
1866. LHOMME (Albert), à Caudebec-lès-Elbeuf.
1874. LHOTTE (H.), rue de la République, 4. (Entomologie.)
1865. LIEURY, propriétaire, rue du Petit-Salut, 13.
1865. LOCK, pharmacien, à Vernon.
1873. LOISEL fils, institution des Bègues, à Boiguillaume.
1868. LOISNEL, pharmacien, maire de Nepfchâtel.
1869. LOUVRIER (Léonce), boulevard Cauchoise, 2.

1871. MADOULÉ (A.), rue du Jardin-des-Plantes, 1 t.
1869. MAISONS (Cte Robert des), au Haut-Caumont.
1865. MALBRANCHE (A.), pharmacien à l'Hôtel-Dieu, pro-
fesseur d'agriculture à l'Ecole normale, 26, rue de
Joyeuse.
1865. MANCHON (Albert), rue de Crosne, 66.
1868. MARABOT, rue Beauvoisine, 19.
1866. MARGUERITE (Alfred), percepteur, aux Loges.
1865. MARGUERY, courtier, quai du Havre, 1.

MM.

1867. MARGUERY fils, quai du Havre, 1.
1867. MARQUE, professeur, rue du Rempart-Martainville, 1.
1866. MÉNAGER, à Sotteville-lès-Rouen.
1865. MERVAL (Steph. de), propriétaire, à Canteleu.
1867. MILLIARD, propriétaire, rue de l'Avalasse, 15.
1865. MOCQUERYS, chirurgien-dentiste, rue Grand-Pont, 57.
(Coléoptères exotiques, et particulièrement Coléoptères de la Seine-Inférieure.)
1865. MOCQUERYS fils, chirurgien-dentiste, à Evreux.
1871. MORAZIN (Jules), professeur de langues, à Portland.
1869. MOREL (l'abbé), à Bolbec.
1873. MOREL, propriétaire, 7, quai de Paris.
1865. MULLER, chimiste, rue du Pérou, 4.
1867. NEVEU, pharmacien, à Doudeville.
1865. NICOLLE, docteur en médecine, médecin-chef à l'Hospice-Général, professeur suppléant à l'Ecole supérieure des Sciences et des Lettres, place de la Rougemare, 7.
1874. NIEL, banquier, 28, rue Herbière.
1865. NOURY, professeur de dessin, à Elbeuf.
1866. NOURY fils, professeur de dessin, au Havre.
1874. OBERLENDER, 32, place Saint-Paul.
1866. OUIN-LEPAGE, maître de pension, rue des Monts, à Elbeuf.
1875. OURSEL, propriétaire, rue du Vieux-Palais, 9.
1875. PATROUILLARD, pharmacien, à Gisors.
1871. PELAY, président de la Société rouennaise de Bibliophiles, 74, rue de Crosne.
1871. PELHUCHE, pharmacien, à Pavilly.
1874. PESCHET, professeur au collège d'Eu.
1865. PICHARD, banquier, place du Gaillardbois, 8.

MM.

1874. PILET, apprêteur, 8, rue d'Alger.
1865. PIMONT (Alfred), rue de Fontenelle, 36.
1866. PINCHON, pharmacien, rue de la Barrière, à Elbeuf.
1865. PINEL, secrétaire de correspondance honoraire de la
Société centrale d'Horticulture, conservateur du
cimetière monumental.
1866. PION (Alex.), manufacturier, rue Magenta, à Elbeuf.
1866. PION (Paul), teinturier, à Orival, près Elbeuf.
1871. POWER, ingénieur civil, à Saint-Ouen-de-Thouberville. (Coléoptères d'Europe.)
1875. POWER, ancien officier d'artillerie, à Saint-Ouen-de-Thouberville.

1866. QUÉMONT, pharmacien.
1866. QUESNEY, docteur en médecine, à Quillebeuf.

1873. RADANNE, ancien pharmacien, à Gournay-en-Bray.
1865. RAUPP, boulevard Cauchoise, 53.
1870. RENARD (Adolphe), professeur de chimie à l'Ecole
supérieure de Commerce et d'Industrie de Rouen,
rue du Contrat-Social, 37.
1874. RICHARD (P.), chimiste, 17, rue de l'Hôtel-de-Ville.
1865. RICHER, pharmacien, à Montivilliers.
1867. RIDENT, docteur en médecine, à Caudebec-lès-Elbeuf.

MM.

1866. ROBERTY ✱, pasteur de l'Eglise réformée, rue de
Lenôtre, 18.
1870. ROGER, sous-chef du secrétariat de la mairie, rue de
la République, 108.
1865. RONDEAUX (Henri), manufacturier, au Houlme.
1866. ROSE, pharmacien, rue Beauvoisine, 66.
1865. ROUSTEL ✱, consul de Portugal, rue de la Chaîne, 16.
1867. ROUVIN (Paul), à Elbeuf.

1873. SAINTIER (Albert), propriétaire, rue Morand, 15.

MM.

1865. SANNIER, horticulteur, rue Mare-au-Trou, 1.
1866. SCHLUMBERGER, propriétaire, rue du Baillage, 14.
1872. SIMON, pharmacien, à Neufchâtel.

1868. TEINTURIER fils, rue de la Grosse-Horloge, 2.
1865. TINEL, docteur en médecine, chirurgien-adjoint à
l'Hôtel-Dieu, professeur à l'Ecole de Médecine de
Rouen, rue de Crosne, 63.
1874. TOPSENT, capitaine de navire, au Havre.
1865. TURPIN, propriétaire, rue de la Torre (Boisguillaume).

1868. UHL, principal clerc d'avoué, à Evreux.

1866. VALOIS, ancien pharmacien, rue de Fontenay.
1866. VALLOIS (Félix), propriétaire, rue de la Savonnerie, 12.
1865. VASTEL, ingénieur-dessinateur, rue Hérisson, 91, à
Sotteville-lès-Rouen.
1866. VERRIER aîné ✱, vétérinaire, rue de l'Hôtel-de-Ville.
1872. VIRET (G.), 12, boulevard Cauchoise. (Lépidoptères
de la Normandie.)
1865. VIVET (Léon), professeur de langues, rue aux Ours, 19.
1866. VY (Alfred) ✱, docteur en médecine, à Elbeuf.
1871. WITZ (G.), chimiste, place des Carmes, 46.
1871. WITZ (A.), photographe, place des Carmes, 46.

Membres décédés en 1875.

MM.

- BLANCHE (Antoine), à Paris.
NOS D'ARGENCE, à Rouen.
SAUVAGE, à Elbeuf.
-

Sociétés correspondantes.

1° En France.

AMIENS. — Société Linnéenne du Nord de la France.

ANGERS. — Société Linnéenne de Maine-et-Loire.

— Société académique de Maine-et-Loire.

AUXERRE. — Bulletin de la Société des Sciences naturelles et historiques de l'Yonne.

BORDEAUX. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

— Société Linnéenne.

— Société des Sciences physiques et naturelles.

CAEN. — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres.

— Société Linnéenne.

CHERBOURG. — Société des Sciences naturelles.

CHAMBÉRY. — Société d'Histoire naturelle de Savoie.

COLMAR. — Société d'Histoire naturelle de Colmar.

EVREUX. — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure.

LE HAVRE. — Société havraise d'Études diverses.

— Société géologique de Normandie.

LILLE. — Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts.

LYON. — Société d'Agriculture, d'Histoire naturelle et des Arts utiles.

MAYENNE. — Société d'Archéologie, Sciences, Arts et Belles-Lettres de la Mayenne.

METZ. — Académie.

— Société d'Histoire naturelle de la Moselle.

NANCY. — Société des Sciences naturelles de Nancy (ancienne Société des Sciences naturelles de Strasbourg).

NANTES. — Société académique de la Loire-Inférieure.

NICE. — Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes.

NÎMES. — Académie du Gard.

— Société d'études des Sciences naturelles de Nîmes.

PARIS. — Société zoologique d'Acclimatation.

— Société d'Anthropologie de Paris.

— Institut de France. — Académie des Sciences.

— Société géologique de France.

— Feuille des Jeunes naturalistes, avenue Montaigne, 29.

PRIVAS. — Société des Sciences naturelles de l'Ardèche.

RENNES. — Société des Sciences physiques et naturelles
d'Ille-et-Vilaine.

ROCHELLE (LA). — Académie de La Rochelle.

ROUEN. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de Rouen.

— Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure.

— Société d'Agriculture.

— Société centrale d'Horticulture.

— Société industrielle de Rouen.

— Société libre d'Émulation, du Commerce et de l'In-
dustrie.

— Société de Médecine de Rouen.

— Société libre des Pharmaciens de Rouen.

SAINT-POL. — Société d'Agriculture de l'arrondissement de
Saint-Pol (Pas-de-Calais).

SAINT-QUENTIN. — Société académique.

SEMUR. — Société des Sciences historiques et naturelles de
Semur (Côte-d'Or).

TOULOUSE. — Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-
Lettres.

— Société d'Histoire naturelle de Toulouse.

TROYES. — Société académique d'Agriculture, des Sciences,
Arts et Belles-Lettres de l'Aube.

VERSAILLES. — Société des Sciences naturelles et médicales
de Seine-et-Oise.

VITRY-LE-FRANÇAIS. — Société des Sciences et Arts.

2° *A l'Étranger.*

ALLEMAGNE.

BRÈME. — Société des Sciences naturelles de Brème.

AUTRICHE.

VIENNE. — Société impériale et royale de Zoologie et de Botanique de Vienne.

— Société de la diffusion des Sciences naturelles.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Société Entomologique de Belgique.

— Société Malacologique de Belgique.

— Académie des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

— Société royale de Botanique de Belgique.

LIÈGE. — Société royale des Sciences de Liège.

— Société géologique de Belgique.

HOLLANDE.

HARLEM. — Société hollandaise des Sciences.

ITALIE.

FLORENCE. — Société Entomologique italienne.

MODÈNE. — Société des Sciences naturelles de Modène.

NORWÈGE.

CHRISTIANIA. — Institut royal des Sciences.

RUSSIE.

EKATHÉRINBOURG (gouvernement de Perm). — Société ouralienne d'amateurs des Sciences naturelles.

NOTA. — Les Membres et les Sociétés correspondantes dont le nom ou les qualités auraient été inexactement indiqués, sont priés de vouloir bien faire connaître, à M. le Trésorier, rue Saint-Nicolas, n° 30, les rectifications à faire.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

	Pages.
Bibliothèque de la Société.	367
Compte rendu des Travaux de la Société pendant l'année 1876, par M. N. BEAURAIN.	247
<i>Cryptocephalus tessellatus</i> (sur le), par M. J. BOURGEOIS.	241
Dépôt de débris organiques et d'objets de fabrication humaine aux environs de Jarnac [Charente] (Note sur un), par M. L. BOUTILLIER.	227
Etude ostéologique sur les Tasmaniens (Analyse d'un travail de M. J. Barnard Davis, intitulé :), par M. L. BOUTILLIER.	215
Excursion de Tancarville (Rapport sur l'), par M. A. LACAILLE.	233
Flore de Normandie (Plantes critiques ou nouvelles de la), deuxième Mémoire, par M. MALBRANCHE.	203
Insectes coléoptères récoltés pendant l'excursion des Andelys, par MM. G. POWER et J. BOURGEOIS.	243
Liste générale des Membres de la Société.	281
Martin Roselin (le), par M. LEMETTEIL.	135
Méthode histotaxique de M. Duval-Jouve (Examen de la), appliquée à la détermination des espèces, par M. MALBRANCHE.	187
Mœurs de la Galéruque de l'orme (Quelques mots sur les), par M. J. BOURGEOIS.	149

Mœurs de quelques espèces de lépidoptères (Note sur les), par M. FRONTIN.	145
Perruche ondulée (Anomalie offerte par une), par M. A. LE BRETON	140
Rubus normands (Essai sur les), par M. MALBRANCHE.	155

Sommaire des procès-verbaux :

Séance du 8 janvier 1875.	5
— 4 février.	7
— 4 mars.	12
— 1 ^{er} avril	14
— 30 avril.	17
— 13 mai	19
— 3 juin	22
— 1 ^{er} juillet.	111
— 5 août.	116
— 7 octobre.	122
— 4 novembre.	126
— 2 décembre.	130
— 16 —	132
Table analytique des Ouvrages reçus par la Société, par M. le Dr BOUTEILLER.	264



